

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX
FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1930-1931. — N° 65

LA
NÉVROSE DE BAUDELAIRE
ESSAI DE CRITIQUE MÉDICO-PSYCHOLOGIQUE

« Je te donne ces vers, afin que si mon nom... »
Ch. B...

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Mardi 23 décembre 1930

PAR

Louis-Antoine-Justin CAUBET

ÉLÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE

Né à Toulouse (Haute-Garonne), le 26 septembre 1906.

Examineurs de la Thèse	}	MM. MAURIAC, professeur	<i>Président.</i>	
		ABADIE, professeur	}	
		PERRENS, agrégé		<i>Juges.</i>
		PIÉCHAUD, agrégé		

BORDEAUX
IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE ET DES FACULTÉS
Y. CADORET

3, PLACE SAINT-CHRISTOLY, 3

1930

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX
FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1930-1931. — N° 65

LA
NÉVROSE DE BAUDELAIRE

ESSAI DE CRITIQUE MÉDICO-PSYCHOLOGIQUE

« Je te donne ces vers, afin que si mon nom... »

Ch. B...

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Mardi 23 décembre 1930

PAR

Louis-Antoine-Justin CAUBET

ÉLÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE

Né à Toulouse (Haute-Garonne), le 26 septembre 1906.

Examineurs de la Thèse	}	MM. MAURIAC, professeur.....	Président.
		ABADIE, professeur.....	} Juges.
		PEHRENS, agrégé.....	
		PIÉCHAUD, agrégé.....	

BORDEAUX
IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE ET DES FACULTÉS
Y. CADORET

3, PLACE SAINT-CHRISTOLY, 3

1930

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX



M. SIGALAS. Doyen.

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. POUSSE, MOURE, PRINCETEAU, W. DUBREUILH, RIVIÈRE,
BARTHE, LE DANTEC, DENIGÈS.

PROFESSEURS

	MM.		MM.
Clinique médicale.	N	Zoologie et parasitologie.	MANDOUL.
id.	CASSAET.	Médecine expérimentale.	MAURIAC.
Clinique chirurgicale.	CHAVANNAZ.	Clinique ophtalmologique.	TEULIÈRES
id.	BÉGOUIN.	Clinique chirurg. infantile et orthopédie.	ROCHER.
Pathologie et thérapeutiques générales.	CARLES.	Clinique gynécologique.	GUYOT.
Clinique d'accouchements.	ANDÉRODIAS.	Clinique méd. des maladies des enfants.	CRUCHET.
Anatomie pathol. et microscopie clinique.	SABRAZÈS.	Chimie biologique et médicale.	DELAUNAY.
Anatomie.	VILLEMIN.	Physique médicale et pharmaceutique.	SIGALAS.
Anatomie générale et histologie.	G. DUBREUIL.	Médec. coloniale et clin. des mal. exotiques.	BONNIN.
Physiologie.	PACHON	Clinique des malad. cutanées et syphilitiques.	PETGES.
Hygiène.	AUCHÉ.	Clinique des maladies des voies urinaires.	DUVERGEY
Médecine légale et déontologie.	LANDE.	Clinique des malad. nerveuses et mentales.	ABADIE.
Electroradiologie et clin. d'électricité médic.	RÉCHOU.	Clinique d'oto-rhino-laryngologie.	PORTMANN.
Chimie.	CHELLE.	Toxicologie et hygiène appliquée.	LABAT.
Botanique et matière médicale.	BEILLE.	Hydrologie thérapeutique et climatologie.	SELLIER.
Pharmacie.	DUPOUY.		

MM. MICHELEAU, LEURET, DUPÉRIÉ (Médecine générale).

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

	MM.		MM.
Anatomie.	DUBEQ.	Maladies mentales.	PERRENS.
id.	DUFOUR.	Chirurgie générale.	PAPIN.
Histologie.	LACOSTE.	id.	JEANNENEY.
Anatomie pathologique.	MURATET.	id.	CHARRIER.
Parasitologie et sciences naturelles.	R. SIGALAS.	id.	LOUBAT.
Médecine générale.	GREYX.	Obstétrique.	PERY.
id.	N.	id.	N.
id.	AUBERTIN.	Ophtalmologie.	BEAUVIEUX.
id.	DAMADE	Dermatologie et syphiligraphie.	JOULIA.
id.	PIÉCHAUD.	Pharmacie.	GOLSE.
id.	DELMAS-MARSALET.	Chimie générale pharmaceut. et toxicologie.	VITTE

COURS COMPLÉMENTAIRES :

	MM.		MM.
Clinique dentaire.	CAVALIÉ.	Puériculture.	FAUGÈRE.
Médecine opératoire.	PAPIN.	Démonstrations et préparations pharmac.	N.
Accouchements.	N.	Pharmacie chimique.	GOLSE.
Ophtalmologie.	CABANNES.	Zoologie et parasitologie.	R. SIGALAS.

Orthopédie chez l'adulte, pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes. MM. N.

Cours complémentaire annexe. — Prothèse et rééducation professionnelle. GOURDON

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.

A MON PERE — A MA MERE

A MA GRAND'MERE

A LA MEMOIRE DE MES AIEUX

A MON FRERE JOSEPH

A MON FRERE JEAN

MEIS ET AMICIS

A LOUIS GROLIER,

Son ami.

A MONSIEUR ROUMANES,

Mon professeur de lettres (classes de
3^e, 2^e et 1^{re}) au Collège de Saintes.

Qui me donna le goût des humanités.

En témoignage de mon éternelle reconnaissance.

A MES MAITRES DE L'ECOLE ANNEXE DE ROCHEFORT

A MES MAITRES DE L'ECOLE PRINCIPALE
DU SERVICE DE SANTE
DE LA MARINE ET DES TROUPES COLONIALES

A MES MAITRES DE LA FACULTE DE MEDECINE
DE BORDEAUX

A MON PRESIDENT DE THESE

MONSIEUR LE PROFESSEUR P. MAURIAC

*Professeur de Médecine expérimentale,
Médecin des Hôpitaux,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Officier de l'Instruction publique.*

A l'homme, au savant:
Mon admiration, mon respect.

AVANT PROPOS

Au terme de mes études officielles, au seuil de ma thèse pour le doctorat en médecine, je dois à mes maîtres une confession. Je la ferai brève et sincère.

Pourvu du baccalauréat, lorsque je sortis du collège, je dus me décider pour une carrière : je fus fort embarrassé. Aucune profession ne me tentait, toutes m'étaient également indifférentes; je ne me sentais du goût que pour la belle prose et les beaux vers. Mon état d'esprit d'alors, je le trouve fidèlement fixé dans un petit poème — à 18 ans la poésie est la forme d'expression naturelle! — petit poème que j'oserai reproduire ici, seulement parce qu'il constitue un témoignage utile :

...et maintenant que vais-je faire?
Partir pour Paris? étudiant?
Etudier quoi? Je ne sais guère
Vers quel bord prendre mon élan...

J'ai hélé l'ange qui sommeille,
Dit-on, dans chaque individu;
Mais j'ai eu beau prêter l'oreille :
« Vocation » n'a rien répondu...

Si j'avais dans ma tirelire
Beaucoup d'argent, j'aurais du goût
Pour rêver, pour muser, pour rire,
Et ce serait pire que tout,

Bref, sans entrer dans des détails que l'on ne recevrait sans doute qu'avec méfiance, je dirai que c'est au hasard seul que je dus de me lancer dans l'étude de la médecine. Sans enthousiasme et sans dégoût. Certes, dans le courant de la première année surtout, il m'arriva, penché sur quelque page sèche et brutale d'aride et totale science, de regretter la musique des belles cadences, les jeux souples et variés de l'imagination, les mystères féconds de la rêverie. Pourtant, insensiblement, une transformation s'opérait en moi. A mesure que j'avancais dans mes études, que je dépouillais les textes, que je suivais les cours, que j'écoutais mes maîtres, surtout à mesure que je fréquentais l'hôpital, que je touchais et maniais les malades; à mesure que je voyais de patients et sages efforts calmer la souffrance, fermer les plaies, disputer âprement la vie à la mort, j'étais pénétré de l'intérêt subtil des questions et controverses médicales, des riches promesses de mon travail, de la grandeur de mon métier. Peu à peu, je m'adonnai exclusivement à mes études.

Pourtant, il faut croire que je n'avais pas assez soigneusement fermé la porte du jardin des Muses, puisque son parfum nostalgique a glissé jusqu'à moi avec assez de puissance pour m'incliner à parler, pour ma thèse, de mon poète le plus cher, Charles Baudelaire. Sans doute mes juges regretteront-ils, avec raison, que je n'aie pas abordé un sujet de matière strictement médicale. Qu'ils daignent m'excuser et me pardonner. Qu'ils considèrent que ce livre est le plus riche hommage que je puisse offrir au charme de leur enseignement et à la beauté de leur art, puisqu'il est le suprême témoignage d'espérances surannées, l'adieu définitif à de « lointains climats ». Désormais, je me dois tout entier à mes malades.

LA NÉVROSE DE BAUDELAIRE

ESSAI DE CRITIQUE MÉDICO-PSYCHOLOGIQUE

PREFACE

Il y a plusieurs années que je conçus le dessein de consacrer ma thèse pour le doctorat en médecine à une étude sur Charles Baudelaire. Deux circonstances furent à la base de ce projet : j'avais lu maints travaux des plus sérieux sur la vie du poète; tous acceptaient et accréditaient, de la meilleure foi du monde d'ailleurs, l'hypothèse suivant laquelle Baudelaire aurait succombé aux attaques de la paralysie générale : hypothèse manifestement erronée pour tout esprit un peu averti. D'autre part, j'avais remarqué que je ne pouvais pas prononcer le nom de Baudelaire en public sans m'entendre répliquer par plus d'un — et sur quel ton — « Ah! oui, cette espèce de fou! ». Ceux qui me lançaient cette énormité n'étaient pas les premiers venus; ils possédaient une certaine culture, étaient tous pourvus de diplômes universitaires estimés. On a beau être dépouillé de toute illusion sur la valeur des certificats officiels, il serait outrancier et puéril de vouloir leur dénier tout crédit. Que penser, sinon que mes interlocuteurs titrés répétaient ce qu'on leur avait appris, ce que tout le monde murmurait autour d'eux?

Alors s'implanta dans mon cœur le tenace et amoureux désir de contribuer à rendre sa vraie figure au poète tant décrié, tant calomnié, tant méconnu.

Je connaissais déjà par cœur ses poèmes : je me penchai avec passion sur sa vie, sur son être.

Des années passèrent. Pendant ce temps, d'autres jeunes hommes, d'autres médecins, présentaient au jugement de leurs maîtres de semblables travaux, sur le même sujet, sous la même inspiration. C'était la thèse du docteur Trial : *La maladie de Baudelaire*, Paris 1926; c'était celle de mon camarade le docteur Castelbou, *Baudelaire malade*, Bordeaux, 1929; celle du docteur Photis-Scouras, *Essai médico-psychologique sur Charles Baudelaire*, Lyon, 1929. Etudes remarquables, qui ne peuvent toucher immédiatement le grand public, mais qui doivent inmanquablement, dans un temps plus ou moins éloigné, porter leurs fruits.

Ces publications, à mesure qu'elles se succédaient, me jetaient dans un grand embarras : j'arrivais trop tard; j'avais toutes les chances de ne pouvoir que répéter ce que mes confrères avaient dit. De sages et dévoués amis auxquels j'avais confié mes scrupules m'affirmaient bien que « Rien n'est nouveau sous le soleil... tout a été dit sur tout et on peut encore tout en dire... », je demeurais sceptique. En fin de compte, ce ne furent point ces raisons qui emportèrent ma décision, mais bien des considérations essentiellement égoïstes : il est difficile d'abandonner un projet que l'on a porté des années durant dans son cœur et dans son cerveau, que l'on a jalousement et péniblement mûri, que l'on a réalisé lentement, avec effort, le rejetant cent fois et le reprenant toujours. Bref j'ai donné le jour à ces pages. Ai-je eu tort? Ai-je eu raison? On jugera.

Ceci n'est point une biographie. C'est un essai de critique médico-psychologique. Je suppose connue dans ses grandes lignes la vie du poète. Si j'ai visé quelque chose, c'est l'explication des faits.

Je tiens, pour terminer, à exprimer publiquement à MM. J.

Crépet et F. Porché mes sentiments de gratitude infinie. J'étais pour eux pis qu'un inconnu, un solliciteur, un importun. L'un et l'autre m'accueillirent avec bonté, approuvèrent mon dessein; l'un et l'autre encouragèrent mes efforts, guidèrent mes recherches, prodiguèrent leurs conseils, avec sûreté, cela va sans dire! Mais aussi avec une cordialité, un dévouement, une grâce qui resteront sans doute les meilleurs souvenirs de mon entreprise. Si les exigences de l'usage et les soucis de la politesse n'avaient pas complètement gâté et épuisé la valeur des mots, ils trouveraient dans le merci que je leur adresse quelque légitime satisfaction.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Né à Paris, le 9 avril 1821.

Son père, François Baudelaire, meurt le 10 février 1827.

Sa mère se remarie le 8 novembre 1828 avec le chef de bataillon Aupick.

Collège à Lyon (1832-1836), puis à Paris (1836-1839).

1839-1841 : Vie libre à Paris; le poète affirme à sa famille sa volonté de se consacrer à la littérature.

Mai 1841-février 1842 : Voyage aux îles Maurice et Bourbon.

1842 : Majeur, pourvu d'un capital suffisant, le poète recommence sa vie libre à Paris. Début de sa liaison avec la mulâtresse Jeanne Duval.

Septembre 1844 : Sa mère et son beau-père demandent et obtiennent qu'un conseil judiciaire lui soit donné.

1846 : Découverte d'Edgard Poe.

1848 : Le poète est mêlé au mouvement révolutionnaire.

1852 à 1857 : Son culte pour Mme Sabatier.

Juillet 1857 : Publication des *Fleurs du mal*.

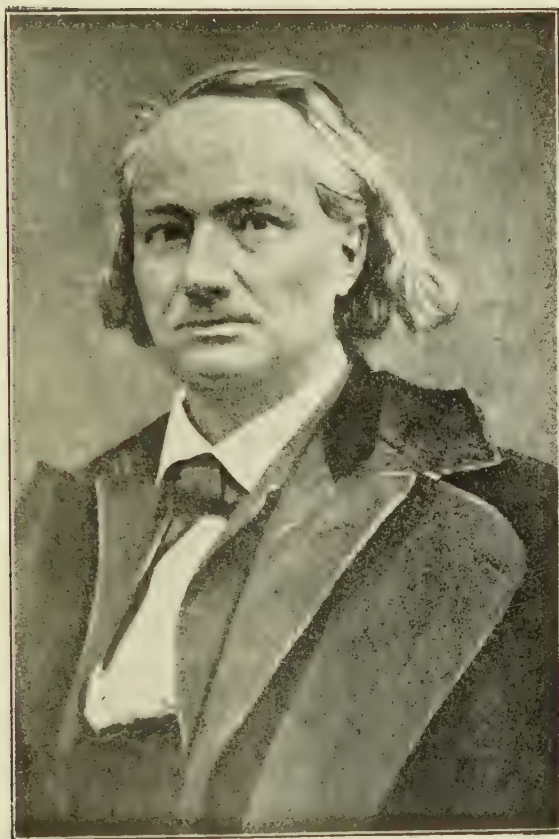
Août 1857 : Procès des *Fleurs du mal*.

1862 : Il se présente à l'Académie, puis se désiste.

1864-1866 : Séjour en Belgique.

Mars 1866, à Namur : Ictus apoplectique; hémiplegie droite; aphasie.

Transporté à Paris, le poète meurt le 31 août 1867.



Caubet (p. 16).

LIVRE PREMIER

CE QU'ELLE N'EST PAS

« Il n'est nul moyen ici-bas d'empêcher les bêtes immorales de se glisser dans les cimetières et d'y pisser sur les tombes. »

(Préface des *Contes extraordinaires*, cité par
Léon CLADEL.)

« Car je crois encore que la postérité me concerne », écrivait Baudelaire à sa mère, le 4 décembre 1847. Les contemporains pouvaient sourire; ils pouvaient faire des gorges chaudes, crier à l'imposture, à la vanité insensée. Pas nous. Baudelaire avait vu, avait pensé juste. C'est lui qui avait raison. Une fois encore, cette atroce lucidité qui était un des éléments essentiels de sa personnalité l'avait impeccablement servi. Un demi-siècle après sa mort, il est le poète le plus lu, non seulement en France mais dans le monde; on pourrait emplir une vaste bibliothèque de toutes les publications qui ont été faites sur son œuvre, sur sa vie, sur sa personne; beaucoup le tiennent pour le poète le plus important du *xix^e* siècle; sa gloire s'étend et resplendit un peu plus chaque jour. En vérité, la postérité le concerne.

Il y a deux façons d'entrer dans le commerce de la postérité : la légende ou l'histoire; souvent les deux. On admet généralement, et l'expérience prouve, que l'histoire suit la légende d'assez loin. Tous les faits remarquables ont eu leur légende. A peine commençons-nous à connaître l'histoire de la révolution française de 1789. Baudelaire n'a pas échappé à l'ordre logique des choses. Cet homme, c'est un événement. Il

était fatal qu'il eût sa légende. Mais l'implacable guignon qui avait chargé sa vie entière devait lui survivre. Il accabla sa mémoire; il alimenta sa légende. Celle-ci fut haineuse, vulgaire, sale, impitoyable. A l'ampleur de sa durée, on peut juger de sa force. Malgré le nombre et la valeur des travaux qui se sont appliqués à la combattre, elle occupe et empoisonne encore bien des esprits.

Une telle réussite ne saurait s'expliquer par la seule puissance du Mal. Pour connaître un succès si violent, cette légende méchante devait s'appuyer sur quelques solides apparences et sur quelques habiles erreurs : les apparences, Baudelaire les fournit; les habiles erreurs, les camarades s'employèrent à les répandre.

Tous ceux qui ont fréquenté Baudelaire, tous ceux qui se sont intéressés à sa vie et à son œuvre, amis, hommes de lettres, médecins, simples lecteurs, n'ont pu se défendre, à l'approche de cet homme étrange, d'un certain sentiment de gêne. C'est que tous ont constaté des signes évidents de déséquilibre nerveux, des troubles de l'affectivité, un éréthisme diffus de la sensibilité, des réactions anormales par leur vivacité, leur extension, leur durée, et une incapacité absolue de s'adapter aux situations qu'impose la société. Voilà les apparences. Les biographes les plus sympathiques, pour exprimer leurs sentiments, sont à chaque instant obligés d'user d'épithètes comme : déséquilibré, détraqué, névrosé, excentrique, révolté. Les Goncourt, eux, dans leur *Journal*, à la date du 12 janvier 1869, écrivent : « La folie de l'artiste, de l'écrivain — voyez Méryon, Baudelaire — les surfait une fois morts; elle fait monter leurs œuvres ainsi que la guillotine fait monter l'écriture des guillotins dans les catalogues d'autographes. »

Quant aux fables haineuses et fielleuses qui devaient courir sur Baudelaire dès après sa mort — et même avant! — tout le monde les connaît. Nous allons avoir l'occasion d'en citer bon nombre.

On devait faire assez vite leur justice aux erreurs intéres-

sées, mais les choses prirent une gravité sans pareille lorsque l'un des hommes — et des plus illustres — dont c'est le métier d'étudier et de découvrir les tares des sens, des sentiments et de l'esprit, appliqua à Baudelaire sa mauvaise foi et son ignorance. Dès lors, les vannes furent ouvertes à toutes les calomnies. C'est C. Lombroso qui devait se charger de l'odieuse mission. Voici la page qu'il écrivit sur Baudelaire. Il n'est pas inutile de la reproduire. Dans la légende baudelairienne, elle est capitale. La célébrité de son auteur fera que ce sera à elle que s'adresseront les biographes de Baudelaire soucieux de prendre l'avis, sur un sujet aussi étrange, d'un psychiatre aussi vanté. Par cette voie, elle touchera le public. On rectifiera péniblement les inexactitudes trop grossières, mais l'accusation de « suspect de folie », de « paralytique général », restera.

Voici le papier en question; on conviendra qu'il est difficile de faire tenir en si peu de mots autant de sottises et autant d'erreurs :

« Baudelaire nous apparaît dans le portrait placé en tête de ses œuvres posthumes comme le type véritable du fou mégalomane : allure provocante, regard de défi, contentement extravagant de soi-même. Il descendait d'une famille de fous et d'excentriques. Aussi n'était-il pas utile d'être aliéniste pour constater chez lui la folie. Depuis son enfance, il était sujet à des hallucinations; et, dès cette époque, il éprouvait, de son propre aveu, deux sentiments opposés : il était atteint d'hypéresthésie et à la fois d'une apathie qui allait jusqu'à lui inspirer le besoin de se secouer d' « une oasis » d'horreur dans un désert d'ennui ». Avant de tomber en démence, il se laissait aller à des actes impulsifs, il lançait par exemple, de sa maison, des pots contre les vitrines des magasins uniquement afin de les entendre se briser. Il changeait de logement tous les mois, demandait l'hospitalité à un ami pour terminer un travail et perdait son temps en lectures qui ne s'y rapportaient aucunement. Ayant perdu son père, il entra en lutte contre le nouvel époux de sa mère et essaya

un jour de l'étrangler en présence de ses amis. Envoyé dans l'Inde pour y exercer, dit-on, le commerce, il perdit tout et ne rapporta de son voyage qu'une... négresse à qui il a dédié des vers lascifs. Il voulait, à tout prix, être original; il se livrait à des excès de boisson devant des personnages, se teignait les cheveux en vert, portait en hiver des habits d'été, et vice versa. Il éprouva, en amour, des passions morbides pour des femmes laides, horribles, des négresses, des naines, des géantes; à une femme très belle il témoigna le désir de la voir suspendue par les mains au plafond et de lui embrasser les pieds; — et le baiser du pied nu apparaît dans une de ses plus fiévreuses poésies l'équivalent de l'acte sexuel.

» Il rêvait continuellement de travail, calculait les heures et les lignes nécessaires pour payer ses dettes : ... deux mois au plus; mais tout finissait là et le travail ne commençait jamais. Orgueilleux, misanthrope et apathique, il disait de lui-même : « Horrible vie! mécontent de tous et mécontent de » moi, je voudrais bien me racheter, m'enorgueillir un peu » dans le silence de la nuit. Seigneur, mon Dieu! accordez- » moi la grâce de produire quelques beaux vers qui me prou- » vent à moi-même que je ne suis pas le dernier des hommes, » que je ne suis pas inférieur à ceux que je méprise. »

» Et il en avait bien besoin, car il appelait Gustave Planche un imbécile, Dumas un farceur, Sue un stupide, Féval un idiot, G. Sand un Veuillot moins la finesse. Ce qu'il attaquait chez tous ces écrivains, c'était la renommée qu'il aurait voulu accaparer, et c'est pour cela qu'il se moquait de Voltaire et de Molière, car, de son propre aveu, « il a eu en » partage un de ces caractères qui tirent joie de la haine et » qui se glorifient dans le mépris ».

» Avec les progrès de la folie, il fut atteint d'inversion de parole, disait : fermez pour ouvrez, etc.; il s'échappait en mots peu galants pour le sexe féminin : « Les femmes sont des ani- » maux qu'il faut enfermer, battre et bien nourrir. »

» Il finit par la paralysie générale progressive des aliénés, dont cette ambition excessive était, déjà, un prodrome. » (C. Lombroso, *L'homme de génie*.)

Reprenons ces divagations. Dès la première ligne, l'accusation est portée : Baudelaire est le type véritable du fou mégalomane. Et voici les arguments :

« ... il descendait d'une famille de fous et d'excentriques. » Erreur. Rien, ni chez son père, ni chez sa mère, ni chez aucun de ses ascendants connus, ne permet une affirmation aussi monstrueuse.

« ... Depuis son enfance, il était sujet à des hallucinations... » — Erreur. — « ... et dès cette époque, il éprouvait, de son propre aveu... » (?) « ... deux sentiments opposés : il était atteint d'hypéresthésie et à la fois d'une apathie qui allait jusqu'à lui inspirer le besoin de se secouer d' « une oasis d'horreur dans un désert d'ennui ». On se rappelle les vers du « Voyage » :

Amer savoir, celui qu'on tire du voyage!
Le monde, monotone et petit, aujourd'hui,
Hier, demain, toujours, nous fait voir notre image.
Une oasis d'horreur dans un désert d'ennui!

C'est ce que Lombroso appelle : « son propre aveu! ». *Propre aveu de quoi? Passons.*

« ... Avant de tomber en démence... » — Erreur : Baudelaire n'est jamais tombé en démence. — « ... il se laissait aller à des actes impulsifs, il lançait, par exemple, de sa maison, des pots contre les vitrines des magasins uniquement afin de les entendre se briser... » — Erreur. — « ... il changeait de logement tous les mois... » — Cela est en partie exact. Mais entendons bien Lombroso : il veut noter là, chez Baudelaire, cette horreur du domicile que l'on rencontre chez maint psychopathe. La vérité est beaucoup plus prosaïque : Baudelaire changeait fréquemment de logis pour dépister ses créanciers, surtout l'usurier Arondel, et souvent aussi pour esquiver une échéance. C'est ce qui ressort des renseignements fournis par M. Charles Toubin, qui fut un des intimes du poète : « Il (Baudelaire) avait alors deux domiciles, l'un rue de Seine,

l'autre rue de Babylone, mais, au moment des échéances, il venait me demander l'hospitalité, etc. »

Continuons : « ...demandait l'hospitalité à un ami pour terminer un travail... » — Sottise : serait-ce là un signe de folie ? — « ...et perdait son temps en lectures qui ne s'y rapportaient aucunement. » — Sottise, et de quel calibre ! — « ...ayant perdu son père, il entra en lutte contre le nouvel époux de sa mère... » — Il est certain que Baudelaire n'éprouvait aucune sympathie pour l'homme qui avait pris, au foyer familial, la place d'un père adoré, et dans le cœur de sa mère, la plus belle part. — « ...et tenta un jour de l'étrangler en présence de ses amis... ».

Cela est une allusion à une scène rapportée par Maxime du Camp dans ses *Souvenirs littéraires*. M. Aupick donnait un grand dîner officiel ; Baudelaire aurait tenu quelques propos malséants ; rudement rabroué par son beau-père, il aurait menacé de l'étrangler. Maxime du Camp ajoute : « Le colonel appliqua une paire de soufflets à Baudelaire... il fut enfermé dans sa chambre... la réclusion dura quinze jours au bout desquels Baudelaire fut mis en diligence, sous la surveillance d'un officier qui le conduisit à Bordeaux. Là, il fut embarqué sur un navire en partance pour les Indes, son passage était payé ; une somme d'argent assez modique et une pacotille valant une vingtaine de mille francs étaient mises à sa disposition. » Mais M. Eugène Crépet, qui devait passer sa vie à combattre et anéantir les fables colportées sur Baudelaire, dit à ce sujet : « La situation était si tendue entre Charles et son beau-père qu'une rupture était tôt ou tard inévitable. J'admettrais volontiers le récit de M. du Camp si d'évidentes inexactitudes de détail, dans la partie que je n'ai que résumée, ne me faisaient douter de la fidélité de sa mémoire. Au moment où il s'embarquait (mai 1841) Baudelaire n'avait pas dix-sept ans, mais vingt ans ; M. Aupick n'était pas colonel, mais maréchal de camp. Ce dîner n'a pu avoir lieu à Lyon, que le général avait quitté depuis plus de six ans. Enfin, il y a impossibilité de concilier ces deux faits contradictoires : l'em-

prunt de cinq mille francs et la pacotille de vingt mille. M. du Camp a, sans doute, été induit en erreur par quelque racontar des amis de Baudelaire, etc... »

On sait en effet de façon certaine qu'un conseil de famille, convoqué à la demande de Mme Aupick, autorisa un emprunt de 5.000 francs pour couvrir les frais d'un voyage.

Quant à la cause de ce voyage, inutile de la chercher dans une scène dramatique et pittoresque hypothétique entre Baudelaire et son beau-père : Depuis deux ans, Baudelaire, oisif et curieux, battait le pavé de Paris. Sa mère inquiète de ses fréquentations, de sa paresse prolongée, « voulut mettre à profit le reste d'autorité légale qu'elle conservait sur lui, jusqu'à l'heure de sa majorité, pour l'éloigner quelque temps de Paris » (J. Crépet). C'est ainsi que Mme Aupick, dans une lettre à Asselineau, explique le départ de son fils pour les Indes. Si l'on ajoute que les souvenirs de M. du Camp sur Baudelaire fourmillent littéralement d'erreurs, on conviendra que le récit de cette fameuse scène entre Baudelaire et son beau-père est pour le moins sujet à caution. Mais admettons qu'il soit véridique. Qu'est-ce que cela prouverait ? Que Baudelaire n'avait aucune sympathie pour son beau-père ? Qu'il était enclin à des accès de colère furieux ? Que c'était un être violent ? Nous ne prétendons pas le contraire.

Lombroso continue ainsi : « ...envoyé dans les Indes pour y exercer dit-on le commerce... » — Erreur. — « ...il perdit tout, et ne rapporta de son voyage qu'une négresse... » — Erreur : Baudelaire fit la connaissance de Jeanne Duval à Paris. — « ...à qui il a dédié des vers lascifs. » — Sottise. — « ...il voulait à tout prix être original; il se livrait à des excès de boisson devant des personnages... » — Erreur : « personne, que je sache, ne l'a jamais vu ivre », dit M. Porché dans sa *Vie douloureuse de Charles Baudelaire*. — « ...se teignait les cheveux en vert... » — Baudelaire, atteint d'alopécie précoce, se teignit les cheveux en vert, puis, sous le prétexte de cette fantaisie excessive, il se fit raser la tête. — « ...portait en hiver des habits d'été et vice versa... » — Erreur. « ...il

éproua en amour des passions morbides pour des femmes laides, horribles, des négresses, des naines, des géantes; à une femme très belle il témoigna le désir de la voir suspendue par les mains au plafond et de lui embrasser les pieds; et le baiser du pied nu apparaît dans une de ses plus fiévreuses poésies l'équivalent de l'acte sexuel. » Il y a là une part de vérité, qui implique d'ailleurs, non pas des troubles de l'intelligence, mais un dérèglement de la sensibilité dont nous aurons à nous occuper longuement par ailleurs. « ...il rêvait continuellement de travail, calculait les heures et les lignes nécessaires pour payer ses dettes : « deux mois au plus »; mais tout finissait là et le travail ne commençait jamais. » Cela est au moins exagéré! Non, « tout ne finissait pas là », et les sept ou huit volumes de l'œuvre de Baudelaire en sont les meilleures preuves. Mais il est certain que Baudelaire avait, pour tout travail régulier, méthodique, une profonde répulsion. — « ...orgueilleux, misanthrope et apathique, il disait de lui-même : « Horrible vie!... mécontent de tous et mécontent de moi, je voudrais bien me racheter et m'enorgueillir un peu dans le silence de la nuit... Seigneur, mon Dieu! accordez-moi la grâce de produire quelques beaux vers qui me prouvent à moi-même que je ne suis pas le dernier des hommes, que je ne suis pas inférieur à ceux que je méprise. » — D'abord, cela est extrait d'un des *Petits poèmes en prose*; ensuite, si l'on veut y voir une confession, on peut remarquer l'accent désolé, émouvant; on peut noter les indices d'un certain dégoût de soi; mais que peut-on en tirer pour ou contre la folie de Baudelaire? — « ...et il en avait bien besoin, car il appelait Gustave Planche un imbécile, Dumas un farceur, Sue un stupide, Féral un idiot, G. Sand un Veillot moins la finesse. » — Mon Dieu! pas un de ces jugements qui ne serait à l'heure actuelle ratifié par beaucoup. — « ...ce qu'il attaquait chez tous ces écrivains, c'était la renommée, qu'il aurait voulu accaparer. » — Sottise. — « ...et c'est pour cela qu'il se moquait de Voltaire et de Molière... » — ? — « ...car, de son propre aveu, il a eu en partage « un de ces

» *heureux caractères qui tirent joie de la haine et qui se glorifient dans le mépris.* » — Ici, nous prenons Lombroso en flagrant délit de mensonge. Jusqu'à présent, on pourrait invoquer à sa décharge qu'il n'a fait que répéter ce que d'autres avaient dit : que sa faute a été seulement de ne pas s'assurer de ses textes, ce qui serait déjà très grave quand on fait servir ces textes à de telles fins; mais ici Lombroso est pris la main dans le sac : il dénature le sens d'une phrase en l'isolant de son contexte. Dans un de ses projets de préface aux *Fleurs du mal*, le poète parle de ses mésaventures, des calomnies qui courent sur sa vie, de la guerre infâme qu'on lui fait, et il entend dire dans la phrase citée fallacieusement par Lombroso qu'il tire joie de la haine que ses ennemis lui portent, qu'il se glorifie du mépris que ces basses gens lui vouent. « *Avec les progrès de la folie...* » — Erreur. — « *...il fut atteint d'inversion de parole, disait : fermez pour ouvrez, etc...* » — Lombroso ne connaît rien de l'aphasie; pour lui, c'est un symptôme folie; ainsi on comprenait à cette époque les « coliques » et la « migraine » dans les névroses! — « *...il s'échappait en mots peu galants pour le sexe féminin : les femmes sont des animaux qu'il faut enfermer, battre et bien nourrir.* » Sottise! Mon Dieu! que cela est drôle! Attention, mysogines, amoureux trompés ou simples fumistes, l'asile vous attend! — « *...il finit par la paralysie générale des aliénés...* » — Dernière erreur. — « *...dont cette ambition...* » — Laquelle?... — « *...excessive était déjà un prodrome* »

Cela donne la mesure de l'homme et du savant. Lombroso part de cette proposition véritablement géniale : génie=folie. Certes, il était à l'abri pour son compte de toute suspicion désobligeante. Il rassemble les fables qui courent sur Baudelaire et nous dit : « Vous voyez, pas de doute, cet homme, c'est un fou. »

On peut voir ce qu'il reste de ces ignobles commérages. Il n'était pas inutile de les citer. La sèche et brève critique que nous en avons faite au passage déblaye largement notre ter-

rain, allège notre marche. Des accusations de Lombroso, nous ne pouvons rien retenir qui nous incline à suspecter chez Baudelaire un affaiblissement ou un obscurcissement quelconque des fonctions de l'intelligence.

Mais Lombroso a joué de malheur? Peut-être a-t-il précisément omis d'apporter les preuves convaincantes? Voici le Professeur Grasset qui vole à son secours.

Craignant sans doute le succès du réquisitoire de Lombroso — qui lui était manifestement familier — le Professeur Grasset, dans une de ses cliniques : *Supériorité intellectuelle et névrose*, s'applique à le renforcer. Nous citons : « Voici d'abord quelques exemples d'hommes supérieurs qui ont été aliénés... » — suivent plusieurs chapitres où, successivement, l'humeur démonstrative de Guy de Maupassant, Auguste Comte, J.-J. Rousseau, Gérard de Nerval, Newton, Schopenhauer, subit de rudes attaques — « ... enfin Baudelaire est mort de paralysie générale. Ses parents, dit-il lui-même, « idiots ou fous, moururent tous victimes d'une folie » terrible ». Il abusait de l'opium, du tabac, du vin et paraît avoir été un olfactif avec perversions sensorielles. Il se teignait les cheveux en vert et avait des actes impulsifs : un jour il essaya d'étrangler son beau-père. Vous vous rappelez comme il a bien décrit une de ses « plaisanteries nerveuses ». S'étant « levé maussade, triste, fatigué d'oisiveté, et poussé, » lui semblait-il, à faire quelque chose de grand, une action « d'éclat », il ouvre la fenêtre et voit tout d'abord un vitrier dont le cri perçant, discordant, monte jusqu'à lui. Sans savoir pourquoi, il est « pris à l'égard de ce pauvre homme d'une » haine aussi soudaine que despotique ». Il lui crie de monter et réfléchit, « non sans quelque gaieté, que, la chambre étant » au sixième étage et l'escalier fort étroit, l'homme devait » éprouver quelque peine à opérer son ascension et accrocher » en maint endroit les angles de sa fragile marchandise ». Le vitrier paraît enfin. « J'examinai curieusement toutes » ses vitres et je lui dis : « Comment? vous n'avez pas des » verres de couleur? des verres roses, rouges, bleus, des » vitres magiques, des vitres de paradis? Impudent que vous » êtes! Vous osez vous promener dans des quartiers pauvres, » et vous n'avez même pas de vitres qui fassent voir la vie

» en beau! », et je le poussai vivement dans l'escalier, où il » trébucha en grognant. Je m'approchai du balcon et je me » saisis d'un petit pot de fleurs, et quand l'homme reparut au » débouché de la porte, je laissai tomber perpendiculaire- » ment mon engin de guerre sur le rebord postérieur de ses » crochets; et, le choc le renversant, il acheva de briser sous » son dos toute sa pauvre fortune ambulatoire, qui rendit le » bruit éclatant d'un palais de cristal crevé par la foudre. Et, » ivre de ma folie, je lui criai furieusement : « La vie en » beau! la vie en beau! » Il déclare avoir éprouvé dans ce moment « l'infini de la jouissance », et il n'était pas encore aliéné, au moins officiellement !

» Après cela, il est difficile de ne voir, avec P. Bourget, dans les poésies de Baudelaire, que des « paradoxes outran- » ciers » ou « des mystifications laborieuses ». Il ne suffit pas de faire dans son œuvre la part de la « mystification qui exa- » gère en agressifs paradoxes quelques idées, par elles-mêmes » seulement exceptionnelles ». Il faut aussi faire la part de la névrose et de l'aliénation mentale. »

On le voit, le Professeur Grasset n'apporte rien de bien neuf. Il reprend pour son compte les erreurs de Lambroso. On peut croire que ce n'est pas sans tristesse que nous sommes contraint d'avouer que sa critique n'est ni plus sûre ni plus habile. On ne prendrait même pas la peine de la discuter si elle n'était du Professeur Grasset.

Laissons pour le moment la question de la paralysie générale et celle de la toxicomanie que nous traiterons plus loin.

Abandonnons définitivement les ragots sur les cheveux en vert, les prétendus actes impulsifs, l'hypothétique essai de parricide, au sort dont ils sont dignes.

Le professeur Grasset s'en prend lui aussi aux parents du poète. Lombroso avait écrit : « *Il (Baudelaire) descendait d'une famille de fous et d'excentriques.* » Le Professeur Grasset veut apporter la preuve de cette affirmation. C'est Baudelaire lui-même, nous annonce-t-il triomphant, qui a avoué que ses parents « idiots ou fous, moururent tous vic-

times d'une folie terrible ». Le Professeur Grasset aurait pu au moins citer exactement son texte, car nous imaginons qu'il entend invoquer ces lignes du journal intime, *Fusées* : « mes ancêtres, fous ou maniaques, dans des appartements solennels, morts tous victimes de leurs furieuses passions ». Le Professeur Grasset ne s'inquiète pas de la véritable valeur de cette phrase; elle appuie sa thèse; il l'accepte tout de go. Eugène Crépet, biographe consciencieux et honnête, ne s'en laisse pas aussi facilement conter. Le phrase de *Fusées*, excite sa curiosité; il regarde, interroge, cherche. Mme Baudelaire aurait-elle été une folle ? M. Baudelaire aurait-il versé dans la manie furieuse ? Pas le moins du monde. Elle, était de santé fragile, très impressionnable certes, et émotive; rien de plus. Eugène Crépet fouille son ascendance sans y rien découvrir de particulier. M. Baudelaire alors ? Fils de paysans, de santé robuste, cet ancien précepteur chez le duc de Choiseuil-Praslin, à qui il sut rendre service et qui fit sa fortune, n'a rien d'un maniaque furieux. C'est un homme intelligent, raffiné, épris des beaux-arts. Eugène Crépet continue ses recherches, remonte dans la généalogie de M. Baudelaire, jusqu'en 1717 : de ce côté non plus, rien d'anormal. Il faut donc conclure qu'il est infiniment probable que la note de *Fusées* ne répond à rien de réel, qu'elle n'est qu'une de ces mystifications qu'affectionnait tant le poète.

Quant à la « plaisanterie nerveuse » que le Professeur Grasset exhibe avec tant de complaisance, est-il besoin de dire que ce n'est qu'une fiction ? C'est la matière d'un de ces merveilleux « poèmes en prose », qui a pour titre : *Le Mauvais Vitrier*. Evidemment, cette aventure n'a jamais existé que dans l'imagination du poète. Il est difficile de penser que le Professeur Grasset l'ignorait. On est pourtant obligé d'admettre son ignorance, si l'on veut croire en son honnêteté. Car, voyez bien comment le Professeur Grasset raconte la chose; il ne dit pas à ses auditeurs : « Je vais vous lire un poème de Baudelaire, très démonstratif comme équivalent psychique de l'impulsion... » Non. Mais : « Vous vous rap-

pelez comme il (Baudelaire) a bien décrit une de SES plaisanteries nerveuses. » On est gêné pour qualifier comme il conviendrait cette conduite.

Et n'est-il pas absurde de vouloir attribuer à l'auteur les crimes des personnages qu'il met en scène ! Baudelaire, d'ailleurs, avait prévu la manœuvre. On ne manquera pas, avait-il dit, de m'accuser de tous les crimes que je raconte.

Cette fiction du « mauvais vitrier », comme elle dut enchanter l'imagination du poète, toujours inquiet de l'étrange et de l'original. Et s'il se trouvait des naïfs pour croire à sa réalité ? Tant mieux ! quelle magnifique duperie ! C'est le même Baudelaire qui nous parlait tout à l'heure de « ses ancêtres fous ou maniaques, morts tous victimes de leurs furieuses passions », le même qui proclamera qu'il est « fils de prêtre » — fils de prêtre ! quelle trouvaille ! — le même qui demandera à un quidam ébaubi : « Ne trouvez-vous pas que la cervelle des petits enfants a un arrière-goût de noisette ? »

Plus d'un était fixé sans doute avant toute démonstration — c'est Paul Bourget qui avait raison contre le Professeur Grasset : il faut faire dans l'œuvre et dans la vie de Baudelaire la part de la mystification. La part de la névrose aussi ? Oui, certes. Quant à la part de l'aliénation mentale, elle est encore à trouver.

Dans une étude parue à la *Chronique médicale* du 13 novembre 1902 sous le titre : *Le sadisme chez Baudelaire*, le Docteur Cabanès se demande s'il faut considérer Baudelaire comme « un mystificateur outrancier » ou comme un « fou sadique ». « *A la vérité, Baudelaire tenait de l'un et de l'autre. Mystificateur! le fut-il tant que cela?* »

On le voit, à l'accusation maintenue de folie, le Docteur Cabanès ajoute celle de sadisme. Il faut s'entendre et préciser le sens des termes. Il est de toute évidence que le Docteur Cabanès ne prend pas le qualificatif « sadique » comme synonyme de « licencieux ». C'est un médecin qui parle, et non un moraliste. Sadisme s'oppose ici à masochisme. Le sadique, c'est celui qui se procure la satisfaction sexuelle, non pas en accomplissant l'acte normal, mais en exerçant sur la chair de sa partenaire des injures, ordinairement suivies d'effusion de sang.

Voyons maintenant la démonstration du Docteur Cabanès. « ... Mystificateur! le fut-il tant que cela? N'était-ce pas lui qui représentait l'Eros antique sous l'aspect « d'un démon » aux yeux cernés par la débauche et l'insomnie, traînant, » comme un spectre ou un galérien, des chaînes bruyantes à » ses chevilles et secouant d'une main une fiole de poison, » de l'autre le poignard sanglant du crime? » — On peut voir là une invective contre l'amour, cause ou prétexte de tant de crimes. Mais de sadisme? Continuons : « Toute sa vie, ne fut-il (Baudelaire) pas à la poursuite du singulier, du factice, du monstrueux? » — Cela est possible, mais cela n'est pas la question. « ... Avait-il seulement le dessein « d'épater » le bourgeois par des excentricités voulues? N'était-il pas plutôt hanté par l'obsession d'échapper par tous les moyens à la vulgarité de l'existence? Et ces moyens c'étaient les « paradis artificiels » : l'opium, le haschisch, le vin,

Qui sait revêtir le plus sordide bouge
D'un luxe miraculeux.

» N'était-ce pas son amour de l'artificiel, du convenu, qui lui faisait écrire cet éloge du maquillage, qu'il a quelque part synthétisé à peu près ainsi : « Quand la femme est naturelle, » elle est abominable. » Son enthousiasme pour les *Contes d'Hoffmann* et de Poe, dont il fut le traducteur fervent, son admiration pour le mangeur d'opium Thomas de Quincey, son indulgence pour l'amour unisexuel,... » — disons en passant que cela est faux — « ... n'indiquent-ils pas, ne précisent-ils pas où allaient ses sympathies ? » Nous aurons l'occasion de nous assurer par ailleurs du véritable goût des éléments de cette étrange salade. Mais que devient le sadisme dans tout cela ? « ... Et nous allons oublier... » — Ah ! nous y voilà, sans doute — « ... cet admirable poème en prose où il décrit un cadavre en putréfaction ; le soleil dardant sur lui ses chauds rayons et en dégageant d'horribles puanteurs ; les mouches et les vers grouillant dans cette charogne ; le chien dévorant ce qui reste d'ossements ! et, par un saisissant contraste, le poète fait entendre à la femme aimée que c'est là le destin qui l'attend, lui rappelle que c'est à « cette ordure, cette horrible infection » qu'elle ressemblera un jour. »

Le couplet sur la « charogne » manquait à notre collection. Dans son *Charles Baudelaire*, M. Ernest Raynaud raconte que « Paul Verlaine s'indignait qu'on ne pût s'inquiéter de Baudelaire auprès du commun des lecteurs sans essuyer cette réplique : « Baudelaire, attendez donc !.. ah ! oui, celui qui a » chanté la charogne. » Et M. Raynaud s'indigne à son tour : « *La charogne* ! ce mot suffit pour les dispenser d'entendre le sens spirituel d'un poème qui n'est pourtant que la virulente paraphrase du *Pulvis es de l'Écriture*. »

Les malheureux ! les imbéciles ! Il faut n'avoir jamais aimé, il faut n'avoir jamais tenu dans ses bras un corps plus précieux que sa vie, simplement, il faut avoir le cerveau et le cœur mal placés pour ne pas comprendre le sens spirituel,

pour ne pas saisir la candide beauté, pour ne pas frissonner de l'atroce et impuissante désespérance de ce poème divin :

... alors ô ma beauté, dites à la vermine
Qui vous mangera de baisers,
Que j'ai gardé la forme et l'essence divine
De mes amours décomposés.

Nous nous laissons aller à extravaguer. C'est le Docteur Cabanès qui nous y pousse! On demande : où est le sadisme? Le Docteur Cabanès termine : « ... Mais il est une page du même généralement ignorée, c'est celle où Baudelaire donne de l'amour la définition qu'il en a conçue. Il n'est pas de description plus réaliste et plus réelle du sadisme tel que nous le concevons. » Enfin!

« *Je crois* que j'ai déjà écrit dans mes notes que l'amour ressemblait fort à une torture ou à une opération chirurgicale. Mais cette idée peut être développée de la manière la plus amère. Quand même les deux amants seraient très épris et très pleins de désirs réciproques, l'un des deux sera toujours plus calme, ou moins possédé que l'autre. Celui-là ou celle-là, c'est l'opérateur ou le bourreau; l'autre, c'est le sujet, la victime.

» Entendez-vous ces soupirs, prélude d'une tragédie de déshonneur, ces gémissements, ces cris, ces râles? Qui ne les a proférés, qui ne les (a) irrésistiblement extorqués? Et que trouvez-vous de pire dans la question appliquée par de soigneux tortionnaires? Ces yeux de somnambules, révoltés, ces membres dont les muscles jaillissent et se roidissent comme sous l'action d'une pile galvanique, l'ivresse, le délire, l'opium, dans leurs plus furieux résultats, ne vous en donneront certes pas d'aussi affreux, d'aussi curieux exemples. Et le visage humain, qu'Ovide croyait façonné pour refléter les astres, le voilà qui ne parle plus qu'une expression de férocité folle ou qui se détend dans une espèce de mort. Car, certes, je croirais faire un sacrilège en appliquant le mot extase à cette sorte de décomposition. Epouvantable jeu, où il

faut que l'un des joueurs perde le gouvernement de soi-même.

» Une fois il fut demandé devant moi en quoi consistait le plus grand plaisir de l'amour. Quelqu'un répondit, naturellement : « à recevoir » et un autre « à se donner ». Celui-ci dit : « plaisir d'orgueil », et celui-là « volupté d'humilité ». Tous ces orduriers parlaient comme l'*Imitation de Jésus-Christ*. Enfin il se trouva un impudent utopiste qui affirma que le plus grand plaisir de l'amour était de former des citoyens pour la Patrie.

» Moi, je dis : la volupté unique et suprême de l'amour gît dans la certitude de faire le mal. Et l'homme et la femme savent, de naissance, que dans le mal se trouve toute volupté. »

Nous reviendrons sur cette page. On peut remarquer l'impitoyable et sûre lucidité de Baudelaire; on peut s'émerveiller de ses dons d'observateur, d'analyste, d'écrivain; on peut déduire que l'auteur des *Fleurs du mal* avait horreur de l'amour agissant, qu'il ressentait un effroi quasi théologique de la chair, qu'il mettait « vingt siècles de satanisme dans un baiser » (A. France). Mais le sadisme?

Parti pour montrer le sadisme et la folie de Baudelaire, le Docteur Cabanès, après force hors-d'œuvre, échoue radicalement dans son premier dessein; pour le second, il n'aboutit qu'à nous assurer de la puissante lucidité de Baudelaire.

.....

On nous opposera qu'il n'était pas nécessaire d'exhumer ces vieux textes, que personne ne s'en soucie plus; qu'il n'était pas nécessaire de combattre ces erreurs, qu'elles sont classées depuis longtemps. On nous criera que nous enfonçons des portes ouvertes. Tant pis! Que ce travail soit pénible et fastidieux, certes; qu'il soit inutile, nous ne pouvons le croire. Nous répétons que ces fantaisies hors de saison sont à la base du mal; ce sont elles qui l'ont permis. Ce sont elles qu'il faut détruire si l'on veut détruire le mal. Il faut montrer d'où est partie contre Baudelaire l'accusation de folie. Il faut

montrer sur quoi cette accusation repose, quelles sont les preuves que l'on en a fournies. Il faut montrer que ces preuves sont fausses, vaines ou mensongères. C'est ce que nous avons tenté d'établir. Nous continuerons. On peut croire que nous n'avons négligé, que nous n'avons esquivé aucune de ces prétendues preuves. On vient de les lire toutes.

Qu'en reste-t-il?

QUE BAUDELAIRE N'EST PAS MORT DE PARALYSIE GENERALE

On va ici toucher du doigt la puissance et la vitalité des erreurs lancées par G. Lombroso. Qu'il ait pu dire que Baudelaire succomba à la paralysie générale, cela est énorme; que le Professeur Grasset ait pu reprendre cette opinion pour son compte, cela passe l'entendement.

Jamais Baudelaire ne versa dans la démence si caractéristique des paralytiques généraux. Jamais il ne présenta d'épisodes confusionnels, de délire mégalomane, qui sont quasiment la règle chez ces malades.

Baudelaire succomba à un ramollissement cérébral consécutif à l'artérite des artères cérébrales.

Rappelons brièvement les diverses phases de la maladie.

Le 15 janvier 1860, le poète écrit à sa mère : « J'ai subi avant-hier une crise singulière. J'étais hors de chez moi, j'étais presque à jeun. Je crois que j'ai eu quelque chose comme une congestion cérébrale. Une vieille bonne femme m'a tiré d'affaire par des moyens singuliers. Mais quand j'ai été dégagé, une autre crise est arrivée. Des nausées et une faiblesse telle, avec vertiges, que je ne pouvais pas monter une marche de l'escalier sans croire que j'allais m'évanouir. Au bout de quelques heures, tout était fini. Je suis rentré chez moi hier soir; je suis parfaitement bien, mais fatigué comme si j'avais fait un long voyage. Un détail assez comique de ma triste aventure, c'est que je n'ai pas perdu un instant la raison et que j'étais inquiet de l'idée qu'on devait me croire ivre. »

Premier avertissement sérieux de la maladie.

Le 5 février 1865, le poète écrit à Asselineau : « Ce n'est pas chose facile pour moi que d'écrire. Si vous aviez quelque bon conseil à me donner, vous me feriez plaisir. A proprement parler, depuis vingt mois, j'ai été presque toujours malade. En février de l'année dernière, violentes névralgies à la tête ou rhumatisme aigu lancinant quinze jours plus tard. Retour de la même affection en décembre. En janvier, autre aventure : un soir, à jeun, je me mets à rouler par terre et à faire des culbutes comme un homme ivre, m'accrochant aux meubles et les entraînant avec moi. Vomissements de bile ou d'écumes blanches Voilà invariablement la gradation. Je me porte parfaitement bien et je suis à jeun, et tout à coup, sans préparation ni cause apparente, je sens du vague, de la distraction, de la stupeur, et puis une douleur atroce à la tête. Il faut absolument que je tombe, à moins que je ne sois en ce moment-là couché sur le dos. Ensuite, sueurs froides, vomissements, longue stupeur. »

Le 6 février 1866, le poète envoie à sa mère la note suivante : « En février 1865, névralgie ou rhumatisme lancinant à la tête. Aucun remède. Diète. Il y avait des intermittences et des reprises; dix jours. En décembre 1865, nouvelles névralgies ou rhumatisme à la tête avec intermittences et reprises; ça été (*sic*) très long, quinze jours peut-être (pillules [*sic*] composées de quinine, de digitale, de belladone et de morphine).

» Y a-t-il corrélation avec ceci?

» En janvier et encore maintenant, à jeun, sans cause apparente, soudainement, un peu de vague, de distraction et de stupeur, et puis douleur atroce à la tête, vertiges. Même assis il faut que je tombe. Ensuite, sueurs froides, vomissements de bile ou d'écumes blanches. Stupeur assez longue (traitement : valériane, eau de Vichy, eau de Pullna [purgatif]).

» Du mieux pendant quelques jours.

» Crise nouvelle.

» (Pillules [*sic*] dans la composition desquelles il entre,

je me souviens, de la valériane, un oxyde de zinc, de l'assa foetida, etc.; donc, c'est des antispasmodiques.)

» Toujours de la distraction et de la stupeur, lourdeur dans la tête.

» Grande gaucherie, grande maladresse, grande faiblesse. »

Lettre à Ancelle du 18 janvier 1866 : « ... Tout à l'heure, j'ai été obligé d'interrompre cette lettre pour me jeter sur mon lit, et c'est un grand travail car je crains toujours d'entraîner avec moi les meubles auxquels je m'accroche. »

Au même, le 22 janvier 1866 : « ... Ce lourd travail de classification n'était pas fini, interrompu par une reprise de crises nerveuses, de vertiges, de nausées, de culbutes. »

Nous pourrions citer quantité d'autres lettres. Inutile. Nous sommes fixé. Réservons la part qui peut revenir à la névrose. Les signes d'ischémie cérébrale sont manifestes.

Notons l'admirable lucidité, la maîtrise de soi, les dons d'observateur et d'analyste du poète devant sa maladie.

En mars 1866, Baudelaire se trouvait à Namur avec Poulet-Malassis et Ropps. Ensemble ils visitent l'église Saint-Loup. Soudain, Baudelaire chancelle et tombe. Il se relève, prétend que le pied lui a glissé, affirme : « Ce n'est rien. » En réalité, c'était bien là un ictus apoplectique. Le lendemain, dans le train qui les ramène à Bruxelles, le poète prie ses amis d'ouvrir les vitres, qui l'étaient déjà. Il voulait dire le contraire : début de l'aphasie. En huit jours le mal fait de sensibles progrès. Un matin, à son réveil, le poète reste sans un mouvement et sans pouvoir prononcer une parole. On fait quérir le docteur. Celui-ci diagnostique une hémiplégie droite avec aphasie conséquente. Pourtant, Baudelaire peut encore dicter pour M. Ancelle les mots suivants : « Je ne peux plus bouger, j'ai des dettes, dites si vous voulez à ma mère que je suis souffrant, mais ne dites pas la vérité sur mon cas. Excusez mon style écourté, j'emprunte la plume d'un autre. »

On fait entrer le malade à l'Institut Saint-Jean-et-Sainte-

Elisabeth. « L'aphasie fait des progrès. Baudelaire a gardé l'intelligence. Il comprend ce qui se passe autour de lui, mais ne peut plus s'exprimer que par monosyllabes et s'irrite de ne pas être compris. Il n'a plus aux lèvres que : « Cré nom!... cré nom! » (E. Raynaud, Charles Baudelaire). Une lettre de sa mère à Ancelle nous renseigne sur son état : « ... Sans avoir la langue paralysée, il a perdu la mémoire du son... Il y a ramollissement au cerveau, c'est évident. Quand il n'est pas en colère, il écoute et comprend tout ce qu'on lui dit. Je lui raconte des choses de sa jeunesse, il me comprend, il m'écoute attentivement. Et puis, quand il veut répondre, les efforts impuissants qu'il fait pour s'exprimer l'enragent... Aucun acte extravagant, pas d'hallucinations. Il mange, il dort, il sort en voiture avec Stevens et moi, ou à pied, avec une canne, sur la promenade publique, au soleil. »

On le ramène à Paris, dans la maison de santé du Docteur Duval. Ses amis accourent à son chevet. Mme Meurice joue, dans la chambre du malade, des morceaux de *Tannhauser*, et Baudelaire réagit intensément à cette musique tant aimée.

« Il mange à table avec les autres pensionnaires; il écoute les conversations et y intervient très souvent par des gestes d'approbation ou de protestation. » (Crépet, *Charles Baudelaire*.)

Nadar l'emmène dîner chez lui avec quelques intimes.

On essaye une rééducation de la parole; le malade parvient à prononcer quelques mots de suite : « Bonjour, monsieur. Bonsoir, monsieur. La lune est belle. » Sa mère apprend qu'il a paru lire sans difficulté un billet qu'elle lui avait fait tenir. Elle écrit à Asselineau : « Mais s'il lit, le voilà sauvé de l'ennui. »

Le 21 janvier 1867, M. Troubat écrit à Poulet-Malassis : « J'ai vu Baudelaire une fois, une seule... On l'a fait dîner chez Nadar... Il en est resté à ces trois mots : « non, cré nom! nom! », et la mémoire n'a pas faibli en lui. Il m'a montré tout ce qu'il aimait lorsque j'ai été le voir : les poésies de

Sainte-Beuve, l'œuvre d'Edgar Poe en anglais, un petit livre sur Goya, et, dans le jardin de la maison de santé Duval, une plante grasse exotique, dont il m'a fait admirer les découpures. Voilà l'ombre du Baudelaire d'autrefois, mais elle est toujours ressemblante. Il a manifesté la plus grande colère à un nom de peintre que je lui ai nommé (toujours comme autrefois), mais quand je lui ai parlé de Richard Wagner et de Manet, il a souri d'allégresse. »

Baudelaire ne pouvait exprimer sa pensée (rien d'étonnant puisqu'il était aphasique), mais les citations que nous venons de fournir démontrent assez combien cette pensée était éveillée. On a rapporté, à la suite de Poulet-Malassis, ce mot d'une clinique de Trousseau : « Rappelez-vous, en voyant un aphasique qui nous paraît en possession de son intelligence quoiqu'il ait perdu la faculté de s'exprimer, combien de fois vous avez dit, à propos de certains animaux, qu'il ne leur manquait que la parole » La vérité oblige à dire que cette parole de Trousseau ne peut s'appliquer qu'au Baudelaire des tout derniers moments, qu'au Baudelaire dont Asselineau parle ainsi : « Les médecins et nous, qui ne le voyons pas tous les jours, nous constatons à chaque fois la décadence. Depuis deux ou trois mois, il n'a plus voulu quitter son lit. Il est immobile et comme endormi... Hier, après une absence de trois semaines, il ne m'a reconnu que par un regard d'une fixité navrante et n'a pu me donner la main qu'après que je l'ai eu dégagée de ses couvertures. » (Lettre d'août 1867.)

Le poète est mort à Paris le 31 août 1867.

Il ne nous paraît pas utile de discuter les diagnostics de tabes, de méningite, d'épilepsie, dont on n'a parlé que pour les écarter. Le ramollissement cérébral est manifeste. L'aphasie de Baudelaire « fut le résultat d'un ramollissement par oblitération progressive de l'artère sylvienne ascendante. Il est probable qu'il s'était produit quelque part, sur une branche de l'artère cérébrale, une lésion athéromateuse; celle-ci fut le point de départ d'une coagulation, qui remonta en sens inverse du cours du sang dans le vaisseau jusqu'à son

origine dans la branche principale... Baudelaire fut donc la victime de la sclérose de ses artères cérébrales. » (D^{rs} Remond et Voivenel, *Le génie littéraire*.)

De paralysie générale, aucun signe.

Or, les faits que nous venons de produire, bien d'autres les ont rapportés avant nous; bien d'autres sont arrivés aux mêmes conclusions. On peut dire que Lombroso et le Professeur Grasset mis à part, tous les médecins qui se sont intéressés à la maladie de Baudelaire ont repoussé, en se gaussant, le diagnostic de P. G. pour affirmer celui de ramollissement cérébral. Ce fut l'avis du Docteur O. Max, qui constata l'ictus et soigna Baudelaire au début de sa maladie; ce fut l'avis des médecins (une lettre de Mme Aupick nous renseigne à ce sujet) de la maison de santé de Paris. Dès le 13 mars 1902, le Docteur Michaut, dans un article paru à la *Chronique médicale*, concluait : « Bien que Maxime du Camp prononce le mot « paralysie générale », il est de toute évidence que Baudelaire a succombé à un ramollissement cérébral ». Même opinion dans *le Génie littéraire*, des docteurs Remond et Voivenel (1912); dans *la Maladie de Baudelaire* (thèse du D^r Trial, Paris 1926); dans *Baudelaire malade* (thèse du D^r Castelbou, Bordeaux 1929); dans la thèse du Docteur Photis-Scouras (Lyon, 1929). Nous n'avons aucune sympathie pour l'esprit qui anime l'œuvre générale du Docteur Cabanès, mais il nous est agréable de dire que le Docteur Cabanès lui-même, dans une étude sur Baudelaire (insérée dans le n° 5, année 1927, du *Pro Medico*) conclut dans le même sens. Il ajoute même : « Il (Baudelaire) conserva presque jusqu'au bout sa claire et ferme intelligence » Nous sommes loin du « fou sadique »! Eh bien! tout cela, en vain! Ces travaux modestes, consciencieux, sûrs, sont restés ignorés du grand public. Les biographies de Baudelaire les plus fouillées, les plus amicales, les plus récentes, acceptent et accréditent toutes l'hypothèse de la P. G. Le Docteur Max, le Docteur Michaut, le Docteur Trial, petites gens! Parlez-nous plutôt de C. Lombroso, parlez-nous plutôt du Professeur

Grasset. Ce sont les paroles de ces hommes illustres que l'on a connues, dont on s'est souvenu, que l'on a crues, auxquelles on s'est reporté. Ainsi l'hypothèse de la P. G. de Baudelaire a traversé un demi-siècle malgré tant d'oppositions et règne encore dans les esprits. Pourtant, il s'agit là d'une erreur grossière, aisément relevable, ne reposant sur aucune apparence de vérité. Il semble que les critiques qui ont enseigné la vie de Baudelaire, qui ont fait l'opinion, eussent dû s'inquiéter de la valeur de leurs sources. Sur cette question — peu de leur compétence, il faut le dire à leur décharge — ils s'en sont laissé imposer par le prestige de deux noms. On a moqué les médecins : « Il existe, à écrit M. Thibaudet, toute une littérature médicale sur la nature des écrivains et des artistes; elle est d'une misère lamentable et le seul nom de docteur placé sur un livre de ce genre nous met en fuite, parfois injustement, et nous fait invoquer le secours de Molière. »

En l'espèce, il n'eût pas été mauvais de lire un peu, sur Baudelaire, la littérature médicale. Il est vrai qu'il est de meilleur ton de poursuivre la « libido » dans ses repaires les plus secrets, d'expliquer les subtils mécanismes du « refoulement » — que l'on a d'ailleurs mal digérés — plutôt que d'afficher des idées raisonnables sur la P. G., le ramollissement cérébral ou la fièvre typhoïde.

On nous dira : Vous prenez bien du mal pour cette question de la P. G., le jeu n'en vaut pas la chandelle ! Tel n'est pas notre avis. D'abord, il est bon que l'erreur soit appelée erreur, la vérité vérité. Surtout : si cette hypothèse de la

¹ Nota. — « La thèse de la P. G. a encore été soutenue par un graphologue, M. Edouard de Rougemont, qui, dans la correspondance belge de Baudelaire, signale des mots omis, des fautes d'orthographe, des substitutions par analogie graphique, des confusions par analogie audito-motrice, traduisant une baisse de la mémoire et un déficit de l'attention et constituant la régression graphique de Rogues de Fursac. Néanmoins, les lettres sont tracées sans tremblement. Les artériopathies cérébrales subaiguës qui ont précédé la thrombose expliquent à elles seules ces phénomènes, qui n'ont rien de pathognomoniques. Tous les autres signes somatiques sont absents ». (*La maladie de Baudelaire*, Dr Trial.)

P. G. de Baudelaire a connu une telle vogue, cela tient aux raisons que nous indiquons plus haut, mais aussi à ce que, dans l'esprit du monde, cette fin s'accordait bien avec ce que l'on rapportait sur la vie du poète. On sait peu dans le public, même cultivé, ce qu'est la P. G.; on sait surtout qu'elle est « une espèce de folie. » Ce Baudelaire qu'on nomme pêle-mêle déséquilibré, fou, détraqué, tout naturel qu'il soit mort de P. G.! La réciproque? elle semble raisonnable encore au public : cet homme qui a succombé à la P. G., oui, sans doute, ce fut une « espèce de fou ».

Il y aura quelque chose de changé lorsque l'on saura que Baudelaire n'est pas mort de P. G., mais d'un ramollissement cérébral, des suites d'un ictus, d'une « attaque », « d'un coup de sang », d'une défaillance, d'une usure de ses artères cérébrales; défaillance, usure, catastrophiques par leur topographie, leur siège.

LA SYPHILIS — LES POISONS

I. — LA SYPHILIS.

Cette défaillance, cette usure des artères cérébrales, quelles en sont les causes? Faut-il invoquer la prédisposition morbide, le fatalisme héréditaire, la fragilité constitutionnelle familiale? Sans doute, en partie. N'oublions pas que le père du poète est mort d'une affection probablement cérébrale, que sa mère mourra paraplégique, son demi-frère, Alphonse Baudelaire, hémiplegique. Cela n'est pas négligeable. Mais fatalisme héréditaire, voilà qui est vite dit. Ne conviendrait-il pas plutôt de parler de syphilis héréditaire, M. François Baudelaire étant à la base de tous ces accidents? Plus d'un a pensé ainsi. Ce que nous savons du tempérament sensuel de François Baudelaire, du milieu d'artistes et de modèles dans lequel il vécut n'est pas pour infirmer cette opinion. Mais toutes nos recherches pour éclaircir cette question sont restées vaines. L'hypothèse garde toute sa valeur.

Autre notion importante : au moment de l'ictus apoplectique Baudelaire a 43 ans. Notre regretté maître le Professeur Verger, dans un cas semblable, avait coutume de nous dire : « Avant 43 ans, suspectez fortement la syphilis; si rien ne vient éclairer votre religion, tentez quand même le traitement spécifique. De 43 à 50 ans, les chances de la syphilis sont déjà moins sûres; après 50 ans, elles deviennent de plus en plus discutables. » Donc, *à priori*, l'hypothèse d'une syphilis acquise est à envisager.

Enfin, l'artérite est souvent le tribut de la toxicomanie. Baudelaire aurait-il usé et abusé de l'alcool, de l'opium?

Examinons l'hypothèse d'une syphilis acquise. Elle a beaucoup agité les baudelairiens. On a produit d'abord les témoignages de personnes qui avaient connu le poète dans l'intimité. Ainsi M. Buisson : « Chaste, il (Baudelaire) l'eût été sans le voyage d'outre-mer, la femme juive, la femme javanaise et le dérèglement d'une vie jetée hors de ses voies par un accident capital et douloureux. »

M. Dozon, dans ses notes, rapporte cette épitaphe de Baudelaire par lui-même dans sa vingtième ou vingt et unième année :

Ci-gît qui pour avoir par trop aimé les gaupes
Descendit jeune encore au royaume des taupes.

D'une lettre à Poulet-Malassis, à la date du 8 mai 1859, nous extrayons : « ...prenez garde à votre ... j'ai eu des accidents variés plusieurs années après une apparente guérison. » Dans une lettre au même, du 18 février 1860, Baudelaire revient sur ce sujet : « La ...! vous ne sauriez croire jusqu'à quel point vous vous faites illusion. C'est presque de la fatuité. La ... est faite pour tout le monde et vous n'en êtes pas indépendant. Vous m'avez parlé d'aphtes, de constrictions douloureuses à la gorge, au point de ne pas manger sans douleur, de lassitudes étonnantes, de manque d'appétit; oui ou non est-ce tout cela des symptômes connus? Si vous n'avez pas eu des faiblesses, des manques de souplesse dans les jarrets et dans les coudes, avec des tumeurs, même dans les attaches du cou, près de la tête, qu'est-ce que cela prouve si ce n'est que le traitement salulaire (salsepareille, iodure de potassium) a peut-être prévenu ces accidents? La blessure intérieure n'était pas... dites-vous. La preuve? Quant à l'ulcération extérieure, je l'ai vue, et vous savez ce que je vous ai dit tout de suite. D'une manière générale, rappelez-vous que tout traitement anti... est excellent et rajeunissant de sa nature, et qu'il n'y a pas de traitement anti ... sans mercure. »

Baudelaire connaît les modalités du traitement antisyphi-

litique. Le nom de « Ricord » est souligné à gros traits dans ses notes; et voici les vers qu'il écrit à propos de la liqueur de van Swieten :

Un nom de bonne augure.
Sur la porte je lus, « Lise van Swieten ».
C'était dans un quartier qui n'est pas un Eden.
Heureux époux, heureux l'amant qui la possède,
Cette Eve qui contient en elle un remède.
Cet homme enviable a trouvé
Ce que nul n'a jamais rêvé
Depuis le pôle Nord jusqu'au pôle antarctique
Une épouse prophylactique.

Une alopecie précoce, des céphalées tenaces et fréquentes, plaident encore en faveur de la syphilis.

Ce n'est pas tout. Le 6 mai 1861, le poète écrit à sa mère :

« ...mais il est inutile d'avoir de la pudeur avec toi. Tu sais qu'étant très jeune j'ai eu une affection vérolique que plus tard j'ai cru totalement guérie. A Dijon, après 1846, elle a fait une nouvelle explosion. Elle a été de nouveau palliée. Maintenant elle revient, et elle prend une nouvelle forme, des taches sur la peau et une lassitude extraordinaire dans toutes les articulations. Tu peux me croire, je m'y connais. »

Devant ces témoignages, devant ces aveux, on comprend que beaucoup n'aient pas hésité à affirmer que Baudelaire avait contracté la syphilis. Le docteur Photis-Scouras écrit : « Que Baudelaire ait eu la syphilis, c'est certain. »

Nous dirons que c'est très vraisemblable. Expliquons notre réserve. Disons tout d'abord que la question ne nous semble pas d'une importance majeure. Que le poète ait ou n'ait pas contracté la syphilis, peu nous chaut. Nous pensons que c'est probable, mais nous n'en sommes pas sûr.

Baudelaire aurait donc reçu la fâcheuse atteinte entre 1838 et 1841, approximativement, dans le temps où il fréquentait la pension Bailly, où, libre et désœuvré, il fouillait Paris. Eh bien! à cette époque le diagnostic de syphilis n'était pas

aisé à poser de façon certaine. Les connaissances sur les maladies vénériennes étaient fort imprécises. Songeons que ce n'est qu'en 1812, à la suite des inoculations d'Hernandez sur les bagnards de Toulon, que la distinction entre la blennorrhagie et la syphilis fut établie; que ce n'est qu'en 1832 que l'on apprit à faire la différence entre le chancre mou et le chancre induré. On connaissait donc très mal les manifestations cliniques de l'affection; les réactions biologiques étaient inexistantes. Dans ces conditions, entre 1838 et 1841, quel médecin aurait pu porter de façon certaine le diagnostic de syphilis primaire?

Après le chancre, quel est le symptôme qui surprend le malade, qui le fait consulter le médecin? La roséole, sans aucun doute. Or, il ne semble pas que Baudelaire présentât cet accident. Dans la lettre à sa mère du 6 mai 1861, citée plus haut, le poète dit : « ...maintenant elle (la vérole) revient et elle prend une *nouvelle* forme, des taches sur la peau » etc. C'est dire que Baudelaire n'avait jamais auparavant constaté de « taches » sur sa peau. De plus, il est infiniment vraisemblable que cette éruption n'avait rien à voir avec la syphilis, qu'elle n'était qu'une affection cutanée banale. Vingt ans après l'accident initial supposé, il ne saurait être, en effet, question de roséole. De syphilides quaternaires, dira-t-on? Dans ce cas, Baudelaire n'aurait pas simplement parlé de « taches » : il connaissait trop sa langue, il était un observateur trop subtil.

On ne découvre nulle part qu'il ait suivi un traitement spécifique sérieux.

Le 22 septembre 1864, il écrit à sa mère : « ...d'une manière générale, j'ai une excellente santé, puisque je n'ai jamais eu aucune maladie... » Alors ?

Il est curieux de signaler que ni le Docteur Max ni le Docteur Dubois, praticiens fort distingués, ne pensent à la syphilis devant Beaudelaire malade en 1866.

L'épithète citée par M. Dozon n'a pas une valeur péremptoire. Son ton violent, outré, donne même plutôt à penser qu'elle n'est qu'un jeu, une mystification.

L'alopécie, les céphalées n'ont rien de pathognomoniques.

Nous avons cité le propos de M. Buisson. Nous pourrions invoquer le témoignage opposé d'un des amis les plus intimes du poète, Nadar. Nadar s'inscrit contre l'assertion de M. Buisson.

On arrive à se demander si Baudelaire, chez lequel on note d'ailleurs une tendance très nette à s'inquiéter exagérément de sa santé, ne s'est cru atteint sans raison. On se représente fort bien le poète, hanté par le spectre de la terrible diathèse, s'intéressant maladivement à ses fonctions corporelles, fouillant les traités spéciaux, s'affectant pour le moindre malaise, la moindre sensation insolite. Et tout cela, pourquoi ? Parce que, peut-être, un jour, il avait constaté une poussée d'herpès sur la verge !

Ses tendances hypocondriaques ne lui échappaient pas, d'ailleurs ; il écrit à sa mère, toujours à propos de sa vérole : « ...peut-être, dans la tristesse où je suis plongé, ma terreur grossit-elle le mal. »

Pour conclure, nous dirons que nous conservons malgré tout un doute sur la syphilis acquise de Baudelaire.

II. — LES POISONS.

La part des toxiques dans l'étiologie de la lésion artérielle nous semble beaucoup plus sûre. Baudelaire a usé et abusé du haschisch, de l'opium, de l'alcool.

De l'alcool ? Dans sa jeunesse, quand le poète allait au café, c'est-à-dire tous les jours, et souvent plusieurs fois par jour, « il y commandait invariablement du vin blanc » (Porchet, *op. cit.*). Il aimait beaucoup le vin et ne le dissimulait pas, mais on ne le vit jamais ivre : « Je ne l'ai jamais vu gris. » (Notes de M. Le Vavas seur.)

Un jour qu'il était aller visiter M. Du Camp, son hôte lui offrit de la bière. Baudelaire s'excusa, disant qu'il ne buvait que du vin. Du Camp mit alors sur la table une bouteille de bordeaux et une bouteille de bourgogne. Baudelaire but les

deux bouteilles à lui seul sans paraître ressentir le moindre trouble. Il pria même son ami de faire disparaître la carafe : la vue de l'eau lui était « nerveusement intolérable » (Porchet, *op. cit.*).

L'eau-de-vie lui « tord l'estomac » ; il ne la dédaigne pas cependant :

« Je ne me tenais éveillé et debout que grâce à l'eau-de-vie qu'on m'avait donnée. » (Lettre à sa mère 4 déc. 1847.)

— « ...d'ailleurs, j'ai une santé tellement robuste qu'elle peut tout dominer. Mais cette abominable existence et l'eau-de-vie — que je vais supprimer — m'ont gâté l'estomac. » (Lettre à sa mère, 26 mars 1853.)

Il essaie en effet une cure de désintoxication :

— « ...tout ce qui reste acquis, c'est qu'il faut marcher, prendre des bains froids et supprimer le café, l'eau-de-vie, le thé et la bière. » (Lettre à sa mère, 12 févr. 1866.)

Dans son journal intime, il note, sans doute à la même époque : « Suppression de tout excitant. »

Hélas ! essai peu tenace comme en témoigne cette lettre de Poulet-Malassis à Troubat.

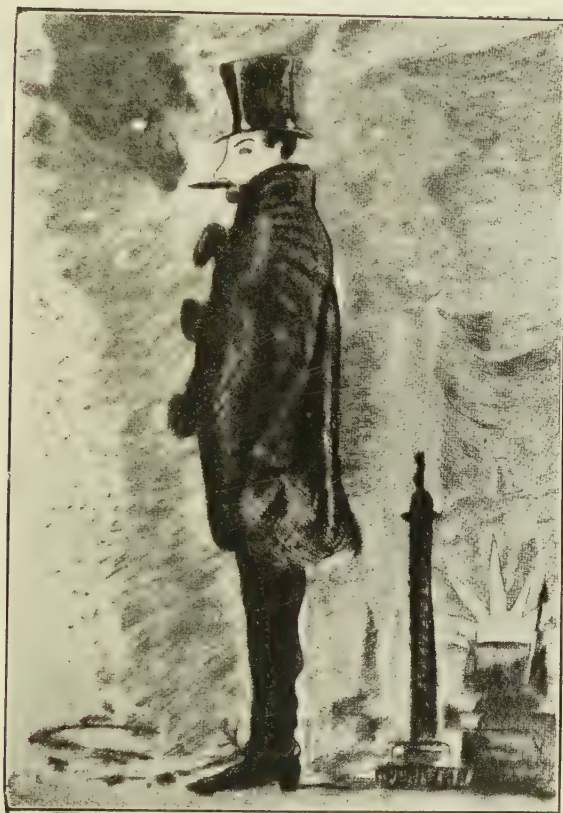
« Il (Baudelaire) a négligé de tenir compte de symptômes et d'avertissements graves et, contre l'avis des médecins et les prières de ses amis, a continué à user et abuser d'excitants. Sa volonté était si faible à cet égard contre ses habitudes qu'on ne mettait plus d'eau-de-vie sur la table, chez moi, pour qu'il n'en bût pas. Autrement, son désir était irrésistible. » (9 avril 1866.)

Il nous semble que la cause est entendue. L'imprégnation éthylique paraît d'ailleurs beaucoup plus profonde, beaucoup plus avancée que l'intoxication par l'opium ou le haschisch.

Le haschisch ? Le poète goûta au chanvre indien, pour la première fois sans doute, chez le peintre Boissard, en 1840, à l'hôtel Pimodam. C'est là que se réunissait le « Club des haschischins », dont le poète était membre. Mais la pâte verte n'était probablement pas l'unique lien qui réunissait les adhérents à cette étrange secte. Ce n'était qu'un plat du

menu, un plat au goût du jour, un peu corsé. On discutait surtout sur la littérature, l'art, la philosophie, la vie, les femmes.

Le haschischisme de Baudelaire se résuma à quelques tentatives, juste pour satisfaire sa curiosité. Ce fut tout. Nulle part on ne découvre qu'il continua à s'adonner à l'herbe enchantée. Mais ses quelques expériences lui permirent de consacrer au haschisch une étude, unique dans la littérature, où la lucidité, les dons de synthèse et l'esprit d'investigation méthodique de Baudelaire s'épanouissent pour notre émerveillement. C'est un savant qui parle. Écoutons-le : « ...les expériences faites par MM. et MM. Smith, Gastinel et Decourtive ont eu pour but d'arriver à la découverte du principe actif du haschisch. Malgré leurs efforts, sa combinaison chimique est encore peu connue; mais on attribue généralement ses propriétés à une matière résineuse qui s'y trouve en assez bonne dose, dans la proportion de 10 p. 100 environ. Pour obtenir cette résine, on réduit la plante sèche en poudre grossière et on la lave plusieurs fois avec de l'alcool, que l'on distille ensuite pour le retirer en partie; on fait évaporer jusqu'à consistance d'extrait; on traite cet extrait par l'eau, qui dissout les matières gommeuses étrangères, et la résine reste alors à l'état de pureté... Que les gens du monde et les ignorants curieux de connaître les jouissances exceptionnelles sachent donc bien qu'ils ne trouveront dans le haschisch rien de miraculeux, absolument rien que le naturel excessif. Le cerveau et l'organisme sur lesquels opère le haschisch ne donneront que leurs phénomènes ordinaires, individuels, augmentés, il est vrai, quant au nombre et à l'énergie, mais toujours fidèles à leur origine. L'homme n'échappera pas à la fatalité de son tempérament physique et moral : le haschisch sera, pour les impressions et les pensées familières de l'homme, un miroir grossissant, mais un pur miroir... Toute débâche parfaite a besoin d'un parfait loisir... Il y a généralement, dans l'ivresse du haschisch, trois phases assez curieuses à distinguer... Quand je parle d'hallucinations, il ne faut pas pren-



Baudelaire dessiné par lui-même sous l'influence du haschisch.

Caubet (p. 50).

dre le mot dans son sens le plus strict. Une nuance importante distingue l'hallucination pure, telle que les médecins ont souvent l'occasion de l'étudier, de l'hallucination, ou plutôt de la méprise des sens dans l'état mental occasionné par le haschisch. Dans le premier cas, l'hallucination est soudaine, parfaite et fatale; de plus, elle ne trouve pas de prétexte ni d'excuse dans le monde des objets extérieurs... »

Il faut nous arrêter; nous serions poussé à tout citer. Ceux qui n'ont pas lu les *Paradis artificiels* s'en font en général une idée très fausse et une opinion exécrationnelle. Ils y voient je ne sais quelle fantasmagorie égrillarde, quelles élucubrations bizarres, quelle confession malade d'un cerveau abêti par la drogue. Quelle erreur ! Les lignes que nous avons citées sont-elles assez édifiantes ?

Nous n'avons à regretter ni pour lui ni pour nous que Baudelaire ait absorbé quelques centigrammes de haschisch.

Nous serons plus réservé quant à l'opium. Malgré les dénégations de T. Gautier, il est incontestable que Baudelaire s'éprit, de bonne heure, de l'opium et persévéra dans cette terrible habitude.

Dès 1847 (4 décembre), il écrit à sa mère : « ...franchement, le laudanum et le vin sont de mauvaises ressources contre le chagrin. Ils font passer le temps, mais ne refont pas la vie... »

Le 10 janvier 1850, il écrit à Ancelle : « ...j'ai l'estomac passablement détraqué par le laudanum, mais ce n'est pas la première fois, et il est assez fort pour se remettre. »

— « ...du reste, l'estomac, pour le présent, va mieux, et les coliques sont supprimées par l'opium, mais l'opium a de terribles inconvénients. » (Lettre à sa mère, 11 janv. 1858.)

— « ...l'horreur que j'ai depuis longtemps à l'endroit de l'opium m'a empêché d'en faire usage. » (Lettre à sa mère, 22 déc. 1865.)

— « ...un médecin que j'ai fait venir ignorait que j'avais fait autrefois un long usage de l'opium. C'est pourquoi il m'a ménagé, et c'est pourquoi j'ai été obligé de doubler et de quadrupler les doses. » (Lettre à Ancelle, 26 déc. 1865.)

— « ...quant à l'opium, tu sais bien que j'en ai eu l'habitude pendant plusieurs années, jusqu'à en prendre 150 gouttes sans aucun danger. » (Lettre à sa mère, 17 févr. 1866.)

Le poète écrit à Poulet-Malassis pour l'entretenir de l'étude qu'il médite sur les « Paradis artificiels » : « ...il s'agissait de fondre mes sensations personnelles avec les opinions de l'auteur original et d'en faire un amalgame dont les parties fussent indiscernables. » (16 févr. 1860.)

Autre témoignage : « Il (Baudelaire) avait pris l'habitude de l'opium et il suppliait mon mari de lui en fournir, mais M. Allais ne lui en a jamais donné qu'autant que le pouvait un pharmacien consciencieux. »

Ici encore, la cause est entendue. Baudelaire a longuement usé de l'opium. Fut-il un toxicomane dans toute l'acception du terme ? Nous ne le pensons pas. Baudelaire n'apparaît jamais comme l'esclave impuissant et amoureux d'un maître cruel et absolu. Il supprime la drogue librement ; il ne lui demeure pas asservi. Elle occasionne chez lui des ravages : troubles digestifs, constipation, diarrhée ; elle entre dans l'étiologie de l'artérite pour une large part, mais elle ne le conduit pas à la déchéance ordinaire de ceux qu'elle empoisonne sans répit.

Baudelaire peut réagir. Il peut se soustraire à l'accoutumance. Dans une lettre à sa mère, il se plaint d'une « névralgie à la tête » :

« ...Il existe contre les névralgies des pilules composées, je crois, de quinine, de codéine et de morphine. L'horreur que j'ai depuis longtemps à l'endroit de l'opium m'a empêché d'en faire usage. » (22 déc. 1865.)

Baudelaire a éprouvé le poison, mais il a pu lui résister.

.....
La vie de bohème, l'alcool, l'opium sûrement, la syphilis peut-être — héréditaire ou acquise — voilà quelles sont les causes profondes de l'hémiplégie, de la mort de Baudelaire.

Avant de terminer ce chapitre, demandons-nous les motifs de la toxicomanie du poète.

Il faut faire leur part au snobisme, à l'entraînement, au dessein « d'épater » le bourgeois.

L'opium ne fut peut-être aussi, au début, qu'un remède. Le poète souffrit constamment de malaises physiques étranges, difficiles à ranger dans un cadre nosologique précis, mais qui doivent être considérés comme les éléments physiques d'un syndrome névropathique. Nous les étudierons par ailleurs. Qu'il nous suffise de dire ici que c'étaient surtout des étouffements, des nausées, des lourdeurs de tête, des sensations de vertige avec asthénie générale allant jusqu'à la dépression mélancolique, des crises anxieuses. A n'en pas douter, le meilleur remède à opposer à ces accidents, c'est le laudanum. Il est probable qu'au début l'opium fut surtout un moyen thérapeutique efficace. Cela résulte de maint passage de sa correspondance avec sa mère.

« ...Je vais me mettre aux lavements froids avec laudanum. »

Et dans une lettre à Mme Sabatier : « ...J'étais parvenu à détruire les étouffements avec les capsules d'éther, et les coliques avec l'opium. » (12 janv. 1858.)

Voilà donc l'origine du vice. Mais ne devient pas toxicomane qui veut. La toxicomanie traduit une diminution importante de l'instinct de conservation. Dupré la considère comme voisine des perversions instinctives. Cette appétence morbide pour les toxiques, elle est un des signes, un des éléments de la névrose de Baudelaire. Elle est aussi la conséquence de cette névrose, et non sa cause. Baudelaire ne rechercha pas l'opium comme un excitant psychique, comme un aliment propre à augmenter sa puissance intellectuelle, son imagination créatrice. Il connaît trop les méfaits de la drogue ; sa lucidité est trop aigüe pour se laisser prendre au mirage. A preuve cette lettre à M. Fraise : « ... J'ai pris tout excitant en horreur à cause de l'amplification du temps et du caractère d'énormité que cet excitant quelconque donne à toute chose. Il est impossible d'être non pas seulement homme d'affaires, mais même homme de lettres, avec une orgie spirituelle

continuée. » A preuve encore ces lignes : « Celui qui aura recours à un poison pour penser ne pourra bientôt plus penser sans poison. Se figure-t-on le sort affreux d'un homme dont l'imagination paralysée ne saurait plus fonctionner sans le secours du haschisch et de l'opium ?... L'homme a voulu être Dieu, et bientôt le voilà, en vertu d'une loi morale incontrôlable, tombé plus bas que sa nature réelle, c'est une âme qui se vend à l'encan... » Plus loin, il compare l'intoxication thébaïque à « une arme toujours sanglante et toujours aiguisée ».

Si Baudelaire se livre à l'opium, c'est parce que sa névrose, sa psychasthénie constitutionnelle, fatale, a perverti ses instincts, altéré sa volonté, peuplé ses nuits d'horreur, ses jours de pensées obsédantes, déprimé son caractère, l'a voué au déséquilibre, aux idées noires. Alors il s'abandonne à l'alcool, à l'opium. Ce processus, il le connaît; il nous le confesse dans un de ses poèmes en prose, *Enivrez-vous* : « Il faut toujours être ivre. Tout est là, c'est l'unique question. Pour ne pas sentir l'horrible fardeau du temps qui brise vos épaules et vous penche vers la terre, il faut vous enivrer sans trêve..., pour n'être pas les esclaves martyrisés du Temps, enivrez-vous; enivrez-vous sans cesse ! De vin, de poésie ou de vertu, à votre guise ». Pour lui, en effet, la vie est un fardeau horrible, le temps un bourreau cruel; il veut les fuir : l'alcool et l'opium l'y aident.

Jamais pourtant il n'est complètement dupe : « ...franchement, le laudanum et le vin sont de mauvaises ressources contre le chagrin. Ils font passer le temps, mais ne refont pas la vie. » (Lettre à sa mère, 4.déc. 1847.)

Nous le verrons tout au long dans la deuxième partie de cette étude, Baudelaire fut, toute sa vie, le martyr conscient, révolté mais impuissant, de la névrose fatale que les fées malfaisantes déposèrent sur son berceau.

Ce chapitre terminera la partie que l'on peut appeler négative de notre étude. Nous souhaitons qu'elle soit intéressante pour le lecteur, nous n'osons l'espérer : elle nous fut, à nous-même, trop pénible à composer. Il était pourtant essentiel de citer les pages que C. Lombroso et le Professeur Grasset ont consacrées à Baudelaire : leur matière est lourde de conséquences, leur réfutation riche d'enseignements. On peut être assuré que ces personnages illustres qui ont affirmé la folie de Baudelaire n'ont rien négligé de ce qui pouvait appuyer leur thèse, n'ont rien omis de ce qui pouvait légitimer leur accusation, faire éclater l'évidence de leur diagnostic. Or, nous l'avons vu, ils n'ont apporté que des sottises et des erreurs. La connaissance de ces sottises, de ces erreurs nous permet de rejeter sans hésitation toute suspicion malveillante sur l'intégrité de la raison de Baudelaire. Nous verrons longuement plus loin, en étudiant la névrose du poète, que sa lucidité, son auto-critique, ne lui firent jamais défaut. Combien C. Lombroso, combien le Professeur Grasset auraient été mieux inspirés s'ils eussent porté leur attention sur l'affectivité du poète ! Ils n'eussent pas manqué d'en découvrir la morbidité.

Nous ne pensons pas que ces médecins eussent quelque rancune ou quelque haine particulière contre Baudelaire. D'où vient donc leur erreur ? Cette recherche n'est pas sans intérêt.

C. Lombroso a été entraîné par les exigences de son exécrable théorie : puisque l'on s'accordait pour reconnaître quelque génie à Baudelaire, il fallait bien que lui, Lombroso, découvrit sa folie. Le Professeur Grasset avait certainement de la sympathie pour le système de Lombroso.

Mais, surtout, l'un et l'autre ont failli parce qu'ils ont accepté sans discernement, sans critique, toutes les fables colportées sur Baudelaire. Ils se sont peu inquiétés de la véracité

de ces récits; l'important était qu'ils n'infirmassent pas leur thèse. Le Professeur Toulouse s'est indigné avec raison de ces études établies sur des commérages d'arrière-boutique. L'échafaudage de Lombroso et du Professeur Grasset repose sur de fausses données biographiques.

Enfin, il faut faire sa part à l'état chaotique des connaissances psychiatriques de l'époque. La névrose, c'était encore un peu la « maladie extraordinaire ». Le *xix^e* siècle classait dans le cadre des névroses des maladies organiques comme l'ataxie locomotrice, l'éclampsie, etc. Des spécialistes, comme Pinel, y rangeaient pêle-mêle : certains troubles organiques de la vision et de l'audition, les coliques, l'occlusion intestinale, le tétanos, la dyspepsie! Charcot en exclut le tabes. Après lui, on en enleva l'angine de poitrine; ces dernières années, on fit de même pour la paralysie agitante, pour le goitre exophtalmique, pour la migraine, pour l'épilepsie, pour la chorée.

On ne voulait admettre aucune différence — pratique ou théorique — entre les psychoses et les névroses. On appelait névrose, la manie aiguë, la démence précoce. Névrose était synonyme d'aliénation mentale. C'est ainsi que devant les signes manifestes de la morbidité des états affectifs de Baudelaire on disait : aliénation mentale, folie.

Non pas que nous croyions que notre époque ait atteint le point culminant de la connaissance ! que rien plus ne nous reste à découvrir dans le domaine des maladies des sens, des sentiments et de l'esprit. En matière de vérité scientifique, on ne saurait être trop prudent. Adorées la veille, elles sont vilipendées le lendemain. Ainsi en va-t-il de la mode des cheveux courts ou des robes longues. Il n'est pas douteux cependant que nous ayons accompli quelques progrès en psychiatrie depuis cinquante ans.

Les conséquences de ces errements des médecins ont été importantes. D'abord on n'a vu que les thèses de C. Lombroso et du Professeur Grasset; nous nous sommes déjà expliqué là-dessus. Ensuite, les critiques, les hommes de lettres, à mesure qu'ils connaissaient plus sûrement la vie du poète, à

mesure qu'ils s'employaient à détruire la légende baudelairienne, s'emportaient avec raison contre ceux qui avaient osé soutenir d'aussi graves accusations sur d'aussi grossières inexactitudes. De l'erreur particulière à Lombroso et au Professeur Grasset, ils conçurent une défiance collective, globale contre tout travail médico-psychologique. Ils repoussèrent en bloc tout essai d'explication pathologique. Des concours qui se pressaient pour s'attacher à l'étude de la personnalité de Baudelaire, ils écartèrent le médecin. D'autant que le vocabulaire médical accolait au nom de Baudelaire des épithètes qui les choquaient profondément. Baudelaire rangé dans la classe des « dégénérés supérieurs » ! Ils bondissaient ! De plus, chez cet homme qu'on leur désignait par ces vocables peu flatteurs, chez cet homme qu'on leur disait fou, aliéné, leur simple bon sens reconnaissait une raison parfaite, une lucidité sans défaillance. Alors les critiques boudèrent la Faculté. Ils pensèrent que leur esprit, leur finesse, leur perspicacité naturelle n'auraient nul besoin du secours des hommes de l'art. On pouvait prédire leur échec : ils étudiaient un malade.

Les hommes de lettres le constatèrent sans peine. Ils furent frappés des troubles que présentait leur sujet. Ils l'appelèrent déséquilibré, détraqué, névrosé, sans chercher d'ailleurs à définir rigoureusement leurs mots, à légitimer impeccablement leurs termes. Ils ne le pouvaient pas. Il est assez piquant de voir l'un des hommes qui se sont le plus déchaînés contre la littérature médicale traiter Baudelaire d' « impulsif », de « dévoyé à demi fou d'orgueil », enfin de « paranoïaque » ! Nous espérons que M. C. Mauclair n'a que des idées assez imprécises sur la redoutable psychose qu'il attribue à Baudelaire. Tout cela d'ailleurs s'enchaîne, tout cela est parfaitement logique.

Les critiques s'aperçurent que leur sol se dérobaient. Ils n'osèrent pas rompre complètement avec les spécialistes : ils leur accordèrent certaines concessions — malheureuses. C'est ainsi que tous acceptèrent et enseignèrent l'hypothèse erronée de la P. G. D'autant plus volontiers que ce qu'ils savaient de

l'étiologie de cette affection leur fournissait une explication des troubles psychiques de Baudelaire. De même ils avaient tendance à exagérer considérablement l'importance de l'action des poisons : ceux-ci sont les conséquences de la névrose ; les critiques les sacrèrent causes. La syphilis, l'alcool, le haschisch, l'opium, voilà quelles étaient pour eux les causes des troubles névropathiques qu'ils relevaient chez le poète. Virent-ils que ces causes n'étaient pas suffisantes ? Ils se cherchèrent d'autres armes.

C'est ainsi que M. C. Mauclair (*La vie amoureuse de Charles Baudelaire*) note chez Baudelaire : la frigidité, l'érotisme imaginaire, l'incompréhension de la féminité et de la passion du sentiment, le goût de l'obscène, les vices imaginatifs. A propos des rapports de Baudelaire et de sa mère, il lâche même l'expression d' « inceste mental », ne se doutant peut-être pas du secours qu'il apporte aux tenants de l'œdipe-complexe, qu'il appelle par ailleurs maniaques de la libido.

Ainsi M. E. Raynaud (*Charles Baudelaire*) note que le poète « était le fils d'un vieillard et d'une jeune femme » ; que « la disproportion d'âge et le manque d'affinité de ses parents suffiraient pour expliquer son déséquilibre nerveux, son étrange nature ». Il reconnaît en Baudelaire un « malade de la volonté », un « frigide ». Ne va-t-il pas jusqu'à invoquer l'influence du nom, des astres ? Le mal du siècle !

On le voit, les critiques lâchaient du lest. C'est que les troubles qu'ils relevaient chez Baudelaire les gênaient dans leur résistance — qui restera leur honneur — contre le clan des spécialistes qui suspectaient l'intégrité de la raison de Baudelaire. Les médecins, d'ailleurs, se faisaient moins violents dans leurs accusations. Bref, il s'établit tacitement une sorte de compromis, assez louche. On n'accusa plus franchement Baudelaire de folie, mais on laissa passer le mot, on le disputa plus mollement ; fréquemment des fervents de Baudelaire l'imprimèrent. Sans doute ils ne l'entendaient pas à la façon d'un aliéniste, mais ce terme est assez grave pour qu'on ne l'emploie qu'à bon escient. Ce défaut de rigueur dans l'expression,

qui traduisait une incertitude égale dans la pensée, entretint l'équivoque. Le gros public continua à regarder le poète des *Fleurs du mal* comme un fou, un banal débauché, seulement préoccupé de sa drogue quotidienne.

Ainsi ce savant génial, aussi subtil dans l'analyse que puissant dans la synthèse, cet observateur lucide, ce critique impeccable, aura passé pour un esprit débile, par une assimilation, peut-être inavouée mais certaine et coupable, des troubles de l'affectivité aux troubles de l'intelligence.

LIVRE II

CE QU'ELLE EST

« Etes-vous tout à fait certain que parmi les éléments constitutifs du génie de Baudelaire, Dieu n'avait pas compris... l'hystérie ? »

(J. CRÉPET, *Une colère de Ch. Baudelaire.*)

M. J. Crépet nous permettra-t-il de rayer « hystérie » et d'écrire « névrose » ?

Le moment venu de dire ce qu'est la névrose de Baudelaire, il nous paraît très utile de préciser le sens du terme employé. Convaincu que notre modeste voix ne saurait tant se hausser qu'elle puisse aborder avec une autorité suffisante ce problème complexe et délicat, nous nous sommes penché sur maint ouvrage spécial. Nos recherches ne furent pas si faciles et si fécondes qu'on le pourrait imaginer. Nous étions presque sur le point d'abandonner la partie, lorsque nous eûmes le riche bonheur de tomber sur « les syndromes névropathiques » du Professeur Hesnard. Nous ne dirons jamais assez combien nous devons à ce merveilleux ouvrage. Il est probable que, sans son secours, il nous eût été très difficile de mener notre étude à bonne fin.

Le Professeur Hesnard note tout d'abord que les névroses sont des affections se traduisant par deux séries de symptômes, psychiques et physiques.

« Dans la sphère psychique, ce sont, en ce qui concerne leur évolution, des signes manifestant un état mental habi-

tuel, un tempérament psychique, un caractère anormal, remontant le plus souvent aux premières époques du développement, et dont les grands symptômes cliniques ne sont que l'exagération épisodique. On naît névropathe beaucoup plus qu'on ne le devient; et les névroses dites accidentelles sont en réalité des accidents névropathiques éclos sur un terrain qu'une analyse clinique rétrospective minutieuse reconnaît toujours atteint depuis le jeune âge dans un sens précis et déterminé. » (Professeur Hesnard, *op. cit.*)

Quant aux symptômes directs, ils sont à rechercher, dit le Professeur Hesnard, ils ont leur origine « avant tout dans la vie affective du malade ».

« On peut appeler affectivité ou vie affective l'ensemble des faits — révélés autant par les actes et les réactions psychophysiologiques enregistrables que par la conscience de l'individu — qui manifestent dans l'être humain les forces attractives et répulsives dont le jeu anime et oriente la pensée : instincts, comme l'instinct sexuel et ses dérivés, comme les instincts personnels (intérêt à soi-même, instinct de puissance sociale, etc.) et, en général, tendances émanées des instincts, comme les inclinations, les désirs et les craintes... ainsi que leur répercussion, agréable ou pénible, dans la sensibilité morale intime : plaisir, douleur, sentiments ou émotions, tous éléments de la conscience affective. » (Professeur Hesnard, *op. cit.*)

Voilà le terrain dans lequel nous aurons à chercher les signes de la névrose.

Le Professeur Hesnard continue par ces lignes dont on ne saurait assez souligner l'importance majeure :

« Cette origine, cette signification affective, ne caractérise toutefois pas encore entièrement la névrose. Un groupe d'affections voisines de névroses, les psychoses — c'est-à-dire les maladies mentales vraies, les folies non symptomatiques d'une altération primitive et grossière des centres nerveux — relèvent probablement des mêmes perturbations profondes de la vie des instincts. Mais un caractère différentiel, très impor-

tant pratiquement entre les deux groupes d'affections, est à rechercher dans la conscience, chez l'individu, de son état morbide, toujours profondément atteinte dans la psychose, jamais abolie dans la névrose; soumis à une cause morale de trouble de l'esprit, c'est-à-dire à une souffrance intime, le névropathe présente à autrui et au médecin, en particulier, le symptôme qui exprime cette souffrance pour ce qu'il est réellement et objectivement, c'est-à-dire comme un trouble morbide. *Il a* — au moins jusqu'à un certain point — *conscience* de l'origine de son mal en lui-même. Il n'y voit pas irrésistiblement, comme le psychopathe, l'expression d'une réalité extérieure (par exemple, le résultat d'une intervention d'autrui dans le délire de persécution). C'est cette conservation de la lucidité intérieure, de l'autocritique du névropathe, que le sens commun dénomme raison, dans le sens très spécial qui l'oppose à la folie. »

Retenons bien ce caractère capital, essentiel, majeur, qui distingue radicalement les névroses des psychoses, la névrose de la folie.

Cela est résumé dans l'admirable définition suivante qui constitue sans doute l'une des démarches les plus importantes de l'esprit à la poursuite de la vérité :

« Les névroses sont des affections générales caractérisées par : 1° des symptômes psychiques, de nature plus ou moins apparemment constitutionnelle, et tirés de l'analyse de la vie affective, mais dont le malade garde suffisamment conscience pour en reconnaître l'origine morbide en lui-même; et, 2° des symptômes physiques, consistant en un retentissement corporel spécifique de ces mêmes perturbations de la vie affective, non seulement sur l'équilibre général de la santé, mais spécialement sur les fonctions nerveuses d'expression extérieure ou d'impression intérieure des émotions. » (Professeur Hesnard, *op. cit.*)

Cette définition aide à comprendre qu'il existe une certaine unité de la névrose. Si, pour les commodités de l'étude, on décrit cinq grands groupes de syndromes névropathiques, ils se combinent très fréquemment entre eux dans la pratique.

On peut distinguer, cependant, suivant le Professeur Hesnard :

« 1° les syndromes neurasthéniques — qui tendent d'ailleurs à disparaître de la nosologie contemporaine...

» et les syndromes psychasthéniques, plus admis... entre ces deux syndromes il existerait non seulement une communauté théorique de pathogénie, mais toutes les transitions cliniques possibles...;

» 2° les syndromes anxieux ou à base d'angoisse névropathique, parmi lesquels nous décrirons les phobies anxieuses;

» 3° les syndromes d'obsession reliés aux précédents par certaines phobies et reliés aussi par certains signes cliniques aux syndromes psychasthéniques, lesquels caractérisent surtout le terrain spécial sur lequel peuvent éclore — mais pas nécessairement — les obsessions les plus typiques, c'est-à-dire les obsessions de nature constitutionnelle;

» 4° les syndromes hystériques et pithiatiques, les seuls qu'on rencontre souvent, sinon habituellement, purs de toute combinaison avec les autres syndromes névropathiques. »

Ces précautions liminaires prises, nous nous sentons beaucoup plus à l'aise pour accomplir la tâche que nous nous sommes proposée. Nous savons d'où nous partons. Nous savons où nous allons. Nous poursuivons un triple but, découlant naturellement de la définition citée plus haut, de la névrose :

1° Etudier l'affectivité de Baudelaire et reconnaître sa morbidité;

2° Montrer que ces troubles affectifs sont marqués dès l'enfance, sont de nature apparemment constitutionnelle;

3° Nous assurer que Baudelaire a toujours gardé une nette conscience de l'état morbide de ses états affectifs.

Enfin nous passerons rapidement en revue les troubles physiques résultant de ces perturbations de la vie affective.

Nous demandons la permission de suivre un ordre qui pourra étonner au premier abord. Il est évident que, nous-même, dans l'élaboration de notre travail, nous sommes parti de l'homme pour aboutir à la névrose. Nous demandons que

L'on nous autorise à partir de la névrose pour aboutir à l'homme. La vérité n'y perdra rien; notre démonstration y gagnera en clarté et en puissance.

On peut être assuré de notre probité. Nous n'avancerons pas un fait, nous ne produirons pas une pièce qui ne puisse s'appuyer sur de solides témoignages, qui ne puisse répondre de sérieuses et nombreuses références. On jugera peut-être que nous péchons d'abondance; que nous apportons trop de texte: nous répondrons que nous ne faisons par un roman. Nous nous servirons surtout des notes des journaux intimes du poète, *Fusées*, *Mon cœur mis à nu*, et des lettres de Baudelaire à sa mère. C'est M. J. Crépet lui-même, dont on ne contestera pas l'autorité en cette matière, qui nous avertit que « nulle part Baudelaire ne s'est livré plus complètement que dans ces lettres... ». Nous ne ferons presque jamais état des vers des *Fleurs du mal* : nous sommes assez riche de documents directs. Que ce scrupule de critique ne fasse pas illusion sur notre sentiment : nous sommes convaincu que Baudelaire est tout entier dans son œuvre. Lui-même d'ailleurs nous l'affirme : « Faut-il vous dire à vous qui ne l'avez pas plus deviné que les autres que dans ce livre atroce j'ai mis tout ma pensée, tout mon cœur, toute ma religion (travestie), toute ma haine. Il est vrai que j'écrirai le contraire, que je jurerai mes grands dieux que c'est un livre d'art pur, de singerie, de jonglerie; et je mentirai comme un arracheur de dents. » (Lettre à M. Ancelle, 28 févr. 1866.)

Notre œuvre personnelle sera modeste. Nous nous bornerons, le plus souvent que nous le pourrons, à apporter et à confronter purement et simplement les documents. Il n'est pas besoin de les commenter longuement. Leur évidence démonstrative est manifeste.

Nous espérons que l'on ne nous accusera pas d'avoir voulu introduire dans le « dossier Baudelaire » un nouveau sujet de dénigrement et de scandale. Nous espérons que l'on lira ces pages, comme nous les avons écrites, avec pitié.

LA PSYCHASTHENIE CONSTITUTIONNELLE

On ne peut pas dire que Baudelaire ait présenté un syndrome psychasthénique, ou anxieux, ou obsessionnel, ou pithiatique. Ces divisions ne valent que pour la facilité de l'étude théorique. En pratique, nous l'avons noté, tous ces syndromes offrent de nombreux caractères communs. La névrose est, jusqu'à un certain point, une. Cette unité nous permet de parler de « la » névrose de Baudelaire; mais ces divisions nous incitent à classer, pour la commodité de l'exposition, tel trouble dans tel cadre. Ainsi ferons-nous.

LA CONSTITUTION MENTALE PSYCHASTHÉNIQUE.

Nous indiquerons quels sont ses caractères — d'après le Professeur Hesnard — et nous montrerons qu'on les retrouve naturellement chez Baudelaire.

1° « *Tendance à la rêverie... commençant dans le jeune âge et portant l'individu... aux songeries interminables... à l'absorption... jeune, le névropathe se crée des mondes imaginaires dans lesquels il vit, éveillé, d'une vie impossible, riche en événements fantastiques et compensatrice des vicissitudes de l'existence pratique.* » (Professeur Hesnard, *op. cit.*)

Nous sommes peu riche de renseignements sur l'enfance du poète; nous n'en sommes pas absolument dépourvu.

Dans *Mon cœur mis à nu*, on lit : « étant enfant, je voulais être tantôt pape, mais pape militaire, tantôt comédien. Joissances que je tirais de ces deux hallucinations »,

Plus loin : «... à propos du comédien et de mes rêves d'enfance... »

Et encore : «... dès mon enfance tendance à la mysticité : mes conversations avec Dieu ».

Cette tendance le poursuit sa vie entière et prend un caractère morbide :

« ...Enfin, pour tout dire, mon penchant à la rêverie a tout annulé... » (Lettre à sa mère, 26 mars 1853.)

« ...Enfin, j'ai à peine montré la mesure de ce que je pouvais faire. La cruelle paresse, la terrible rêverie... » (Lettre à sa mère, 13 mai 1858.)

« ...Je me considère comme... comme ayant perdu vingt ans dans la rêverie... » (Lettre à sa mère, 25 nov. 1863.)

« ...Je suis attaqué d'une terrible maladie qui ne m'a jamais tant ravagé que cette année, je veux dire la rêverie... » (Lettre à sa mère, 31 déc. 1863.)

Le poète connaît donc cette tendance fâcheuse : « Travail immédiat, même mauvais, vaut mieux que la rêverie » (*Fusées*.)

« Si, quand un homme prend l'habitude de la paresse, de la rêverie, de la fainéantise, au point de renvoyer sans cesse au lendemain la chose importante, un autre homme le réveillait un matin à grands coups de fouet, et le fouettait sans pitié jusqu'à ce que, ne pouvant travailler par plaisir, celui-ci travaillât par peur, le fouetteur ne serait-il pas vraiment son ami, son bienfaiteur » (*Fusées*.)

La tendance à l'abstraction est également très nette chez Baudelaire, rappelons-nous maint titre de poème : « Incompatibilité » — « Réversibilité » — « L'irréparable » — « L'irré-médiable ».

« L'enthousiasme qui s'applique à autre chose que les abstractions est un signe de faiblesse et de maladie. » (*Fusées*.)

Et sa manie raisonneuse : « Je raisonne trop. » (*Fusées*.)

« ...Il me semble quelquefois que je suis devenu trop raisonneur... » (Lettre à sa mère, 30 août 1851.)

« Combien de fois ne l' (Baudelaire) ai-je pas trouvé dans

un café, coudes en table, avec le dernier des imbéciles, développant devant le vide, pendant toute une heure, ses théories les plus abstraites. » (Nadar, *Baudelaire intime*.)

Enfin cette anecdote rapportée par Asselineau (Baudelaire, *Recueil d'anecdotes*.):

« ...J'étais un jour enrhumé du cerveau, et nous nous promenions vers cinq heures, Baudelaire et moi, sur le boulevard, quand, tout à coup, il voulut dîner; c'était trop tôt; néanmoins j'y consentis sous la condition d'aller préalablement chez moi changer de mouchoir. « Eh bien! en sortant de » dîner, nous irons chez vous... — Non; ce mouchoir est hors » d'usage. Je serais mal à mon aise; passons chez moi. — Mais » ...si sale que soit ce mouchoir, il peut encore vous servir » pendant le temps de dîner. — Mais non, que diable ! je sais » bien que non ! laissez-moi faire. — Mais..., insista Baudelaire, combien de temps serons-nous à dîner ? trois quarts » d'heure environ ? pendant ce temps, combien de fois aurez- » vous envie de vous moucher ? deux fois ? trois fois ? hum ? » eh bien! il est impossible qu'il n'y ait pas encore sur votre » mouchoir deux ou trois places pour vous moucher. — C'est » trop fort ! — Montrez-le ! », et il étendait la main d'un air majestueux. A partir de ce jour je l'appelais « ma bonne »; et c'est tout au plus s'il comprit la plaisanterie, tellement il était convaincu d'avoir toujours raison. »

2° « *Tendance au repliement sur soi-même, à la solitude.* » (Professeur Hesnard, *op. cit.*)

Fusées :

« Beaucoup d'amis, beaucoup de gants. »

« Quand j'aurai inspiré le dégoût et l'horreur universels, j'aurai conquis la solitude. »

« Beaucoup d'amis, beaucoup de gants — de peur de la gale. »

« Quant à moi, qui sens quelquefois en moi le ridicule d'un prophète, je sais que je n'y trouverai jamais la charité d'un médecin. Perdu dans ce vilain monde, coudoyé par les foules, je suis comme un homme lassé dont l'œil ne voit en arrière,

dans les années profondes, que désabusement et amertume, et, devant lui, qu'un orage où rien de neuf n'est contenu, ni enseignement, ni douleur. Le soir où cet homme a volé quelques heures de plaisir, bercé dans sa digestion, oublieux — autant que possible — du passé, content du présent et résigné à l'avenir, enivré de son sang-froid et de son dandysme, fier, de n'être pas aussi bas que ceux qui passent, il se dit en contemplant la fumée de son cigare : « Que m'importe où vont ces consciences ? »

« Sentiment de solitude dès mon enfance. Malgré la famille et au milieu des camarades surtout ; sentiment de destinée éternellement solitaire. »

« J'ai la rage de la solitude. » (Lettre à sa mère, juin 1842.)

« J'ai besoin de beaucoup de solitude. » (Lettre à sa mère, 1842.)

« Laisse-moi dans ma solitude. » (Lettre à sa mère, 3 mars 1843.)

« Je vis dans une affreuse solitude. » (Lettre à sa mère, 9 févr. 1857.)

3° «... il (le psychasthénique) éprouve naturellement une certaine peine à faire attention à la vie courante, à s'intéresser aux événements de la vie commune : les jeux, les distractions ; les mobiles d'activité ou d'intérêt des autres hommes le fatiguent ou le découragent ; il ne comprend ni la plaisanterie ni la joie de vivre... il s'isole de la foule... vivant comme s'il ne faisait vraiment pas partie de la société.. » (Prof. Hesnard, *op. cit.*)

« C'est dans cette maison une gaité perpétuelle... cela m'ennuie... de cet esprit d'activité qui me poussait tantôt vers le bon, tantôt vers le mauvais, il ne reste rien qu'indolence, maussaderie, ennui. » (Lettre à sa mère, 16 juill. 1839. Remarquons la date : Baudelaire a 18 ans.)

« Tout enfant j'ai senti dans mon cœur deux sentiments contradictoires : l'horreur de la vie et l'extase de la vie. C'est bien le fait d'un paresseux nerveux. » (*Mon cœur mis à nu.*)

« Après 1830, coups, batailles avec les professeurs et les camarades, lourdes mélancolies. » (Dans les notes auto-biographiques fournies par La Fizelière et Decaux.)

« La vie n'a qu'un charme, c'est le charme du jeu. Mais s'il nous est indifférent de gagner ou de perdre ? » (*Fusées.*)

« *Le Tædium vitae.* » (*Fusées.*)

« Il faut travailler sinon par goût, du moins par désespoir, puisque, tout bien vérifié, travailler est moins ennuyeux que s'amuser. » (*Mon cœur mis à nu.*)

« Tout en racontant mon éducation, la manière dont se sont façonnées mes idées, je veux faire sentir sans cesse que je me sens comme étranger au monde et à ses cultes. » (Lettre à sa mère, 5 juin 1863.)

4° « Certains anxieux chroniques s'apparentent aux psychasthéniques. Leur sentiment fondamental d'insécurité les rend... misanthropes parfois ou maniaques de l'isolement social, fondamentalement pessimistes aussi. » (Prof. Hesnard, *op. cit.*)

Misanthrope ? maniaque de l'isolement social ? : «... que l'homme enlace sa dupe sur les boulevards ou perce sa proie dans des forêts inconnues, n'est-il pas l'homme éternel, c'est-à-dire l'animal de proie le plus parfait ? » (*Fusées.*)

«... L'homme... est... toujours à l'état sauvage. » (*Fusées.*)

« L'homme, c'est-à-dire chacun, est né naturellement dépravé. » (*Fusées.*)

« L'homme de lettres est l'ennemi du monde. » (*Mon cœur mis à nu.*)

« ...indignation causée par la fatuité universelle de toutes les classes, de tous les êtres, dans les deux sexes, dans tous les âges. » (*Mon cœur mis à nu.*)

« Un chapitre sur l'indestructible, éternelle, universelle et ingénieuse férocité humaine. » (*Mon cœur mis à nu.*)

« Il est impossible de parcourir une gazette quelconque, de n'importe quel jour, ou quel mois, ou quelle année, sans y trouver à chaque ligne les signes de la perversité humaine la plus épouvantable, en même temps que les vanteries les plus surprenantes de probité, de bonté, de charité et les affirmations

les plus effrontées relatives au progrès et à la civilisation. Tout journal, de la première ligne à la dernière, n'est qu'un tissu d'horreurs. Guerres, crimes, vols, impudicités, tortures, crimes des princes, crimes des nations, crime des particuliers, une ivresse d'atrocité universelle... Tout en ce monde sur le crime : le journal, la muraille et le visage de l'homme. Je ne comprends pas qu'une main pure puisse toucher un journal sans une convulsion de dégoût. »

« Moi séparé à tout jamais du monde honorable par mes goûts et par mes principes... ». (Lettre au général Aupick, 8 déc. 1848.)

A propos des *Fleurs du mal* : « ...il restera ce livre comme témoignage de mon dégoût et de ma haine de toute chose. » (Lettre à sa mère, 1^{er} janv. 1861.)

« ...Je ne crois pas que je puisse devenir fou, mais je puis devenir insociable au point de passer pour fou. » (Lettre à sa mère, 1^{er} avril 1861.)

« Je te dirai que plus je vis, plus toute société et toute conversation me devient fatigante et obsédante. » (Lettre à sa mère, 29 mars 1862.)

« Enfin! enfin! je crois que (je) pourrai à la fin du mois fuir l'horreur de la face humaine. » (Lettre à sa mère, 11 août 1862.)

« Mais si jamais je peux rattraper la verdure et l'énergie dont j'ai joui quelquefois, je soulagerai ma colère par des livres épouvantables. Je voudrais mettre la race humaine tout entière contre moi. Je vois là une jouissance qui me consolera de tout. » (Lettre à sa mère, 23 déc. 1865.)

Pessimiste? Ce sont toutes les lettres, toutes les notes, tous les poèmes qu'il faudrait citer! Les *Fleurs du mal* ne sont qu'un sombre drame où s'affirme de la vie, du monde, la conception la plus désolée, la plus atroce. Et que penser de ces lignes :

« Le monde va finir. La seule raison pour laquelle il pourrait durer, c'est qu'il existe. Que cette raison est faible, comparée à toutes celles qui annoncent le contraire, particulièrement à celle-ci : qu'est-ce que le monde a désormais à faire sous le ciel? Car, en supposant qu'il continuât à exister maté-

riellement, serait-ce une existence digne de ce nom et du dictionnaire historique? Je ne dis pas que le monde sera réduit aux expédients et au désordre bouffon des républiques du Sud-Amérique, que peut-être même nous retournerons à l'état sauvage, et que nous irons, à travers les ruines herbues de notre civilisation, chercher notre pâture, un fusil à la main. Non; car ces aventures supposeraient encore une énergie, certaine énergie vitale, écho des premiers âges. Nouvel exemple et nouvelles victimes des inexorables lois morales, nous périrons par où nous avons cru vivre... je demande à tout homme qui pense de me montrer ce qui subsiste de la vie... La ruine universelle... se manifestera... par l'avilissement des cœurs... » Baudelaire continue sur ce ton durant plusieurs pages. (*La fin du monde*, projet de roman ou d'étude philosophique.)

5° « ... *Porté* (le psychasthénique) à l'inaction sociale mais non intellectuelle... » (Prof Hesnard, *op. cit.*).

« Etre un homme utile m'a toujours paru quelque chose de bien hideux. » (*Mon cœur mis à nu.*)

« Ce qu'il y a de vil dans une fonction quelconque, un dandy ne fait rien. Vous figurez-vous un dandy parlant au peuple excepté pour le bafouer. » (*Mon cœur mis à nu.*) Disons en passant que certains ont présenté un Baudelaire accommodé à « l'humanitarisme » (si l'on peut ainsi parler) — plat du jour — qu'on peut chercher vraiment dans la réalité; à preuve ce billet à Mme Meurice — c'est à propos du dernier livre d'Hugo que l'auteur lui a envoyé avec cette dédicace : *Jungamus Dextras*. « Cela, je crois, ne veut pas dire seulement: donnons-nous une mutuelle poignée de mains. Je connais les sous-entendus du latin de Victor Hugo. Cela veut dire aussi : unissons nos mains pour sauver le genre humain, mais je me f... du genre humain et il ne s'en est pas aperçu. »

Revenons à nos moutons : « Il n'existe que trois êtres respectables : le prêtre, le guerrier, le poète. Savoir, tuer et créer. Les autres hommes sont taillables et corvéables, faits pour l'écurie, c'est-à-dire pour exercer ce qu'on appelle des professions. » (*Mon cœur mis à nu.*)

Inutile de préciser que Baudelaire n'était pas porté à l'inaction intellectuelle!

6° « ... Il (le psychasthénique) ne ressent pleinement le plaisir de sentir et d'agir que lorsque, retranché du monde et débarrassé de l'effort d'agir socialement, il s'abandonne égoïstement à sa propre vie intérieure. Aussi est-il prédisposé au mysticisme, à l'auto-analyse, à l'intimisme. » (Prof. Hesnard, *op. cit.*).

« Dès mon enfance, tendance à la mysticité. Mes conversations avec Dieu. » (*Mon cœur mis à nu.*)

Que Baudelaire fût prédisposé au mysticisme, à l'auto-analyse, à l'intimisme, toute son œuvre, prose, vers, notes éparpillées, toute sa vie, en témoignent.

7° « C'est au fond (le psychasthénique)... un voluptueux de son propre esprit, tremblant de donner à autrui un peu de soi-même, et qui, n'osant pas épancher au dehors une sensibilité frémissante, mais extérieurement impassible, réfrène ses mouvements naturels, retient son expansion. » (Prof. Hesnard, *op. cit.*)

Cela s'applique merveilleusement à Baudelaire. Tous les familiers du poète ont reconnu au passage la théorie du « dandysme » chère à Baudelaire.

« Auto-idolâtrie. » (*Fusées.*)

« Du culte de soi-même, dans l'amour, au point de vue de la santé, de l'hygiène, de la toilette, de la noblesse spirituelle et de l'éloquence. » (*Fusées.*)

« Self-purification and anti-humanity. » (*Fusées.*)

« Le mot dandy, écrit Baudelaire, implique une quintessence de caractère et une intelligence subtile de tout le mécanisme moral de ce monde. Le dandysme est avant tout le besoin ardent de se faire une originalité, contenue dans les limites extérieures des convenances. C'est une espèce de culte de soi-même, qui peut survivre à la recherche du bonheur à trouver dans autrui, dans la femme par exemple; qui peut survivre même à tout ce qu'on appelle les illusions. C'est le plaisir d'étonner et la satisfaction orgueilleuse de ne jamais

être étonné. Un dandy peut être un homme blessé, peut être un homme souffrant; mais, dans ce dernier cas, il sourira comme le Lacédémonien sous la morsure du renard... un dandy ne peut jamais être un homme vulgaire. S'il commettait un crime, il ne serait pas déchu peut-être; mais si ce crime naissait d'une source triviale, le déshonneur serait irréparable... le caractère de beauté du dandy consiste surtout dans l'air froid qui vient de l'inébranlable résolution de ne pas être ému. » (*L'art romantique.*)

« Le dandy doit aspirer à être sublime, sans interruption. Il doit vivre et mourir devant un miroir. » (*Mon cœur mis à nu.*)

Telles sont les règles que Baudelaire se propose de suivre, dès son adolescence. M. Le Vavasseur nous le décrit à 20 ans : « se tourmentant l'esprit pour se moquer de son cœur. »

« Toutes les fois que je sens quelque chose vivement, la peur d'en exagérer l'expression me force à dire cette chose le plus froidement que je peux. Vous ne vous tromperez donc pas en supposant sous mes paroles une chaleur et une intention de désir que je n'y mets peut-être pas tout entières par une retenue qui m'est habituelle. » (Lettre à sa mère, 20 déc. 1855.)

On connaît l'importance que Baudelaire donnait à son hygiène, à sa toilette, à sa mise : conséquences de « l'auto-idolâtrie ».

Laissons parler M. M. Raynaud : « ... C'était un habit noir, très évasé du torse, d'où la tête de Baudelaire sortait comme la fleur d'un cornet, et à basques infinitésimales (on les portait alors très larges), amenuisées en sifflet. Baudelaire se prévalait, ce jour-là, d'un pantalon noir sanglé par le sous-pied, de bottes irréprochablement vernies, d'un col de chemise et de manchettes de linge blanc, sans empois, aux apparences de mousseline, et d'une cravate rouge sang-de-bœuf. Il était ganté de rose pâle. » Les Goncourt soupent un soir d'octobre 1857 au café Riche, à côté du poète. Ils notent sur leur journal que les mains de Baudelaire sont « lavées, soignées, écu-

rées comme des mains de femme ». Non pas que nous voudrions faire grief à Baudelaire d'avoir tenu ses mains propres. Mais ce soin, disons le mot, excessif — tel qu'il provoque l'étonnement des Goncourt — pour sa personne, s'accorde très bien avec la doctrine du « culte de soi-même... au point de vue de l'hygiène, de la toilette... ».

8° Le Professeur Hesnard note encore, comme éléments de la constitution psychasthénique :

a) « *La timidité.* » Il semble bien que Baudelaire était au fond très timide.

b) « *L'aptitude au doute.* » Elle se retrouve chez Baudelaire. Cet homme doutait de tout, sauf de son génie. « Il n'y a pas en moi de base pour une conviction. » (*Mon cœur mis à nu.*)

c) « *Habituellement violents* (les psychasthéniques) *dans leurs premiers sentiments durant l'enfance, cyniques même...* »

Nous pensons à une lettre de Baudelaire enfant à son demi-frère; maint passage nous montre cette violence de sentiments : « ... ma lettre est cochonnement griffonnée... comme tu ne me répondrais pas, je croyais qu'il importait à mon honneur de ne pas écrire deux fois de suite... mais comment, Théodore a eu des prix! et... Charles n'en a pas eu. Ventre Saint-gris! j'en aurai... » (22 nov. 1833, Baudelaire à 11 ans 1/2.)

Voici le témoignage d'un de ses camarades de collège : « C'était un esprit exalté, plein parfois de mysticisme, et parfois d'une immoralité et d'un cynisme (en paroles seulement du reste) qui dépassaient la mesure... » (M. M. Charles Cousin.)

d) « *Ils* (les psychasthéniques) *ne tardent pas à se montrer excessivement sévères vis-à-vis d'eux-mêmes, comme s'ils se jugeaient à l'échelle d'un idéal moral exceptionnel...* » (Prof. Hesnard, *op. cit.*)

« Avant tout, être un grand homme et un saint pour soi-même. » (*Fusées.*) Cette phrase se rencontre d'ailleurs plusieurs fois dans les journaux intimes du poète.

« Prière... donnez-moi la force de faire immédiatement mon

devoir tous les jours et de devenir ainsi un héros et un saint » (*Mon cœur mis à nu.*)

Il veut « ... devenir ce qu'on appelle un grand type de grandeur... » (Lettre à sa mère, 11 août 1862.)

e) « *L'hypocondrie ou tendance à s'inquiéter exagérément de sa santé.* » (Prof. Hesnard, *op. cit.*).

Nombreuses sont les lettres où cette tendance se manifeste. Et nous avons son aveu : « Si jamais homme a connu jeune le spleen et l'hypocondrie, certes, c'est moi. » (Lettre à sa mère, févr. 1861.) Baudelaire connaît sa langue; chacun de ses mots est toujours scrupuleusement choisi; s'il met : « hypocondrie », on peut être certain que c'est avec intention et averti de la signification précise du terme.

f) « *Le misonéisme émotif, l'inquiétude réveillée par tout changement d'existence... : éloignement de la famille ou du pays natal...* ».

Fin mai 1841, le général Aupick avait fait embarquer Charles sur un navire qui devait joindre Calcutta. Il l'avait confié au commandant du navire, M. P. Saliz, qui était de ses amis. Le commandant dut rendre la liberté à son passager à l'île Bourbon; Baudelaire écourtait son voyage et rentrait en France. Une lettre du commandant Saliz au général Aupick nous explique ce retour prématuré : « ... quoique continuant à se bien porter, il (Baudelaire) eut des accès de tristesse... notre arrivée à Maurice ne fit qu'augmenter cette tristesse... je craignais qu'il ne fût atteint de la nostalgie, cette maladie cruelle dont j'ai vu les effets terribles dans mes voyages... »

g) « *L'alternance de l'humeur... à l'occasion d'une stimulation quelconque, certains psychasthéniques oublient leurs souffrances, deviennent moins timides, douteurs ou scrupuleux, se lancent à corps perdu dans l'action... mais quelque temps après, à la suite d'une fatigue, d'une déception, de quelques excès — parfois amenés par leur exaltation — la scène change; ils sont assaillis à nouveau par leurs hésitations et leurs craintes, et ils retombent dans une apathie inquiète plus profonde que jamais, exagération épisodique de leur insuffisance constitutionnelle. Leur existence est ainsi faite*

d'à-coups et de transformations apparentes et successives. Mais la dépression est chez eux beaucoup plus fréquente que l'excitation; elle fait le fond de leur caractère. » (Prof. Hesnard.)

Il n'y a pas un familier de Baudelaire qui ne conviendra que cette description s'applique parfaitement au poète. Du commencement à la fin, sa correspondance nous le montre sujet à cette alternance de l'humeur : confiant, puis désespéré; avide, puis dégoûté; exalté, puis apathique. Mais le fond de son caractère c'est bien la dépression.

9° « ...il (le psychasthénique) *s'ennuie partout et toujours...* » (Prof. Hesnard, *op. cit.*)

Voilà nommé le grand tourment de Baudelaire : l'ennui. Au seuil des *Fleurs du mal*, le poète le salue :

...Mais parmi les chacals, les panthères, les lices,
Les singes, les scorpions, les vautours, les serpents,
Les monstres glapissants, hurlants, grognants, rampants
Dans la ménagerie infâme de nos vices,

Il en est un plus laid, plus méchant, plus immonde!
Quoi qu'il ne pousse ni grands gestes ni grands cris,
Il ferait volontiers de la terre un débris
Et dans un baillement avalerait le monde;

C'est l'Ennui! — l'œil chargé d'un pleur involontaire,
Il rêve d'échafauds en fumant son houka...

Le mot ennui revient presque à chaque poème. On peut s'amuser à le relever.

L'ennui n'est pas chez Baudelaire un sentiment banal et passager. C'est un sentiment morbide. Baudelaire s'ennuie partout et toujours. Rien ne l'intéresse : c'est le spleen; d'où le dégoût de la vie, le marasme. M. Porché dit excellemment : « ...Non, l'ennui de Baudelaire est un sentiment infini; c'est un ennui si absolu, si éternel, que, selon son expression, il

Prend les proportions de l'immortalité. »

Dès le collège, le poète apparaît à un de ses camarades, M. Hignard : « attristé, aigri ». Ses premiers vers d'adolescent sont « tristes et las » (E. Crépet).

À 18 ans, il écrit à sa mère : « ... de cet esprit d'activité qui me poussait tantôt vers le bon, tantôt vers le mauvais, il ne reste rien, rien qu'indolence, maussaderie, ennui ». (16 juill. 1839.)

« ... Je suis tombé dans un marasme et un engourdissement affreux... » (Lettre à sa mère, 1842.)

« ... Quant à mon silence, n'en cherchez pas la raison ailleurs que dans une de ces langueurs qui, à mon grand déshonneur, s'emparent quelquefois de moi, et m'empêchent non seulement de me livrer à aucun travail, mais même de remplir les plus simples des devoirs. » (Lettre à sa mère, 9 juill. 1837.)

« ... Je suis tombé depuis plusieurs mois dans une de ces affreuses langueurs qui interrompent tout... » (Lettre à sa mère, 25 déc. 1837.)

« ... mais ce que je sens, c'est un immense découragement, une sensation d'isolement insupportable, une peur perpétuelle d'un malheur vague, une défiance complète de mes forces, une absence totale de désirs, une impossibilité de trouver un amusement quelconque... je me demande sans cesse : à quoi bon ceci ? à quoi bon cela ? C'est là le véritable esprit de spleen. » (Lettre à sa mère, 30 déc. 1837.)

« ... Et je m'ennuie... » (Lettre à sa mère, 1^{er} avril 1838.)

« ... Le pire de tout est que je ne puis m'amuser de rien... » (Lettre à sa mère, 7 août 1860.)

« ... Si jamais homme a connu jeune le spleen et l'hypochondrie, certes, c'est moi. » (Lettre à sa mère, févr. 1861.)

« ... J'éprouve un dégoût complet de toutes choses et surtout de tout plaisir... » (Lettre à sa mère, 31 déc. 1863.)

« ... Quoi jamais vous n'avez eu envie de vous en aller, rien que pour changer de spectacle ! » (Lettre à M. J. Janin.)

Tout le monde connaît les derniers vers du *Voyage* :

O Mort, vieux capitaine, il est temps, levons l'ancre!
Ce pays nous ennuie, ô mort! appareillons!...
... Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,
Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe?
Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau!

10°) « ... Il (le psychasthénique) *s'ennuie partout et toujours, sauf lorsque, par hasard, il s'absorbe fébrilement et totalement dans quelque tâche d'élection...* » (Prof. Hesnard.)

C'est bien cela. Ce Baudelaire qui s'ennuie partout et toujours, qui ne peut s'intéresser à rien, il va, pendant quelques mois, s'absorber fébrilement et totalement dans une tâche d'élection; il va traduire les œuvres d'Edgar Poe. « C'était, dit encore Asselineau, une véritable possession. Baudelaire ne pouvait penser qu'à Poe, parler que de Poe. Il demandait à tout venant si on connaissait son auteur, et, parfois, quand on l'ignorait, entraînait dans de grandes colères. » (F. Porche, *op. cit.*)

D'ailleurs, cette période « d'illumination » (Porche) passée, Baudelaire continua son travail. Il le poursuivit durant dix-sept ans.

.....
Vraiment, nous n'aurions pas besoin d'un tel amas, d'une telle variété de signes, pour poser notre diagnostic. Il éclate.

Certes, tous les signes que nous avons notés n'ont pas la même valeur.

Mais il nous paraît, en toute loyauté, qu'en dénonçant chez Baudelaire la constitution psychasthénique nous ne ferons que nous soumettre à l'évidence qui sue de l'ensemble des témoignages cités.

LE SYNDROME NEUROPATHIQUE ANXIEUX

« L'angoisse névropathique est une angoisse différant de l'angoisse normale en ce qu'elle survient sans cause légitime et en retentissant de façon excessive sur l'humeur et les fonctions corporelles de l'individu. » (Prof. Hesnard.)

On peut distinguer :

Des syndromes anxieux aigus : crises anxieuses;

Des syndromes anxieux chroniques : état d'anxiété habituelle.

« Ces syndromes ne surviennent guère que chez les individus émotifs, impressionnables, portés à ressentir de façon profonde ou prolongée les conséquences des émotions sur l'équilibre nerveux et même sur la santé générale, » (Prof. Hesnard), c'est-à-dire chez les individus présentant ce qu'on appelle la constitution mentale anxieuse, ce que Dupré a nommé la constitution émotive.

On peut affirmer que Baudelaire a présenté les signes de cette constitution émotive.

L'état d'anxiété habituelle est également patent chez lui. On peut, enfin, relever chez le poète des crises anxieuses plus ou moins complètes.

Ces caractères, ces accidents, n'ont pu échapper aux biographes du poète. Ils les ont notés. Tous parlent de cet état anxieux de leur sujet, état anxieux morbide par sa durée, son intensité, ses effets. Mais ils n'ont pu ramasser ces signes, les classer, les rapporter à un syndrome pathologique précis.

Jules Lemaitre a écrit : « C'est vraiment une âme née malheureuse, tourmentée de désirs toujours indéterminés, tou-

jours inassouvis, toujours douloureux... Ce qu'on ne peut certes pas lui refuser c'est d'avoir été un Inquiet... » (*Les contemporains*.)

« Le caractère de la poésie des *Fleurs du mal*, c'est le trouble... » (Barbey d'Aurevilly, *Les œuvres et les hommes*.)

M. Léon Daudet, cet homme de lettres qui fait irrésistiblement songer aux grands humanistes de la Renaissance, auquel rien n'est étranger et qui est, par surcroît, médecin, a reconnu, dans une étude divinatrice sur Baudelaire, cet élément essentiel de la névrose du poète : l'angoisse : « S'il s'agit de définir le génie de Baudelaire, je crois que le terme le plus adéquat, le plus approché, tout au moins, est celui de l'aura. Chacun sait ce qu'on appelle « aura » ; c'est le trouble profond situé au delà du malaise et de l'angoisse. C'est le frisson ressenti au moment des graves empoisonnements et qu'éprouvent les grands nerveux dans les prodromes de leurs crises. En somme, l'aura peut être considérée comme le summum du malaise physique et moral. » (Léon Daudet, *Baudelaire. Le malaise et l'aura*, in *Les pèlerins d'Emmaüs*).

I. — LA CONSTITUTION MENTALE ANXIEUSE. — LA CONSTITUTION ÉMOTIVE.

« La constitution émotive est un certain mode de déséquilibre du système nerveux, caractérisé à la fois par l'éréthisme diffus de la sensibilité et par l'insuffisance de l'inhibition motrice réflexe et volontaire, en vertu duquel l'organisme présente aux ébranlements qui sollicitent sa sensibilité des réactions anormales par leur vivacité, leur extension et leur durée, et se montre aussi plus ou moins incapable de s'adapter aux circonstances soudaines, aux situations imprévues, aux milieux nouveaux. » (Dupré.)

Des 1830, le poète se plaint de ses « lourdes mélancolies ». (Note de son *Autobiographie*.)

Son camarade de collège, M. C. Cousin, note « l'exaltation de son esprit », son « excentricité ». Dans le même temps, M. Hignard le trouve « aigri ». La nervosité extrême de l'enfant se trahit dans ces vers de 1837 composés à la suite d'un voyage dans les Pyrénées :

Sous mes pieds, sur ma tête, et partout le silence,
Le silence qui fait qu'on voudrait se sauver...

Dès 1843, il écrit à sa mère : « Malheureux, humilié, triste comme je le suis... ». A 22 ans!...

Sans cesse, dans ses lettres, il se plaint de son « inquiétude » : « Je suis inquiet et triste. » (Lettre à sa mère, 30 août 1851.)

« Je crois vraiment, ma chère mère, que vous n'avez jamais connu mon *insupportable sensibilité*. » (Lettre à sa mère, 30 déc. 1857.)

« Quelle effroyable imagination et quelle *faculté de souffrir*. » (Lettre à sa mère, 15 nov. 1858.)

Quant aux réactions, anormales par leur vivacité, leur extension, leur durée, elles éclatent dans chaque lettre. Elles expliquent les colères effroyables auxquelles Baudelaire était sujet. M. J. Crépet a raconté une de ces explosions (*Une colère de C. Baudelaire [Lettres inédites]*). Le conseil judiciaire, M. Ancelle, est venu s'informer auprès du concierge de la vie privée de Baudelaire. Cette démarche jette le poète dans une rage inouïe :

« ... M. Ancelle est un lâche misérable... Ancelle est un misérable que je vais souffleter devant sa femme et ses enfants. Je vais le souffleter à 4 heures (il est 2 heures 1/2), et, si je ne le trouve pas, je l'attendrai. Je jure, que ceci aura une fin et une fin terrible. » (Lettre à sa mère, 27 févr. 1858.)

« ... Si je n'obtiens pas une réparation éclatante, je frapperai Ancelle, je frapperai son fils, et l'on verra un conseil judiciaire attaquant devant les tribunaux M. Charles Baudelaire pour coups et blessures. » (Lettre à sa mère, 27 févr. 1858, 4 heures du soir.)

« Voilà un homme (Ancelle) sans loyauté, sans délicatesse, sans honneur, qui a mangé ma vie... » (Lettre à sa mère, toujours du 27 février 1858.)

Conclusion, cette lettre à Ancelle : « Mon cher ami,... Je vous remercie bien vivement de l'affection que vous m'avez toujours montrée et que j'ai quelquefois payée par un peu de brutalité. » (De sept. 1864.)

Dans un accès de colère, le poète a à moitié assommé, avec un flambeau, Jeanne Duval. Il écrit à sa mère : « ... Je suis enchanté qu'il n'y ait aucune arme chez moi. »

A propos du procès des *Fleurs du mal* : « ... tout le monde m'engage à ne pas souffler mot à l'audience, dans la crainte que je ne cède à un de mes accès de colère... » (Lettre à sa mère, 27 juill. 1857.)

« Je suis ivre de rage, de colère et d'avanies. » (Lettre à sa mère, janv. 1858.)

« Je suis dans un état d'irritation perpétuelle. » (Lettre à sa mère, janv. 1861.)

« Etant donné mon caractère, que tu connais en partie, sensible, prodigue, violent... » (Lettre à sa mère, 17 mars 1862.)

« La colère est mon état ordinaire... » (Lettre à sa mère, 22 sept. 1862.)

Ces notes de *Fusées* sont également intéressantes comme témoignages de l'excitabilité excessive du poète :

« Il y a dans l'engendrement de toute pensée sublime, une secousse nerveuse qui se fait sentir dans le cervelet. »

« Je ne comprends pas qu'une main pure puisse toucher un journal sans une convulsion de dégoût. »

Sa constitution émotive est tout entière dans ces lignes à sa mère; il parle de sa « vertu dangereuse » : « ... La vertu dangereuse, c'est un esprit plus sensible, plus élevé ou plus délicat que le commun des confrères, des camarades, que la foule, enfin. »

Qu'avons nous besoin de fouiller les textes pour trouver chez Baudelaire une faculté excessive de sentir et de souffrir ! Lisons les *Fleurs du mal*.

II. — ETAT D'ANXIÉTÉ HABITUELLE : CRISES ANXIEUSES.

Sur ce fond d'hyperexcitabilité nerveuse générale vont se greffer :

a) un état d'anxiété habituelle;

b) des crises d'angoisse somatique ou viscérale;

a) *Cet état d'anxiété habituelle* est manifeste chez Baudelaire. Le sentiment fondamental de l'angoisse chronique c'est l'insécurité qui rend les anxieux timides, irrésolus, misanthropes, maniaques de l'isolement social, pessimistes, hypochondriaques. Nous avons, à propos de la constitution psychasthénique, relevé ces sentiments chez Baudelaire.

« *D'autres (anxieux), enfin, réagissent à leur faiblesse inquiète par un caractère difficile, irritable et même parfois revendicateur.* » (Prof. Hesnard.) Nous venons de noter ce « caractère irritable ».

« *Ils (les anxieux) rendent l'humanité entière responsable de leur martyre anxieux et des insuccès sociaux que leur a causés leur amoindrissement moral par hyperémotivité.* » (Prof. Hesnard.)

« Je vis dans une affreuse solitude et dans des angoisses permanentes... Je m'attendais, dis-je, à quelques mots de compliment, au moins à des félicitations sur mon courage et mon activité, qui survivent à tant d'humiliations, à tant d'outrages, à tant d'injustices, qui ont fait de moi un martyr, le plus curieux martyr de tout Paris peut-être... Quel vide autour de moi ! quelle noirceur ! quelles ténèbres morales et quelle peur de l'avenir ! » (Lettre à sa mère, 9 février 1857.)

« On dit (et je le crois aujourd'hui) que les autres nations sont encore plus bêtes que la nation française. Alors il faut retourner en France, malgré la bêtise de ce pays, ou s'en aller dans l'autre monde. » (Lettre à sa mère, 21 février 1866.)

L'angoisse chronique est également caractérisée par un gros

affaiblissement de la volonté. Ici, l'abondance des témoignages nous gêne...

Le poète a passé sa vie à faire des projets — chimériques — de travail ordonné.

« ... dans un mois, dans quinze jours peut-être, je serai riche, mais d'ici là... d'ici là le désordre et, conséquemment, l'improduction. Voilà mon histoire de neuf ans qui recommence aujourd'hui... Il faut... qu'avant le jour de l'an j'aie déjà payé quelques dettes et publié mes vers. Je finirai par apprendre cette phrase par cœur. » (Lettre à sa mère, 30 août 1851.)

Et, dès 1844 : « ... Il me suffit de douze jours pour achever quelque chose et le vendre. Si, avec un sacrifice de 60 francs, ce qui représente quinze jours de calme, tu obtiens de moi le plaisir de me voir à la fin du mois te donner les preuves de trois livres vendus, ce qui représente au moins 1.500 francs, et te remercier profondément, les regretteras-tu ?... 60 francs, est-ce donc impossible, et dois-je renoncer à trouver chez ma mère une dernière complaisance ?... Il va sans dire que je m'engage sur l'honneur à te rapporter tes 60 francs dans quinze jours. » Et ainsi toute sa vie.

« ... Supposez une oisiveté perpétuelle commandée par un malaise perpétuel, avec une haine profonde de cette oisiveté et l'impossibilité absolue d'en sortir, à cause du manque perpétuel d'argent... Car l'oisiveté me tue, me dévore, me mange... Je crois si parfaitement à l'emploi du temps et à la puissance de ma volonté que je sais positivement que si je pouvais parvenir à mener, quinze ou vingt jours durant, une vie régulière, mon intelligence serait sauvée... L'explication de ces six années si singulièrement et si désastreusement remplies, si je n'avais pas joui d'une santé d'esprit et de corps que rien n'a pu tuer, est fort simple. Cela se résume ainsi : étourderie, remise au lendemain des plans les plus vulgairement raisonnables, conséquemment misère, et toujours misère. » (Lettre à sa mère, 4 déc. 1847.) Baudelaire

nous dénonce lui-même son état morbide : c'est, dit-il « un malaise perpétuel », qui engendre « une oisiveté perpétuelle ».

« ... J'ai eu toutes les peines du monde à me remettre au travail. Encore devrais-je effacer le *re*, car je crois que je ne m'y suis jamais mis. Quelle chose extraordinaire... Il est sans doute bien consolant de penser que par le travail on acquiert non seulement de l'argent, mais aussi un talent incontestable. Mais à 30 ans, Balzac avait, depuis plusieurs années, pris l'habitude d'un travail permanent, et jusqu'ici je n'ai de commun avec lui que les dettes et les projets. » (Lettre à sa mère, 30 août 1851.)

« ... Ajoute encore à cette souffrance celle-ci que, peut-être, tu ne comprendras pas : quand les nerfs d'un homme sont très affaiblis par une foule d'inquiétudes et de souffrances, le diable, en dépit de toutes les résolutions, se glisse tous les matins dans son cerveau sous la forme de cette pensée : pourquoi ne pas me reposer une journée dans l'oubli de toute chose ? Je ferai cette nuit, et d'un seul coup, toutes les choses urgentes... et puis la nuit arrive, l'esprit est épouvanté par la multitude des choses arriérées; une tristesse écrasante amène l'impuissance, et le lendemain la même comédie se joue de bonne foi, avec la même confiance et la même conscience. » (Lettre à sa mère, 19 février 1858.) Ici encore. Baudelaire nous signale son mal : « ses nerfs sont très affaiblis par une foule d'inquiétudes ». Malaise perpétuel, foule d'inquiétudes, angoisses permanentes, terreurs, ces expressions, qui reviennent sans cesse sous sa plume, indiquent assez son état d'anxiété habituelle. Notons-le au passage, en même temps que nous relevons les aveux sur sa volonté défaillante.

« ... La volonté perdue, gâtée ! qui sait si l'esprit lui-même n'est pas altéré... ma volonté va toujours se rouillant. » (Lettre à sa mère, février ou mars 1861.)

« ... comme il est difficile de faire son devoir tous les jours sans interruption aucune ! comme il est difficile, non pas de penser un livre, mais de l'écrire sans lassitude, enfin, d'avoir

du courage tous les jours ! J'ai calculé que tout ce que j'ai depuis longtemps dans la tête ne m'aurait coûté que quinze mois de travail si j'avais travaillé assidûment. Combien de fois me suis-je dit : « Malgré mes nerfs, malgré le mauvais » temps, malgré mes terreurs, malgré les créanciers, malgré » l'ennui de la solitude, voyons, courage ! le résultat fructueux viendra peut-être. » Combien de fois Dieu m'a-t-il fait déjà crédit de quinze mois. Et pourtant j'ai interrompu souvent, trop souvent j'ai interrompu jusqu'à présent l'exécution de tous mes projets. » (Lettre à sa mère, 1^{er} janvier 1865.)

Baudelaire connaît son mal. On vient de lire ses lettres. Feuilletons ses journaux intimes. « Un peu de travail répété 365 fois donne 365 fois un peu d'argent, c'est-à-dire une somme énorme. »

« Notes précieuses : Fais tous les jours ce que veulent le devoir et la prudence. Si tu travaillais tous les jours la vie te serait plus supportable. Travaille six jours sans relâche. Commence d'abord... trouver la frénésie journalière. »

Comme tous les abouliques, Baudelaire prend tous les jours des « résolutions définitives ». Il dresse des emplois du temps, se donne des règles formelles... qu'il ne suivra jamais :

« Hygiène, conduite, morale, deux parts. Dettes (Ancelle). Amis (ma mère, amis, moi). Ainsi 1.000 francs doivent être divisés en deux parts de 500 francs chacune, et la deuxième divisée en trois parties. »

« Jeanne 300, ma mère 200, moi, 300, 800 francs par mois. »

« Travailler de six heures du matin, à jeun, à midi. »

« Je n'ai pas encore connu le plaisir d'un plan réalisé. »

« Hygiène, conduite, méthode : Je me jure à moi-même de prendre désormais les règles suivantes pour règles éternelles de ma vie : ... travailler toute la journée, ou du moins tant que mes forces me le permettront; ... faire de tout ce que je

gagnerai quatre parts : une pour la vie courante, une pour mes créanciers, une pour mes amis et une pour ma mère. »

Voici une page de carnet fort démonstrative :

«	160 feuilles	
	2.560 pages	
	40 000 francs	
	365 jours	
	7 pages par jour	un livre à finir trois volumes à remanier <i>Mon cœur mis à nu</i> roman
	160 feuilles	
	250 francs	
	8000	
	320	
	40.000	»

Hélas !... Hélas !... Hélas !..

b) *Les crises d'angoisse somatique ou viscérale*, que nous allons maintenant relever, vont montrer en partie quelles ont été les conséquences physiques de la perturbation de la vie affective :

« ..de plus, j'ai des maux de nerfs insupportables, exactement comme les femmes. » (Lettre à sa mère, 26 mars 1853.)

A un époque où il se plaint d'être possédé par le « véritable esprit de spleen », il se lamente d'être également atteint « ...de singuliers étouffements et des troubles d'estomac et d'intestin... Et puis, aussi, trouverai-je, non pas à Honfleur, mais au Havre, une maison de bains où l'on puisse prendre des douches et des affusions froides. » (Lettre à sa mère, 30 déc. 1857.)

« ...car je me crois malade, et un malade même imaginaire est un malade. Qu'est-ce que c'est que ces peurs perpétuelles, ces essoufflements et ces palpitations, surtout pendant le sommeil?... » (Lettre à sa mère, 26 févr. 1858.)

« ...ces misérables vomissements me sont habituels, même à jeun, même sans colère, sans peurs et sans inquiétudes. » (Lettre à sa mère, 7 août 1860.) Remarquons que Baudelaire avoue ses colères, ses peurs, ses inquiétudes. Son « même »

incline à penser que ces « misérables vomissements » l'aflectaient surtout lors de ses colères, de ses peurs, de ses inquiétudes.

« ... Je suis malade d'une maladie dont on ne guérit pas; de lâcheté et d'affaiblissement. Physiquement cela se complique de mauvais sommeil et d'angoisses, tantôt la peur, tantôt la colère. » (Lettre à sa mère, 21 août 1860.)

« ... Pour ma santé physique... je ne veux pas parler de ces affections nerveuses qui me détruisent jour à jour et qui annulent le courage : vomissements, insomnies, cauchemars, défaillances... » (Lettre à sa mère, 6 mars 1861.)

« ... ma chère mère, je t'ai peut-être trop alarmée ce matin: sans que je sache comment, la fièvre, l'étouffement et le tremblement ont disparu. » (Lettre à sa mère, 7 mai 1861.)

« ... quant à toutes mes faiblesses nerveuses, c'est une autre affaire, il n'y a pas d'autre remède que les bains froids et la volonté, hélas! » (Lettre à sa mère, 8 mai 1861.)

« ... J'ai pris un abonnement à des douches d'eau froide. Malgré un peu de fatigue, je m'en trouve admirablement bien. » (Lettre à sa mère, 23 juillet 1861.)

« ... je suis attaqué d'une effroyable maladie, qui ne m'a jamais tant ravagé que cette année, je veux dire la rêverie, le marasme, le découragement et l'indécision... mais comment guérir? comment avec la désespérance faire de l'espoir, avec de la lâcheté faire de la volonté? Cette maladie est-elle imaginaire ou réelle? Est-elle devenue réelle après avoir été imaginaire? Serait-elle le résultat d'un affaiblissement physique, d'une mélancolie incurable à la suite de tant d'années de secousses, passées sans consolation dans la solitude et le mal-être? Je n'en sais rien... » (Lettre à sa mère, 31 déc. 1863.)

« ... Chose vraiment ridicule, un homme qui marche derrière moi, un enfant ou un chien qui passe, me donnent envie de m'évanouir. C'est bien ridicule, n'est-ce pas?... Tu vois que tout cela est purement nerveux. » (Lettre à sa mère, 10 févr. 1866.)

« Ma santé, dis-tu? toujours la même chose. Une santé ro-

buste traversée à chaque instant de douleurs et de faiblesses nerveuses. Je me suis aperçu que très souvent les angoisses, les peurs, les mauvais sommeils et même les maux de reins coïncidaient avec de mauvaises digestions. Voilà à quoi se bornent mes découvertes. » (Lettre à sa mère, janv. 1862.)

« Tu as bien voulu te souvenir de mes cauchemars; tu penses à tout et tu n'oublies rien... Eh bien! cette insupportable infirmité a disparu. A force de l'étudier, j'ai cru m'apercevoir qu'elle tenait à deux causes : l'une, une effroyable irritation de l'estomac; l'autre, une cause morale, une espèce de maladie mentale, une peur perpétuelle augmentée par l'imagination pour avoir renvoyé et négligé des choses importantes. C'est très obscur n'est-ce pas? » (Lettre à sa mère, 3 juin 1863.)

Non ce n'est pas obscur. Baudelaire s'étudie si parfaitement qu'il arrive à suppléer, à force d'observation minutieuse et intelligente, à son ignorance médicale. Il se demande s'il n'est pas un malade « imaginaire »; mais, dit-il fort justement, « un malade même imaginaire est un malade ». Il reconnaît ensuite que ses troubles physiques bizarres coïncident avec ses crises d'angoisse, de peur. Il découvre enfin que ces troubles, cauchemars, palpitations, essoufflements, étouffements, etc., ont « une cause morale », qu'ils sont la traduction « d'une espèce de maladie mentale ». Et cette maladie mentale, il la nomme : « une peur perpétuelle augmentée par l'imagination pour avoir renvoyé et négligé les choses importantes ». Nous l'appellerons : angoisse névropathique.

Nous avons ainsi tous les caractères des troubles physiques d'origine névropathique. Nous avons même l'argument thérapeutique : le poète sait qu'il n'y a pas d'autre remède à ses « faiblesses nerveuses » que les bains froids : « Je m'en trouve admirablement bien. »

Ce syndrome névropathique anxieux, ces peurs, ces remords, ces angoisses, qui, nous venons de le reconnaître, emplissent, agitent et commandent la vie de Baudelaire, pour être assuré de leur existence réelle, il suffirait de lire les *Fleurs du mal*.

Dans ces moments redoutables où l'ennui devient spleen, le spleen angoisse, l'angoisse horreur de la vie le poète, épuisé par son martyre écrivait :

« ... J'ai mes nerfs, mes vapeurs. J'aspire à un repos absolu, à une nuit continue. Chantre des voluptés folles du vin et de l'opium, je n'ai soif que d'une liqueur inconnue sur la terre et que la pharmaceutique céleste elle-même ne pourrait pas m'offrir; d'une liqueur qui ne contiendrait ni la vitalité, ni la mort, ni l'excitation, ni le néant. Ne rien savoir, ne rien enseigner, ne rien vouloir, ne rien sentir, dormir et encore dormir. Tel est aujourd'hui mon unique vœu. Vœu infâme et dégoûtant mais sincère. » (Projet de préface aux *Fleurs du mal*.)

C'est dans de telles minutes que, conservant encore la force de pénétrer sa douleur infinie des rayons de l'intelligence, il lançait ces vers épouvantables :

...Et de longs corbillards, sans tambour ni musique,
Défilent lentement dans mon âme; l'Espoir,
Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce, despotique,
Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir.

LES OBSESSIONS — LES PHOBIES

Sur ce terrain psychasthénique et anxieux, certains sentiments morbides vont aboutir à l'élaboration d'idées obsédantes; l'émotivité va se spécialiser, suivant un processus psychique plus ou moins complexe sur certaines craintes. Surtout si l'on considère que la névrose, déroulant implacablement ses conséquences, a vicié et désorganisé la vie sociale et matérielle du poète, l'a incliné à la toxicomanie, bref a créé des désordres où chaque jour elle s'alimente et se renforce. Ainsi, avec l'âge, les troubles névropathiques se nourrissant de leurs propres conséquences, iront en augmentant de violence.

L'OBSESSION DE LA MORT.

Le penchant pour l'opium, l'alcool, n'est qu'un signe de la perversion de l'instinct de conservation. On trouve ce signe chez Baudelaire, et d'autres encore : l'horreur de la vie, l'obsession de la mort, l'obsession du suicide.

La hantise de la mort et son cortège de représentations, nous les relevons dans la correspondance, dans les journaux intimes, dans les poèmes. Quelques exemples :

« ... Si tu savais de quelles pensées je me nourris : la peur de mourir avant d'avoir fait ce que j'ai à faire, la peur de ta mort avant que je t'aie rendue absolument heureuse... » (Lettre à sa mère, 26 mars 1860.)

« ... On t'a dit que je me portais bien? Aucune de mes infirmités ne m'a quitté; ni les rhumatismes, ni les cauchemars, ni les angoisses; ni cette faculté insupportable d'entendre tous les bruits me frapper dans l'estomac; ni la peur surtout, la

peur de mourir subitement, la peur de vivre trop longtemps, la peur de te voir mourir, la peur de m'endormir et l'horreur de me réveiller... » (Lettre à sa mère, 13 déc. 1862.)

« ... J'ai l'esprit plein d'idées funèbres... c'est là pour moi maintenant une idée fixe, l'idée de la mort... » (Lettre à sa mère, 1^{er} janvier 1863.)

Dans *Mon cœur mis à nu* :

où sont nos amis morts?

rêves sur la mort et avertissements

Ce poème, qui a pour titre *Obsession*.

... Car je cherche le vide, et le noir, et le nu!

Mais les ténèbres sont elles-mêmes des toiles

Où vivent, jaillissant de mon œil par milliers,

Des êtres disparus aux regards familiers.

Monselet le rencontre un soir au casino Cadet : « Qu'est-ce que vous faites là, Baudelaire? » lui demande-t-il. — « Je regarde passer des têtes de morts. »

M. Eugène Crépet remarque « que la plupart des dessins que Baudelaire laissa représentaient des scènes macabres : la mort chevauchant à travers les camps; la mort caquetant, pipe en bouche, avec les vivants; la mort saisissant une épée, etc., etc. ».

L'OBSESSION DU SUICIDE.

« L'idée de suicide ne cessa jamais de hanter Baudelaire. » (E. Raynaud, *op. cit.*).

« Le 30 juin 1845, il est pris d'un tel accès de désespoir qu'il veut disparaître et se frappe d'un coup de couteau. D'aucuns n'ont voulu voir qu'une feinte dans cette tentative de suicide... Ce qui me fait croire à la sincérité de Baudelaire, c'est d'abord sa lettre : « Je me tue parce que je suis inutile » aux autres et dangereux à moi-même. Je me tue parce que » je me crois immortel et que j'espère... Montrez-lui mon » épouvantable exemple et comment le désordre d'esprit et

» de vie mène à un désespoir sombre et à un anéantissement
» complet. » (E. Raynaud.) Le poète a 24 ans!

Dans *Fusées*, on peut lire : « Le stoïcisme, religion qui n'a
qu'un sacrement : le suicide! »

Dans sa correspondance, l'obsession du suicide revient
souvent :

« ... Maintenant, je vais parler sérieusement, sans emphases, de pensées fort tristes. Je puis mourir avant toi, malgré ce diabolique courage qui m'a soutenu si souvent. Ce qui me retient depuis dix-huit mois, c'est Jeanne... L'idée seule d'un travail préparatoire pour faciliter l'intelligence de mes affaires suffit pour me faire reculer sans cesse l'accomplissement de l'acte que je considère comme le plus raisonnable de ma vie... J'ai le droit de croire qu'un beau matin une crise peut s'emparer de moi... Je répète : si par accident ou maladie, désespoir ou autre cause, je me trouvais débarrassé de l'ennui de vivre... » (Lettre à sa mère, 11 oct. 1860.)

« ... Je suis tombé dans une sorte de terreur nerveuse perpétuelle : sommeil affreux, réveil affreux; impossibilité d'agir... Dans cette horrible situation d'esprit, impuissance et hypocondrie, l'idée de suicide est revenue; je peux le dire maintenant que c'est passé; à toute heure de la journée, cette idée me persécutait. Je voyais la délivrance absolue, la délivrance de tout... Enfin, l'idée fixe a disparu... Ce qui m'a sauvé du suicide, c'est deux idées... » (Lettre à sa mère, 1^{er} avril 1861.)

« ... Et moi je suis sans cesse, sans que tu t'en doutes, au bord du suicide... Pour en revenir au suicide, une idée non pas fixe, mais qui revient à des époques périodiques... » (Lettre à sa mère, 6 mai 1861.)

« ... et je vois toujours devant moi le suicide comme l'unique et surtout la plus facile solution... Si j'en finissais d'un bon coup... » (Lettre à sa mère, 23 déc. 1861.)

En novembre 1863, de passage à Paris, il demande l'hospitalité à C. Mendès. La hantise du suicide provoque dans la nuit une sorte de crise délirante pendant laquelle, songeant au

sort de Gérard de Nerval, il se met à crier : « ... Oè n'est pas vrai... il ne s'est pas tué, il ne s'est pas tué, on a menti! non! non! il n'était pas fou, il n'était pas malade, il ne s'est pas tué! Oh! n'est-ce pas! vous direz, vous direz à tout le monde qu'il n'était pas fou, qu'il ne s'est pas tué, promettez-moi de dire qu'il ne s'est pas tué...! »

Il n'est pas permis de douter du caractère obsessionnel de cette pensée.

Certains indices nous incitent à croire que Baudelaire a souffert de phobies étranges, singulières. Un exemple :

Baudelaire (rappelons-nous son aversion pour son beau-père, le général Aupick) était un matin chez M. Buisson. Entre Mgr T..., évêque de Montpellier. L'évêque salue et s'entretient avec M. Buisson. Laissons la parole à ce dernier : « ... Baudelaire n'avait pas bougé. « Baudelaire, fis-je avec » une nuance de reproche, Mgr T..., évêque de Montpellier. » Il se leva avec raideur et sortit sans saluer... Quelle lubie avait passé par la cervelle de Baudelaire? L'horreur du galon, — le pauvre évêque en avait un à son chapeau, — le plaisir de braver le galon, l'association d'idée entre galon et galon, galon de général et galon d'évêque, etc. » — Rapprochons de cette anecdote ces lignes de Champfleury (*Souvenirs et portraits de jeunesse*) : « Il (Baudelaire) eût fait un détour considérable pour ne pas rencontrer un soldat, ayant été froissé dans sa jeunesse, me dit-il, par le contact de militaires haut placés. »

Autre exemple : Nous avons noté le souci extrême que Baudelaire prenait de son hygiène; il dit en maint endroit qu'il n'a jamais passé moins de deux heures à sa toilette quotidienne; nous avons cité la phrase des Goncourt, où ceux-ci marquent leur étonnement devant les mains de Baudelaire, « lavées, écurées ». Or, nous connaissons bien, chez les névropathes, la phobie de la saleté, et surtout des mains sales. Nous sommes enclins à la suspecter chez Baudelaire, pour ce que, lorsque l'ictus apoplectique aura affaibli son intelligence, cette phobie deviendra indiscutable :

« ... Il (Baudelaire) montre avec dégoût quelque chose dans le coin de la chambre. On lui apporte tout. Il montre toujours, colère terrible. On lui apporte du linge sale qui était sous un lit. Il se calme. Soins de propreté excessive... » (Lettre de Mme Aupick à M. Ancelle.)

« Je le (Baudelaire) revois aphasique et amaigri... il avait toujours eu le culte de son corps; à peine arrivé chez moi, il me montrait ses mains; et il fallait que, manches retroussées, avec le savon, la brosse, la lime, je les fissse plus nettes et plus polies encore que ne les avaient obtenues une demi-heure auparavant les soins de l'infirmière. » (Nadar — Baudelaire intime.)

On jugera.

OBSESSION DES CHOSES DE LA SEXUALITÉ.

Cette obsession se manifeste dans toute l'œuvre de Baudelaire. Il suffit de lire *Les Fleurs du mal*.

Voici toute une série de titres d'ouvrages projetés retrouvés dans ses papiers; ces titres indiquent assez l'inclination ordinaire de son esprit.

Le club des cocus;
La femme entretenue sans le savoir;
Une pièce à femmes;
Les vierges folles;
L'amour parricide;
Le bain et la toilette;
Le catéchisme de la femme aimée;
Le crime au collège;
Le déshabillage;
Les enfants précoces;
Une infâme adorée;
La maîtresse de l'idiot;
Le mari compteur;
Les tribades.

Certains de ces titres sont accompagnés d'un commentaire :

Le fou raisonnable et la belle aventurière : Jouissance sensuelle dans la société des extravagants. Quelle horreur et quelle jouissance dans un amour pour une espionne, une voleuse, etc. ! Sentiments monstrueux de l'amitié ou de l'admiration pour une femme vicieuse.

La maîtresse vierge : La femme dont on ne jouit pas est celle que l'on aime ; ce qui rend la maîtresse plus chère, c'est la débauche avec d'autres femmes. Ce qu'elle perd en jouissances sensuelles elle le gagne en adoration.

Rappelons le culte de Baudelaire pour de Sade.

Ceci encore : « Il (Baudelaire) nous confie qu'il aimait à feuilleter des estampes libertines, les annales de la luxure enfouies dans les bibliothèques ou perdues dans les cartons des marchands. » (E. Reynaud.)

PHOBIE DE L'ACTE ÉROTIQUE, DE L'AMOUR AGISSANT.

Tout le monde a remarqué que partout, chez Baudelaire, se respirait la peur de l'amour agissant, la peur plus ou moins anxieuse de la femme et de tout ce qui rappelle, chez la femme, la fonction génitale, l'acte érotique.

L'amour agissant, c'est, pour lui, « le fléau du monde », « l'exécrable folie ».

Nous demandons qu'on se reporte aux pages 33 et 34 de cet ouvrage et qu'on lise le texte cité par le Docteur Cabanès. Il est un étonnant témoignage de cette phobie.

Signalons ces lignes de *Fusées* : « il y a dans l'acte d'amour une grande ressemblance avec la torture ou avec une opération chirurgicale. »

Dans *Mon cœur mis à nu* :

« Plus l'homme cultive les arts, moins il b...de... »

« Il se fait un divorce de plus en plus sensible entre l'esprit et la brute. »

« La brute seule b...de de bien et la fouterie est le lyrisme du peuple. »

« F....., c'est aspirer à entrer dans un autre, et l'artiste ne sort jamais de lui-même. »

De cette phobie vient le Baudelaire mysogine :

Fusées : « Il n'y a que deux endroits où l'on paye pour avoir le droit de dépenser : les latrines publiques et les femmes. »

Mon cœur mis à nu : « La femme a faim, et elle veut manger; soif, et elle veut boire. Elle est en rut, et elle veut être f..... Le beau mérite. »

« La femme est naturelle, c'est-à-dire abominable. »

« L'invocation à Dieu ou spiritualité est un désir de monter en grade; celle de Satan, ou animalité, est une joie de descendre. C'est à cette dernière que doivent être rapportées les amours pour les femmes et les conversations intimes avec les animaux. »

« J'ai toujours été étonné qu'on laissât les femmes entrer dans les églises. Quelle conversation peuvent-elles avoir avec Dieu ?

« La jeune fille épouvantail, monstre, assassin de l'art. La jeune fille, ce qu'elle est en réalité. Une petite sotte et une petite salope, la plus grande imbécillité unie à la plus grande dépravation. Il y a dans la jeune fille toute l'abjection du voyou et du collégien. »

« Ne pouvant pas supprimer l'amour, l'Eglise a voulu au moins le désinfecter, et elle a fait le mariage. De fait, nous ne pouvons faire l'amour qu'avec des organes excrémentiels. »

Dans un de ses vers, le poète parle des « hideurs de la fécondité ».

A une femme, Marie X..., il écrit : « Mais soyez tranquille, vous êtes pour moi un objet de culte, et il m'est impossible de vous souiller... »

Inutile d'insister. Laissons là cette phobie reconnue, sous réserve des hypothèses auxquelles elle peut nous incliner et que nous développerons dans des pages prochaines.

Pour terminer ce chapitre consacré aux obsessions et aux phobies de Baudelaire, signalons que nous avons été frappé de la place que tenait dans l'esprit de Baudelaire l'idée d'ob-

session; son œuvre nous en fournit un écho. Maint poème a pour matière l'aveu ou le récit d'une obsession. Dans ses papiers posthumes, on a retrouvé des plans, des canevas de contes, nouvelles, pièces de théâtre. En voici quelques-uns :

« *L'homme qui se croit laid, ou qui voit en lui-même un vice (physique ?) imaginaire. Obsession.* »

« *L'homme qui voit dans sa maîtresse un défaut, un vice (physique ?) imaginaire. Obsession.* »

Dans le scénario d'un drame en projet, *L'ivrogne*, Baudelaire montre un assassin succombant à l'obsession du remords et se dénonçant à la justice.

Les caractères, les développements, les tourments de l'idée obsédante étaient familiers à Baudelaire.

Avant de nous attaquer à l'étude de la vie sexuelle de Baudelaire, nous dirons quelques mots d'une tendance névropathique qui se retrouve chez le poète : la tendance mythomane. (Dupré, *Pathologie de l'imagination et de l'émotivité*.) C'est la tendance à mentir, à débiter des fables. Nous serons bref sur cette question. Il n'est pas besoin d'une longue démonstration. Cette tendance est connue de tous ceux qui se sont un peu intéressés à la vie du poète. Constamment, Baudelaire se laisse aller à sa manie de fabuler. De là sa réputation de mystificateur et de comédien. On pourra se reporter avec intérêt au recueil d'anecdotes d'Asselineau, publié dans le *Charles Baudelaire*, de M. J. Crépet.

Nous nous contenterons de signaler la tendance, de préciser que c'est une tendance névropathique, morbide, et de citer ces lignes où Baudelaire la résume parfaitement pour son compte :

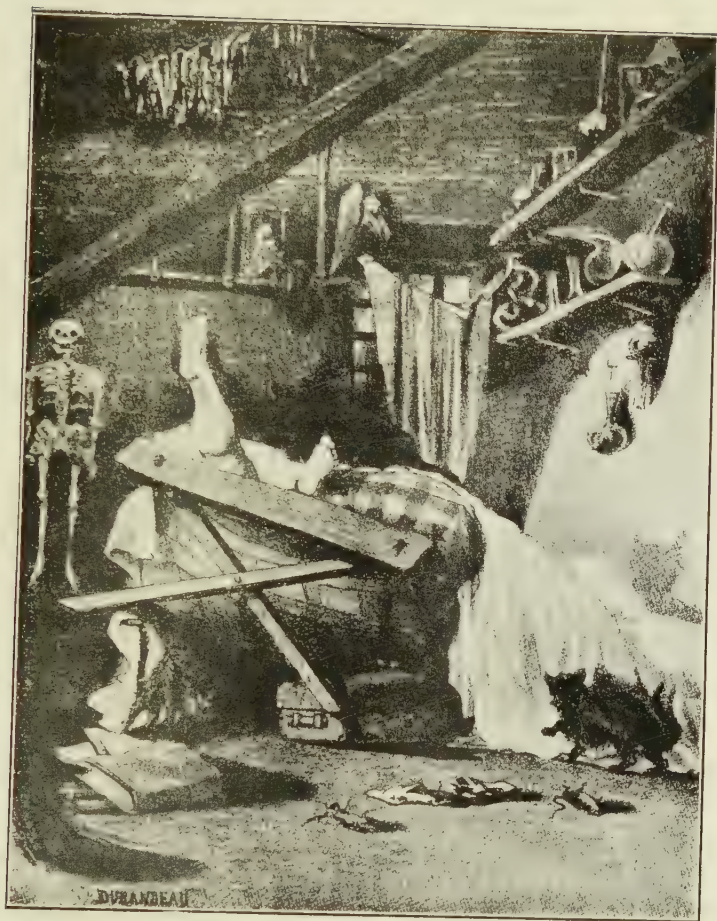
« Chaste comme le papier, sobre comme l'eau, porté à la dévotion comme une communiant, inoffensif comme une victime, il ne me déplairait pas de passer pour un débauché, un impie, un assassin. »

LA VIE SEXUELLE DE BAUDELAIRE

Les accidents de la vie sexuelle sont la règle chez les névropathes. Rien d'ailleurs de plus naturel. On peut dire qu'ils forment le centre, le noyau de tous leurs troubles. La névrose est le plus souvent influencée dans son évolution par les diverses étapes du développement de la sexualité. Baudelaire n'échappe pas à cette règle.

Tous ses biographes ont fouillé sa vie sexuelle, pressentant que là gisait la plus importante des énigmes dont leur sujet était plein. Leurs études copieuses et serrées concluent toutes dans le même sens : cette vie sexuelle est trouble.

Baudelaire est, comme le dit M. C. Mauclair, « le fils du caprice sensuel d'un homme resté alerte, non délabré par les excès, mais quand même usé, et ayant voulu, après une longue existence de bourgeois réglé, s'offrir les joies de l'amour passion ». (*La vie amoureuse de Charles Baudelaire*.) Le tempérament sensuel de François Baudelaire se marque en effet, dans son second mariage, à 61 ans, avec une jeune fille de 26 ans. Nous trouvons encore des indices sur les inclinations de l'esprit de François Baudelaire dans les lignes suivantes, écrites par Mme Aupick à Asselineau, après la mort de Charles, à l'occasion d'un envoi de tableaux qu'elle le prie d'accepter en souvenir : « ...les deux tableaux dans votre caisse sont pour vous, mon enfant, Charles les avait suspendus lui-même dans sa chambre; celui à l'huile, vieux tableau, est un Saint-Antoine dans sa solitude, où il se croyait obsédé par le démon ou un mauvais ange; il a, près de lui, une croix. M. Baudelaire



« Les nuits de M. Baudelaire. »

Caricature de Durandeu.

Caubet (p. 88).



Portrait présumé de M^{me} Sabatier.

Dessin attribué à Barye et dédié à T. Gautier. (Collection
du D^r Henry Maréchal.)



Dessin de Baudelaire.
Portrait présumé de Jeanne Duval.

laire s'était amusé à faire pour pendant à ce tableau, un tableau profane. A la place du saint, il a mis une bacchante qui tient un thyrses au lieu de la croix de saint Antoine; elle est entourée d'amours au lieu d'anges. » (8 nov. 1867.)

Charles Baudelaire a hérité du tempérament sensuel de son père.

Dans *Fusées*, il note son « goût précoce des femmes » : « Je confondais l'odeur de la fourrure avec l'odeur de la femme. »

« Tout jeune, les jupons, la soie, les parfums, les genoux des femmes » (*projets et notes*, œuvres posthumes.)

« Qu'est-ce que l'enfant aime si passionnément dans sa mère, dans sa bonne, dans sa sœur aînée ? Est-ce simplement l'être qui le nourrit, le peigne, le lave et le berce ? C'est aussi la caresse et la volupté sensuelle. Pour l'enfant, cette caresse s'exprime à l'insu de la femme, par toutes les grâces de la femme. Il aime donc sa mère, sa sœur, sa nourrice pour le chatouillement agréable du satin et de la fourrure, pour le parfum de la gorge et des cheveux, pour le cliquetis des bijoux, pour le jeu des rubans, etc., pour tout ce *mundus muliebris* commençant à la chemise et s'exprimant même par le mobilier ou la femme met l'empreinte de son sexe. » (Lettre à Poulet-Malassis, 1860.)

Cette lettre nous prouve le fonds sensuel de Baudelaire, mais elle nous est aussi un précieux témoignage de l'amoureuse passion que Baudelaire conçut, tout enfant, dès la mort de son père, pour sa mère. M. F. Porché a admirablement analysé et décrit ce sentiment. Laissons-lui la parole : « Cependant, à peine le vieillard aux sourcils « jaloux » eut-il disparu que, dans son rejeton tardif, éclatait cette ardeur passionnée, cette façon d'aimer sensuelle qu'il lui avait transmise. Et l'objet de ce premier amour de Charles, ce fut sa mère. Entendez-moi bien. Il ne s'agit pas uniquement d'affection, de tendresse. Le petit garçon va sur ses 7 ans. On peut sourire. Mais je n'écris par non plus pour scandaliser; je n'affirme rien que le poète, plus tard, n'ait expressément confessé... En 1861, à l'âge de 40 ans, le poète rappellera cette époque à sa mère, et

il dira : « ç'a été pour moi le bon temps. » Le bon temps! celui du deuil, du veuvage, mais de ce veuvage où il règne, lui, l'enfant... Le ravissement, un certain été se fit plus aigu, Mme Baudelaire ayant loué, pour les mois chauds, à la campagne, c'est-à-dire à Neuilly, une « blanche maison, petite mais » tranquille... et les repas étaient longs et muets. Mais l'amour, l'amour passion, celui qui se repaît de la présence de la femme aimée et qui n'a besoin que de cela pour s'assouvir entièrement, l'amour emplissait les heures... ». Sa mère se remarie. « ...Charles souffre pour la première fois, et d'une souffrance où les aigreurs de la rancune, la brûlure de la jalousie, se mêlent aux élancements du regret. » (*La vie douloureuse de Charles Baudelaire.*)

Nous ne voulons pas ici étudier spécialement cette passion, cet « inceste mental », comme a dit M. Maclair, nous ne voulons faire que marquer le tempérament sensuel de Baudelaire enfant.

Après le collège, on lui laisse la bride sur le cou. Il flâne, il fouille Paris. Il est beau, élégant; l'argent ne lui manque pas. Que va faire ce jeune homme que nous avons connu, enfant, si profondément sensuel? Il sort avec une troupe de jeunes gens, réunis par leur amour des Lettres et des Arts. Nadar qui faisait partie de la bande, nous avertit qu'ils formaient une sorte de « phalanstère », où tout était « commun, sans réserve, sans secret ». Écoutons Nadar : « Dès les premiers temps de notre rencontre, nous n'avions pu manquer d'observer la réserve de Baudelaire sur certain chapitre, son indifférence ou froideur glaciale au moindre leste propos; encore ne laissait-il passer occasion de faire honte à tout libertin : premières dénonciations de sa coutumière abstinence, non arborée encore, mais dont l'apparence seule détonait étrangement dans un milieu d'agités... Ainsi, quand parfois notre insistance, l'intérêt d'une conversation engagée, avaient pu le déterminer à nous accompagner au promenoir des Folies Bergères, chez Musard, ou aux bastringues de Valentino, du casino Cadet alors quartiers généraux de la galanterie courante... jamais, jamais une fois on ne put voir Baudelaire se

décider à une élection et conclure. Cénobite de l'hôtel Pimodant, le seuil de son appartement demeurant vierge de tout pas féminin, nous restions troublés, sans comprendre, nous entr'interrogeant plus d'une fois; nos yeux voyaient-ils clair ? cette obstinée quiétude était-elle bien sincère, cette abstention forcenée réelle ? Devions-nous chercher et trouverions-nous à l'article « cas rares » du dictionnaire des sciences médicales l'explication de ce nihilisme spécial ? Cependant, les semaines étaient devenues des mois, qui devenaient des années, et rien ne s'était révélé pour contredire, seulement laisser en doute, l'évidence de plus en plus unanimement acquise pour ceux-là surtout dont la vie fut, comme la nôtre, le plus intimement mêlée avec celle de Baudelaire : Banville, Asselineau, Ropps, Jean Valès, Christophe le statuaire, etc.; et surabondamment, comme en arithmétique la preuve, l'affirmation du petit bataillon sacré était venue se confirmer d'une négation, d'autant plus essentielle ici, puisque celle-là féminine : en dépositions non moins énergiques, ultra-concordantes, le déni de tout contact, de la moindre approche, proclamé énergiquement, comme d'explosion, par l'ensemble enjuponné et du plus accueillant abord qui vivait — avouons — à côté de nous, avec nous, modèles d'artistes ou sans autre état, sans profession, autres titres : les Lyonnaises Mariette (Champfleury) et Anna Roux, tant belle, et les deux autres sœurs Delphine, Georgette, et la grande Pauline, et Sapho Montrevert ou Manstrevert Sapho qui protestent, qu'on croit encore entendre, en chœur : « Baudelaire ? ah ! non, par exemple ! celui là, jamais !!! » (Nadar, *Baudelaire intime*.)

Et Nadar affirme que Baudelaire mourut vierge. Affirmation corroborée par Ropps, Banville et J. Valès, intimes du poète. Pourtant, il y a Jeanne Duval ? il y a Mme Sabatier ?

MADAME SABATIER.

Mme Sabatier, surnommée par ses familiers « La Présidente », était une femme entretenue par le riche banquier Mos-

selmann. Elle aimait à s'entourer de poètes et d'artistes. Tous les dimanches elle tenait table ouverte, et l'élite des écrivains se donna rendez-vous chez elle. Les Goncourt nous la dépeignent comme une « vivandière de faunes ». Elle fournit à Clesinger l'idée de sa *Bacchante*. Il est certain que sa situation ne lui permettait pas la prudence; elle était habituée aux propos cyniques : Th. Gautier l'abreuvait d'obscénités.

Baudelaire fait sa connaissance vers 1832. Il conçoit pour elle un sentiment d'une extrême vivacité. Elle déchaîne en lui un spiritualisme amoureux qui le mène aux sommets de la mysticité. Elle est sa « Laure », sa Béatrice, son Ange, sa Madone. D'ailleurs, il garde son sentiment secret. Pendant cinq ans, il l'entretient d'adorations épistolaires anonymes; il lui envoie ses plus beaux vers. Le caractère tout platonique, imaginatif, mystique, de son sentiment s'affirme dans cette correspondance : « ...celui qui a fait ces vers, dans un de ces états de rêveries où le jette souvent l'image de celle qui en est l'objet, l'a bien vivement aimée sans jamais le lui dire et conservera toujours pour elle la plus tendre sympathie.

« *A une femme trop gaie.*

« *Ta tête; ton geste et ton air, etc.* ».

(Lettre, 9 déc. 1832.)

Le 3 mai 1833 il lui envoie : *Réversibilité*.

« Vraiment, Madame, je vous demande mille pardons pour cette imbécile rimaille anonyme qui sent horriblement l'enfantillage mais qu'y faire?... je pense aux personnes aimées quand je souffre. Généralement je pense à vous en vers... N'y a-t-il pas quelque chose d'essentiellement comique dans l'amour? particulièrement pour ceux qui n'en sont pas atteints... quelque absurde que tout cela vous paraisse, figurez-vous qu'il y a un cœur dont vous ne pourriez vous moquer sans cruauté, et où votre image vit toujours.

» *Une fois, une seule, aimable et bonne femme, etc.* » (Lettre du lundi 9 mai 1833.)

« *Ils marchent devant moi, ces yeux extraordinaires* », etc., « n'est-il pas vrai que vous pensez, comme moi, que la plus déli-

cieuse beauté, la plus excellente et la plus adorable créature, vous-même, par exemple, ne peut pas désirer de meilleur compliment que l'expression de la gratitude pour le bien qu'elle a fait. » (Lettre, 7 févr. 1854.)

« J'ignore ce que les femmes pensent des adorations dont elles sont quelquefois l'objet. Certaines gens prétendent qu'elles doivent les trouver tout à fait naturelles, et d'autres, qu'elles en doivent rire. Ils ne les supposent donc que vaniteuses ou cyniques. Pour moi il me semble que les âmes bien faites ne peuvent être que fières et heureuses de leur action bien-faitrice. Je ne sais si jamais cette douceur suprême me sera accordée de vous entretenir moi-même de la puissance que vous avez acquise sur moi et de l'irradiation perpétuelle que votre image crée dans mon cerveau. Je suis simplement heureux pour le moment présent de vous jurer, de nouveau, que jamais amour ne fut plus désintéressé, plus idéal, plus pénétré de respect que celui que je nourris secrètement pour vous et que je cacherai toujours avec le soin que ce tendre respect me commande.

» *Que diras-tu ce soir, etc.* »

(Lettre, jeudi 16 févr. 1854.)

« Supposez un amalgame de rêverie, de sympathie, de respect, avec mille enfantillages pleins de sérieux, vous aurez un à peu près de ce quelque chose très sincère que je ne me sens pas capable de mieux définir. Vous oublier n'est pas possible. On dit qu'il a existé des poètes qui ont vécu toute leur vie, les yeux fixés sur une image chérie... vous êtes plus qu'une image rêvée et chérie, vous êtes ma superstition. » (Lettre, 18 août 1857.)

On se demande ce que « la Présidente », « fonction qu'elle occupait à la table et au lit » (Léon Daudet), pouvait bien penser de ces effusions éthérées.

En 1857, à l'occasion de la publication des *Fleurs du mal*, le secret de Baudelaire est découvert. Cette femme aimable juge naturellement qu'une telle constance vaut bien une récompense : elle s'offre, librement, sans réticences. Baude-

laire ne se dérobe pas; seulement... il échoue. Au lendemain du « fiasco », « il lui écrit des lettres ratiocinantes, où il explique que tout vient trop tard, qu'elle est femme et donc perfide, qu'il est mal de cocufier Mosselmann dans ses meubles, que si les choses allaient plus loin elle en aurait beaucoup d'ennui, qu'il valait mieux se dire bonsoir sans se déshabiller et rester excellents amis. » (Léon Daudet, *op. cit.*)

Voici l'aveu le plus important à retenir de ces lettres ratiocinantes : « ...vous voyez, ma belle chérie, que j'ai d'odieux préjugés à l'égard des femmes. Bref, je *n'ai pas la foi...* » (31 août 1857.)

Ici, Ropps et Nadar ont raison.

JEANNE DUVAL.

« Jeanne Duval, figurante dans un de ces petits théâtres qui, dès 1840, annonçaient les cafés concerts, n'avait, à part sa race, rien de remarquable : ni le talent, ni la beauté, ni l'esprit, ni le cœur. » (E. Crépet, *op. cit.*)

Baudelaire fit sa connaissance, en 1842. Ce fut la seule femme qui vécut avec le poète; il lui demeura toujours attaché. Là-dessus, intervient Nadar qui nous dit, qu'un de ses confrères (qui n'était peut-être que lui-même), ayant eu, un jour, le désir de connaître cette femme, aperçue sur les planches, se présenta chez elle. Elle lui accorda une large hospitalité et lui dit, à la fin de l'audience « qu'il pouvait non seulement en toute liberté se présenter, mais encore qu'il serait toujours le bienvenu à toute heure, sauf de deux à quatre, exclusivement réservées : l'heure de « *Monsieur* » (Baudelaire). « *Monsieur* » ne survenant jamais, jamais ! en deçà ni au delà de ces deux uniques heures par lui fixées... Le mot « *Monsieur* » était proféré par la maîtresse et la suivante avec un même accent de déférente et mystérieuse réserve. » (Nadar, *op. cit.*), Mais le « confrère » s'inquiète de ce « *Monsieur* », « sur quoi, exclamation des deux voix, maîtresse et suivante, à l'unisson, mais quel cri : « Pas ombre de danger ! s'il connaissait « Mon-

sieur » !... « Monsieur » était un personnage étrange, absurde, fantasque au possible ; avant tout il était celui dont un rival n'aurait jamais à concevoir jalousie, « dont à deux voix corroborations sans fin » (Nadar, *op. cit.*)

Comme J. Duval demeura la seule « maîtresse » — si l'on peut dire — de Baudelaire, il n'est pas étonnant que les biographes aient conclu à l'impuissance sexuelle du poète. Ce fut l'opinion des intimes : Nadar, Ropps, Valès, Bainville. C'est l'opinion de MM. Porche, Raynaud, Mauclair. C'est celle de M. Léon Daudet, qui écrit : « ...Les traverses de son existence qui fut celle d'un malade, d'un impuissant sexuel... la nature lui a refusé un attribut essentiel du « vir », la possibilité d'êtreindre efficacement la femme jusqu'à ne plus former avec elle que les deux compartiments d'une boîte de chair, et d'animer cette boîte, ce réceptacle, d'un frisson conjoint... Il lutte contre ses suffusions morbides, nées de son désir désolé de jouir, une bonne fois, pour de bon. Je ne sais si je me fais bien comprendre... L'avis de Banville... était, quant à la frigidité de Baudelaire, le même que celui de Nadar. » (Léon Daudet, *op. cit.*)

Il nous semble que l'on peut trouver un aveu de cette impuissance sexuelle dans le poème en prose *Le Fou et la Vénus* :

« Quelle admirable journée ! le vaste parc se pâme sous l'œil brûlant du soleil, comme la jeunesse sous la domination de l'Amour.

» L'extase universelle des choses ne s'exprime par aucun bruit ; les eaux elles-mêmes sont comme endormies. Bien différentes des fêtes humaines, c'est ici comme une orgie silencieuse.

» On dirait qu'une lumière toujours plus croissante fait de plus en plus étinceler les objets, que les fleurs excitées brûlent du désir de rivaliser avec l'azur du ciel par l'énergie de leurs couleurs et que la chaleur, rendant visibles les parfums, les fait monter vers l'astre comme des fumées.

» Cependant, dans cette jouissance universelle, j'ai aperçu un être affligé.

» Aux pieds d'une colossale Vénus, un de ces fous artificiels, un de ces bouffons volontaires chargés de faire rire les rois quand le remord ou l'ennui les obsède, affublé d'un costume éclatant et ridicule, coiffé de cornes et de sonnettes, tout ramassé contre le piédestal, lève les yeux pleins de larmes vers l'immortelle déesse.

» Et ses yeux disent : « Je suis le dernier et le plus solitaire des humains, privé d'amour et d'amitié, et bien inférieur en cela au plus imparfait des animaux. Cependant, je suis fait, moi aussi, pour comprendre et sentir l'immortelle Beauté ! Ah ! Déesse ! ayez pitié de ma tristesse et de mon délire ! »

» Mais l'implacable Vénus regarde au loin je ne sais quoi avec ses yeux de marbre. » (*Le Fou et la Vénus*, petits poèmes en prose.)

Remarquons l'impression puissante de sensualité physique qui se dégage de la lecture de la première partie de ce poème. Les mots, les épithètes, sont choisis avec un art souverain, avec une intention précise, pour concourir à fournir cette impression « Quelle admirable journée : le vaste parc se pâme sous l'œil brûlant du soleil, comme la jeunesse sous la domination de l'Amour. L'extase universelle des choses ne s'exprime par aucun bruit; les eaux elles-mêmes sont comme endormies. Bien différentes des fêtes humaines, c'est ici comme une orgie silencieuse.

» On dirait qu'une lumière toujours plus croissante fait de plus en plus étinceler les objets; que les fleurs excitées brûlent du désir de rivaliser avec l'azur du ciel par l'énergie de leurs couleurs, et que la chaleur, rendant visibles les parfums, les fait monter vers l'astre comme des fumées.

» Cependant, dans cette jouissance universelle, j'ai aperçu un être affligé. »

Dans ce « fou artificiel », ce « bouffon volontaire », il n'est pas douteux que Baudelaire ait voulu se représenter.

Et quel est le tourment de ce fou : « Je suis le dernier et le plus solitaire des humains, privé d'amour et d'amitié et bien inférieur en cela au plus imparfait des animaux... »

Il est *inférieur*, en cela (en amour) au plus *imparfait* des animaux. Baudelaire ne dit pas au plus malheureux, au plus bête, au plus désolé des animaux, non! au plus *imparfait*.

Certes, on ne saurait être trop prudent lorsqu'on interprète un texte; on ne saurait être trop prudent lorsque de l'œuvre d'un artiste on veut remonter à l'artiste. Mais enfin ! Il ne faut pas exagérer. Il nous semble qu'il y a dans le poème cité une confession manifeste. L'objet de cette confession est également évident. Nous demandons qu'on nous dise, en toute loyauté, si notre prétention est excessive.

Que l'on admette ou non l'opinion personnelle que nous émettons, il résulte des documents que nous avons produits, des témoignages que nous avons invoqués, que Baudelaire fut un impuissant sexuel.

Lorsque nous aurons reconnu cette impuissance, nous n'aurons en mains que l'un des éléments morbides de la vie sexuelle du poète. Il ne peut pas mener sa sexualité à sa fin normale, c'est entendu. Mais cette sexualité réclame toujours ses droits; elle travaillera d'autant plus violemment l'homme, qu'elle ne peut recevoir sa satisfaction normale. Et nous avons noté encore le tempérament sensuel prononcé du poète.

Alors, comme les routes normales sont impraticables et que l'eau monte toujours et qu'on ne peut lui résister, on empruntera des routes étrangers et boueuses, qui, par bonheur, encore, sont possibles : la satisfaction génésique sera obtenue par l'intervention d'un élément étranger à la sphère génitale.

Il faut, en ces matières, se dépouiller de toute affection, examiner objectivement les situations, avoir pour but la vérité, seulement la vérité, et, au lieu de s'indigner, se rappeler que l'on a affaire à un malade.

Il est évident que Baudelaire ne s'est pas étendu longuement, pour l'édification de ses contemporains ou de la postérité, sur ses perversions sexuelles. Elles étaient la honte, l'ignominie ineffaçable et pourtant despotique et victorieuse, de sa vie intime. Certains indices cependant nous permettent

de les affirmer. Sans elles, la vie sexuelle de Baudelaire est inexplicable.

Nous avons vu que Jeanne Duval dépeint à une de ses bonnes fortunes « Monsieur », c'est-à-dire Baudelaire, comme un personnage étrange, abstrus, fantasque. Rappelons-nous bien à quel propos Jeanne parle ainsi. C'est d'amour qu'il s'agit, ou plutôt des façons de le faire. Jeanne entend dire que les façons de « Monsieur » sont étranges, abstruses, fantasques, telles « qu'un rival n'aurait jamais à en concevoir jalousie. »

Nous pouvons croire Jeanne. Faire l'amour, c'est sa partie, c'est son métier. En cette matière, elle sait ce qui est normal, simple, habituel. Or, « Monsieur » lui demande des choses « étranges, abstruses, fantasques ».

Celle-ci, peut-être, entre autres : « Tantôt il lui demandait la permission de lui baiser la jambe et il profitait de la circonstance pour baiser cette belle jambe dans telle position qu'elle dessinât nettement son contour sur le soleil couchant. » (Note du journal intime : *Fusées*.)

Pour donner le change, il arrivait que Baudelaire racontât sur son compte d'énormes calembredaines. Mais alors, le ton outrancier de ces récits permet de flairer la mystification. En voici un : « Ses amours ont eu pour objet des femmes phénomènes. Il passait de la naine à la géante et reprochait à la Providence de refuser souvent la santé à ces êtres privilégiés. Il avait perdu quelques géantes de la phtisie et deux naines de gastrite. Il soupirait en le racontant, tombait dans de profonds silences et terminait par : « Une des naines avait 72 centimètres seulement. On ne peut tout avoir en ce monde, murmurait-il alors, philosophiquement. » (*Le Gaulois*, 30 sept. 1866, article signé Ange Bénigne (Madame P. de Molènes.)

Ça, c'est la charge pour brouiller les cartes.

M. E. Crépet reconnaît que « son goût des jouissances rares et des condiments de la passion devait entraîner le poète à des fantaisies étranges, que ceux qui l'ont connu dans l'intimité ont pu noter », et il reproduit ce récit que l'on sent autrement digne de foi que le précédent :

« Un soir, nous nous trouvions dans je ne sais plus quelle brasserie, et le poète des *Fleurs du mal* racontait je ne sais quoi... d'énorme. Une femme blonde, assise à notre table, écoutait tout cela, les yeux écarquillés et la bouche ouverte. Tout à coup, le narrateur s'interrompant, lui dit : « Mademoi-
» selle, vous que les épis d'or couronnent et qui, si superbe-
» ment blonde, m'écoutez avec de si jolies dents, je voudrais
» mordre dans vous, et si vous daignez me le permettre, je vais
» vous dire comment je désirerais vous aimer. Au reste, vous
» adorer autrement me semblerait, je vous l'avoue, assez
» banal. Je voudrais vous lier les mains et vous pendre, par
» les poignets, au plafond de ma chambre : alors je me met-
» trais à vos genoux et je baiserais vos pieds nus. » Frappée de terreur, la blonde s'enfuit.

Le poète était très sincère. Il ne l'avait rêvée, pendant un moment, que pendue. Il nous en parla jusqu'à minuit : « Petite sotte, dit-il en s'en allant, cela m'eût été fort agréable. » (*Le Figaro*, art. du 15 août 1880, signé du pseudonyme Pierre Quiroul [M. Poupart-Davyl]). M. E. Crépet ajoute : L'auteur de cet article a connu Baudelaire dans l'intimité.

M. Féli Gautier, qui reproduit aussi ce récit, reconnaît : « Ce peut être vraisemblable, et par là Baudelaire réussissait le double événement de se contenter d'inexplicables prurits... » On pourrait croire que M. Féli Gautier va appeler ces « inexplicables prurits », par leur nom : perversions sexuelles. Pas du tout ! Ce sont des prurits de Baudelaire. M. Féli Gautier les trouve alors naturels : « Voudriez-vous que l'auteur des *Fleurs du mal* fit l'amour comme tout le monde ? » (*Le Mercure de France*, 1^{er} janv. 1903). N'insistons pas ! Mais retenons l'aveu.

Ces notions — impuissance sexuelle, perversions sexuelles — nous expliquent les obsessions sexuelles que nous avons relevées chez Baudelaire : cette rumination mentale, c'était une voie d'échappement, toute psychique, il est vrai, pour sa sexualité morbide toujours en éveil.

Ces notions nous expliquent encore cette phobie de l'amour

agissant, de l'acte érotique, de tout ce qui a trait à la satisfaction génésique, que tant de biographes ont signalée chez Baudelaire et dont nous avons donné maint exemple. C'est que l'idée de la satisfaction sexuelle était liée, chez Baudelaire, à des représentations étranges et qu'il jugeait infamantes. Son esprit, son orgueil, sa noble esthétique morale, tout en lui se révoltait contre les pratiques fantasques, auxquelles pourtant il succombait.

Ces notions nous expliquent aussi le vide absolu de la vie amoureuse de Baudelaire. Dans la vie de cet homme illustre, recherché, pas une femme qui compte! C'est que, comment demander à une femme, — autre que Jeanne ou qu'une professionnelle — ces choses anormales? On a vu l'échec de l'aventure avec Mme Sabatier. Baudelaire n'a pu évidemment se résoudre à la prier de lui offrir les mets que lui prodiguait Jeanne. Or ces mets étaient les seuls qu'il pouvait accueillir et digérer : le « fiasco » était fatal. On comprend que Baudelaire n'ait pas renouvelé la tentative. Avidé d'amour, il était banni de l'amour.

Ces notions expliquent encore « le carnet amoureux ». On a retrouvé dans les papiers intimes du poète un carnet où étaient relevées des adresses de filles que Baudelaire visitait parfois. Les filles, c'étaient — ce ne pouvaient être que — ses seules aventures amoureuses. Avec elles, il n'avait pas à se gêner, seulement à payer.

Ces notions expliquent surtout sa fidélité à Jeanne. Cette femme qu'il n'aimait pas, qu'il haïssait même — et qui le lui rendait bien, — qui le trompait sans vergogne et sans mystère, il lui demeurera toujours lié. Qu'on lise cette lettre, on sera édifié sur ses sentiments :

« ... Je suis obligé de travailler la nuit afin d'avoir du calme et d'éviter les insupportables tracasseries de la femme avec qui je vis... Il en résulte pour moi un état de colère perpétuel... Jeanne est devenue un obstacle non seulement à mon bonheur, — ceci serait peu de chose, moi aussi je sais sacrifier les plaisirs et je l'ai prouvé — mais encore au perfection-

nement de mon esprit. Les neuf mois qui viennent de s'écouler sont une expérience décisive. Jamais les grands devoirs que j'ai à accomplir, paiement de mes dettes, la conquête de mes titres de fortune, l'acquisition de la célébrité, le soulagement aux douleurs que je t'ai causées ne se pourront accomplir dans de pareilles conditions. Jadis elle avait quelques qualités, mais elle les a perdues; et moi j'ai gagné en clairvoyance. Vivre avec un être qui ne vous sait aucun gré de vos efforts, qui les contrarie par une maladresse ou une méchanceté permanente, qui ne vous considère que comme son domestique et sa propriété, avec qui il est impossible d'échanger une parole politique ou littéraire, une créature qui ne veut rien apprendre, quoi que vous lui ayez proposé de lui donner vous-même des leçons, une créature qui ne m'admire pas et qui ne s'intéresse même pas à mes études, qui jetterait les manuscrits au feu si cela lui rapportait plus d'argent que de les laisser publier, qui renvoie mon chat qui était ma seule distraction au logis et qui introduit des chiens parce que la vue des chiens me fait mal, qui ne sait pas ou ne veut pas comprendre qu'être très avare, pendant un mois seulement, me permettrait, grâce à ce repos momentané, de finir un gros livre, enfin est-ce possible cela, est-ce possible? J'ai des larmes de honte et de rage dans les yeux en t'écrivant ceci; et en vérité je suis enchanté qu'il n'y ait aucune arme chez moi; je pense aux cas où il m'est impossible d'obéir à la raison et à la terrible nuit où je lui (ai) ouvert la tête avec une console... Il fallait pourtant prendre un parti. Voilà quatre mois que j'y pense. Mais que faire? Une effroyable vanité primait encore ma souffrance : ne pas quitter cette femme sans lui donner une assez forte somme. Mais où la prendre... et cependant il faut partir. Mais partir à tout jamais... Mais je ne le verrai jamais. Elle fera ce qu'elle voudra. Qu'elle aille en enfer si elle veut y aller. J'ai épuisé dix ans de ma vie dans cette lutte. » (Lettre à sa mère du samedi 27 mars 1852.)

Voilà ce que pensait et écrivait Baudelaire lorsque la honte de ses vices le fouaillait trop.

Pour expliquer cet attachement à Jeanne, certains ont invoqué les scrupules qui pouvaient agiter Baudelaire. Ceux-là se sont sans doute appuyés sur la lettre suivante :

« ... Avec cet entêtement nerveux, cette violence qui vous est particulière, vous m'avez maltraité uniquement à cause d'une pauvre femme que je n'aime depuis longtemps que par devoir, voilà tout. Il est singulier que vous qui, si souvent, si longtemps, m'avez parlé de sentiments spiritualistes, de devoir, vous n'avez pas compris cette singulière liaison, où je n'ai rien à gagner et où l'expiation et le désir de rémunérer un dévouement joue le grand rôle. Quelque nombreuses que soient les infidélités d'une femme, quelque dur que soit son caractère, quand elle a montré quelques étincelles de bon vouloir et de dévouement, cela suffit pour qu'un homme désintéressé, un poète surtout, se croie obligé de la récompenser. Je vous demande pardon d'avoir insisté là-dessus... » (Lettre au général Aupick, 8 décembre 1848.)

Cet argument, c'est l'alibi; le masque qu'il faut bien prendre devant le général Aupick. Y croire, c'est se boucher les yeux devant la vérité. La preuve que Baudelaire ne gardait pas Jeanne seulement par devoir c'est que, lorsque en 1856, huit ans donc après la lettre au général, Jeanne, un matin, le quitte, le poète est fou de douleur. Qu'on en juge par cette lettre à sa mère :

« ... comme je vous le disais tout à l'heure je ne vous ai pas écrit, bien que j'en eusse la plus vive envie, et qu'à cette époque je vous crusse encore à Paris, parce que les explications que j'aurais dû vous donner vous auraient évidemment causé une joie, une espèce de joie maternelle que je n'aurais pas pu supporter. Il faut que mon état ait été bien visible, car Michel Lévy, me voyant dans cet état, tantôt d'abattement, tantôt de fureur, ne m'a fait aucune question, m'a laissé tranquille, et ne m'a même plus prié de travailler. Ma liaison, liaison de quatorze ans, avec Jeanne est rompue. J'ai fait tout ce qu'il était humainement possible de faire pour que cette rupture n'eût pas lieu. Ce déchirement, cette lutte a duré

quinze jours. Jeanne m'a toujours imperturbablement répondu que j'avais un caractère intraitable, et que d'ailleurs je la remercierai moi-même, un jour, de cette résolution. Voilà bien la grosse sagesse bourgeoise des femmes. Moi je sais que, quelque agréable aventure, plaisir, argent ou vanité, qui m'arrive, je regretterai toujours cette femme... ». A cet endroit de sa lettre, Baudelaire s'aperçoit sans doute qu'il donne trop de jour sur son mal; qu'il manifeste trop de douleur du départ d'une femme qu'il a, par ailleurs, tant dénigrée, et à sa mère elle-même (Voir la lettre du samedi 24 mars 1852). Il ne peut pourtant pas avouer à sa mère par quelles chaînes infamantes il est lié à Jeanne. Alors, il brode : « ... pour que ma douleur, que vous ne comprendrez peut-être pas bien, ne vous paraisse pas trop enfantine, je vous avouerai que j'avais mis sur cette tête toutes mes espérances, comme un joueur; cette femme était ma seule distraction, mon seul plaisir, mon seul camarade et, malgré toutes les secousses intérieures d'une liaison tempétueuse, jamais l'idée d'une séparation irréparable n'était entrée clairement dans mon esprit... » Et il continue à épancher sa douleur, sa douleur que déchaîne le sevrage brutal de ses bas et despotiques appétits : « ... il m'a fallu beaucoup de temps, je vous assure, tant la secousse a été violente, pour comprendre que peut-être le travail me donnerait des plaisirs, et qu'après tout, j'avais des devoirs à remplir. J'avais devant mon esprit un éternel : à quoi bon?... Quand il m'a bien été démontré que c'était vraiment l'irréparable, alors j'ai été pris d'une fureur sans nom; je suis resté pendant dix jours sans sommeil, toujours avec des vomissements et obligé de me cacher, parce que je pleurais toujours... je ne pouvais même pas tirer de mon orgueil ma consolation... » (Lettre à sa mère, jeudi 11 sept. 1856.)

Mais cette Jeanne, il la lui faut, absolument. Il tente une réconciliation. Pour y préparer sa mère, qui murmure, il écrit ces phrases entortillées :

« ... Me permettez-vous de rire un peu, rien qu'un peu, de ce désir que vous exprimez sans cesse de me voir semblable à

tout le monde, et de me voir digne de nos vieux amis que vous me nommez complaisamment? Hélas! vous savez bien que je n'en suis pas là, et que ma destinée sera faite autrement. Pourquoi ne me parlez-vous pas de mariage, comme toutes les mamans? Pour vous parler tout à fait sincèrement, la pensée de cette fille ne m'a jamais quitté, mais je suis si parfaitement rompu au métier de la vie, qui n'est que mensonge et vaines promesses, que je me sens incapable de retomber dans les mêmes inextricables pièges de cœur; la pauvre enfant est maintenant malade et j'ai refusé d'aller la voir; pendant longtemps elle m'a fui comme la peste, car elle connaît mon affreux tempérament qui n'est que ruse et violence. » (Lettre à sa mère, 4 nov. 1836.).

Et bientôt, c'est fait. Jeanne lui revient. Jeanne malade, vieille, laide, méchante stupide, mais Jeanne quand même. Jeanne qui a l'habitude de ses manies. Jeanne qui, familière de ses perversions, sait, seule, lui donner les « ... plaisirs plus aigus que la glace ou le fer » que réclame impérieusement sa chair morbide.

« ... Sans doute, étant ce que nous sommes, nous portons tous (et même les plus forts) quelque lambeau saignant de notre cœur dans nos œuvres, et le poète des F. d. M. est soumis à cette loi comme chacun de nous... », a écrit Barbey d'Aurevilly.

Certes! Et voici quelques lignes qui ressemblent fort à une confession :

« ... Mais il se présente souvent, pour les gens de cœur et d'intelligence, un cas difficile et angoissant comme une tragédie : c'est quand ils sont pris entre le goût héréditaire et paternel de la moralité et le goût tyrannique d'une femme qu'il faut mépriser. De nombreuses et ignobles infidélités, des habitudes de bas-lieu, de honteux secrets découverts mal à propos, nous inspirent de l'horreur pour l'idole, et il arrive parfois que notre joie nous donne le frisson. Nous voilà fort empêché dans nos raisonnements platoniques. La vertu et l'orgueil nous écient : « Fuis-la! ». La nature nous dit à

l'oreille : « Où la fuir ? » Alternatives terribles où les âmes les plus fortes montrent toute l'insuffisance de notre éducation philosophique ? » (Ch. Baudelaire, *Choix de maximes consolantes sur l'amour*.).

Le poète, d'ailleurs, nous a donné dans un poème le secret de cette liaison :

Le Vampire.

Toi qui, comme un coup de couteau,
Dans mon cœur plaintif es entrée;
Toi qui, forte comme un troupeau
De démons, vins, folle et parée,

De mon esprit humilié
Faire ton lit et ton domaine;
Infâme à qui je suis lié
Comme le forçat à sa chaîne.

Comme au jeu le joueur têtu,
Comme à la bouteille l'ivrogne,
Comme aux vermines la charogne,
Maudite, maudite sois-tu!

J'ai prié le glaive rapide
De conquérir ma liberté,
Et j'ai dit au poison perfide
De secourir ma lâcheté.

Hélas! le poison et le glaive
M'ont pris en dédain et m'ont dit :
« Tu n'es pas digne qu'on t'enlève
A ton esclavage maudit

» Imbécile! de son empire
Si nos efforts te délivraient,
Tes baisers ressusciteraient
Le cadavre de ton vampire! »

Voilà quelles sont les véritables et redoutables raisons de son attachement à Jeanne. Toutes les autres sont littérature.

La méconnaissance, voulue ou essentielle, de ces notions a conduit les biographes de Baudelaire, soucieux d'expliquer les côtés mystérieux de la vie sexuelle de leur sujet, à de lourdes erreurs.

On s'étonne qu'on ait pu produire des raisons aussi enfantines :

« Baudelaire a aimé, lui aussi, sans aucun doute, mais à sa manière. De peur d'être tyrannisé par la passion (hélas!) il se traça une ligne de conduite dont il ne se départit jamais. (Hélas!), il fit à l'amour une large part dans sa vie, mais il ne lui laissa jamais subjuguier ni son cœur, ni sa pensée. » (Hélas!) (E. Crépet, *op. cit.*)

Franchement! M. Crépet veut rire!

« La raison principale qui rendait le commerce des femmes douloureux pour Baudelaire, c'était son opinion bien arrêtée sur l'impossibilité où sont deux créatures humaines de confondre leurs pensées et leurs sentiments, même dans la communion de l'amour. » (E. Crépet, *op. cit.*)

Quel esprit averti de la vie de Baudelaire, de la vie tout court, croira à cette « raison principale ».

M. E. Raynaud s'incline devant les documents. Il reconnaît l'impuissance sexuelle de Baudelaire. Mais pour lui, cette impuissance est... volontaire. C'est une vertueuse abstinence.

« Dans l'amour... Baudelaire ne voit qu'une intervention diabolique, un piège tendu pour la perdition de l'âme. Il repousse donc l'appel de l'instinct comme une suggestion mauvaise et, en cela, il reste d'accord avec la doctrine évangélique; mais où il s'en détache, c'est quand, après avoir prononcé le sacramentel « *Vade retro* » et refusé au démon l'accès de sa chair, il l'accueille et lui fait fête en imagination. D'où vient cette inconséquence? D'abord d'un calcul de prudence. Baudelaire fait la part du feu. Il sait qu'il faut compter avec « le malin ». Le malin, c'est la nature. Elle se rit de nos sages résolutions, de nos vœux de prudence, d'hy-

giène et de continence. Le sage sait qu'il n'est pas de taille à la combattre de front. La brusquer, c'est l'exaspérer. L'affronter, en adversaire loyal, c'est être vaincu d'avance. Sa sommation est si impérieuse qu'on ne peut l'éluder que par ruse, en ayant l'air d'y consentir. On feint de la suivre, tout en s'enivrant du miel de la parole, de l'ambrosie des discours de cette effrontée larronnesse qui nous pipe à sa glu. On se laisse conduire sur la route fleurie, mais on s'arrête en Jeçà du piège. On feint de s'engager, mais on ajourne l'échéance et, ce faisant, on maintient en soi l'état d'illusion et l'on prolonge l'éblouissement du désir. Ainsi le moi évite le geste qui le disperse et le vaporise... etc. » (E. Raynaud, *op. cit.*)

Tout cela est fort joliment dit. Nous rendons hommage à l'élégance du style de M. E. Raynaud. Mais enfin, voyons! notre admiration pour la langue n'est pas assez forte qu'elle nous empêche de rire de l'indigence du raisonnement. M. E. Raynaud qui s'affirme, par ailleurs, l'un des Baudelairiens les plus avertis, se fourvoie ici totalement! Qui pourrait croire à la vertu de pareils raisonnements chez Baudelaire? Chez cet homme à la volonté toujours défaillante, chez cet homme qui ne sait résister à la tentation de l'alcool, chez cet homme dont la chair est toujours troublée par les sollicitations d'une sensualité exaspérée!

M. Féli Gautier voit rouge lorsqu'on lui montre chez Baudelaire le débauché. M. F. Gautier ne peut pas penser que Baudelaire soit fait de la même argile que les autres hommes. Il ne « veut » pas croire que Baudelaire « traînait son pauvre corps chez les filles de jubilation pour de la débauche et pour de l'orgie, simplement. » Raisons de M. Féli Gautier : « Son imagination était assez riche pour qu'il prît plus de plaisir à *morare in spirituale coïtu* qu'à exprimer des sensations... » — Enfantillage! — « ... Toutes les femmes qu'il rencontra... » (Cf. *Carnet amoureux*) « ... je veux croire qu'il montait chez elles pour le seul plaisir des yeux, etc. » (F. Gautier, *Mercur de France*, 1^{er} janv. 1903).

Il ne s'agit pas de ce que M. F. Gautier « veut » croire, mais de ce qui est.

Nous le répétons : il ne faut pas s'indigner, mais, d'après les documents, les données du problème, comprendre et expliquer. Il ne faut pas partir d'idées préconçues, il faut rester les serviteurs scrupuleux des textes.

D'autant que cette indignation, si elle est respectable par son origine, est bien vaine ! Baudelaire avait une sensualité exigeante ; pour son malheur, il se trouvait que cette sensualité exigeante, il ne la pouvait satisfaire que par la pratique de manœuvres plus ou moins honteuses. Mais Baudelaire n'est jamais le débauché cynique. Il connaît ses bas appétits, il les juge bas ; son idéal moral élevé s'insurge contre eux ; toute sa vie, il lutte contre ses suffusions morbides ; elles le torturent, mais elles sont morbides, fatales, il ne peut leur échapper. Quel martyre !

Nous aimons Baudelaire autant que quiconque. Aux périodes douloureuses de notre vie intérieure, il nous fut toujours le meilleur réconfort. Nous avons pour l'artiste une admiration, une vénération sans bornes ; nous avons pour l'homme malheureux une pitié infinie.

La connaissance de ses maux ne peut affaiblir aucun de ces sentiments.

LA VIE AMOUREUSE DE BAUDELAIRE

Il nous est impossible, dans une étude sur Baudelaire, de ne pas dire au moins quelques mots sur cette question.

Baudelaire n'a aimé, sa vie durant, qu'une femme : sa mère.

Cette amoureuse passion est reconnue par tous les biographes. Nous ne la discuterons donc pas longuement.

Nous avons cité les pages où M. Porche décrit le développement de ce sentiment chez Baudelaire enfant. Nous avons vu que Baudelaire lui-même, devenu homme, avoue dans une lettre à Poulet-Malassis :

« Qu'est-ce que l'enfant aime si passionnément dans sa mère, dans sa bonne, dans sa sœur aînée? Est-ce simplement l'être qui le nourrit, le peigne, le lave, le berce? C'est aussi la caresse et la volupté sensuelle. »

Voici encore une lettre à Ancelle assez significative : «... Vous êtes un grand enfant. Cependant, je vous ai suffisamment souvent reproché votre *sentimentalisme* et démontré l'inutilité de votre attendrissement à l'endroit de ma mère. Laissez à tout jamais cela de côté, et si j'ai quelque chose de cassé dans l'esprit à *cet endroit*, plaignez-moi et laissez-moi tranquille. » (10 janvier 1830.)

Dans des vers d'adolescence, Baudelaire dit qu'il lui est doux d'écouter :

«... les chuchotements de ces jeunes amours

Que le Seigneur a mis au début de nos jours. »

On relève encore maint indice de la persistance, plus ou moins voilée, de cette passion dans ses lettres à sa mère :

«... Je te dirai que, plongé dans mes affreuses mélancolies, je cause souvent tout bas avec toi, tu ne me croirais pas. Tu croirais que ce sont des fictions de politesse filiale.

J'ai une âme si *singulière* que je ne m'y reconnais pas moi-même. » (26 mars 1853.)

«... Je t'ai aimée passionnément dans mon enfance... Qui sait si je pourrai une fois encore t'ouvrir toute mon âme que tu n'as jamais appréciée ni connue. J'écris cela sans hésitation tant je sais que c'est vrai. Il y a eu dans mon enfance une époque d'amour passionné pour toi; écoute et lis sans peur, je ne t'en ai jamais tant dit. Je me souviens d'une promenade en fiacre; tu sortais d'une maison de santé où tu avait été reléguée, et tu me montras, pour me prouver que tu avais pensé à ton fils, des dessins à la plume que tu avais faits pour moi. Crois-tu que j'ai une mémoire terrible! Plus tard, place Saint-André-des-Arts et Neuilly. De longues promenades, des tendresses perpétuelles! Je me souviens des quais qui étaient si tristes le soir. Ah! ç'a été pour moi le bon temps des tendresses maternelles. Je te demande pardon d'appeler bon temps celui qui a été sans doute mauvais pour toi. Mais j'étais toujours vivant en toi; tu étais uniquement à moi. Tu étais à la fois une idole et un camarade. Tu seras peut-être étonnée que je puisse parler avec passion d'un temps si reculé. Moi-même j'en suis étonné. C'est peut-être parce que j'ai conçu, une fois encore, le désir de la mort que les choses anciennes se peignent si vivement dans mon esprit... » (6 mai 1861.)

Baudelaire a 7 ans quand sa mère se remarie. Cet événement le bouleverse.

« Charles souffre pour la première fois, et d'une souffrance où les aigreurs de la rancune, la brûlure de la jalousie, se mêlent aux élancements du regret... La joie, cette plénitude un instant entrevue, s'efface à jamais de la vie de Baudelaire. Vous m'entendez bien : à jamais. C'est l'heure, et combien tôt venue! où, dans sa destinée, quelque oiseau sinistre, pareil au corbeau d'Edgar Poe, bat de l'aile et dit : Nevermore. » (Porche, *op. cit.*)

Sans mêler la psychanalyse aux débats, on peut dire que ce traumatisme affectif entre, sans doute pour une large part, dans l'étiologie de la névrose de Baudelaire.

M. Buisson note : « Baudelaire était une âme très délicate, très fine, originale et tendre, qui s'était *félée* au premier choc de la vie. Il y avait dans son existence un événement qu'il n'avait pu supporter : le second mariage de sa mère. Sur ce sujet, il était inépuisable, et sa terrible logique se résumait toujours ainsi : « Quand on a un fils comme moi (comme moi était sous-entendu), on ne se remarie pas. »

Il nous paraît intéressant de signaler le fait suivant : Il est, chaque année, une saison dont le retour terrifie Baudelaire : c'est l'automne; alors, l'angoisse le terrasse. Pourquoi? Nous voulons bien que l'automne soit, en elle-même, une époque qui incline à la tristesse. Mais il est banal de remarquer que les sentiments pénibles ou agréables que suscitent en nous certaines époques de l'année sont liés, en général, au souvenir d'incidents heureux ou malheureux qui ont marqué ces temps. Eh bien, sait-on la date du second mariage de la mère de Baudelaire? Novembre 1828.

Mais ce que nous voulons surtout préciser, c'est que Baudelaire n'a aimé que sa mère. On nous opposera : « Pourtant, sa passion pour Mme Sabatier était sincère? Le culte qu'il lui rendit, cinq ans durant, le prouve assez? Cette femme qui est son « Ange gardien », sa « Muse », sa « Madone », cette femme dont les yeux conduisent ses pas « dans la route du beau », cette femme, il l'a aimée? »

Nous ne le pensons pas. Nous ne croyons pas que Baudelaire ait aimé Mme Sabatier. Ce qu'il a aimé, ce qu'il a poursuivi en Mme Sabatier, c'est un idéal féminin.

Ce qui nous fortifie dans cette opinion, c'est que, dans le *même temps* où Baudelaire adressait à Mme Sabatier ses vers et ses lettres les plus passionnés, il écrivait à une autre femme, Marie X..., l'épître suivante, unique d'ailleurs :

« Madame,

» Est-il bien possible que je ne dois plus vous revoir? Là

est pour moi la question importante, car j'en suis arrivé à ce point que votre absence est déjà pour mon cœur une énorme privation.

» Quand j'ai appris que vous renonciez à poser et qu'involontairement j'en serais la cause, j'ai ressenti une tristesse étrange.

» J'ai voulu vous écrire, quoique pourtant je sois peu partisan des écritures, on s'en repent presque toujours. Mais je ne risque rien, puisque mon parti est pris de me donner à vous pour toujours.

» Savez-vous que notre longue conversation de jeudi a été fort singulière? C'est cette même conversation qui m'a laissé dans un état nouveau et qui est l'occasion de cette lettre.

» Un homme qui dit : Je vous aime, et qui prie, et une femme qui répond : Vous aimer, moi? Jamais! Un seul a mon amour. Malheur à celui qui viendrait après lui, il n'obtiendrait que mon indifférence et mon mépris. Et ce même homme, pour avoir le plaisir de regarder plus longtemps dans vos yeux, vous laisse lui parler d'un autre, ne parler que de lui, ne vous enflammer que pour lui et en pensant à lui. Il est résulté pour moi de tous ces aveux un fait bien singulier, c'est que pour moi vous n'êtes plus seulement une femme que l'on désire, mais une femme que l'on aime pour sa franchise, pour sa passion, pour sa verdeur, pour sa jeunesse et pour sa folie.

» J'ai beaucoup perdu à ces explications puisque vous avez été si décisive que j'ai dû me soumettre de suite. Mais vous, Madame, vous y avez beaucoup gagné : vous m'avez inspiré du respect et une estime profonde. Soyez toujours ainsi, et gardez-la bien, cette passion qui vous rend si belle et si heureuse.

» Revenez, je vous en supplie, et je me ferai doux et modeste dans mes désirs. Je méritais d'être méprisé de vous quand je vous ai répondu que je me contenterais de miettes. Je mentais. Oh! si vous saviez comme vous étiez belle ce soir-là! Je n'ose pas vous faire de compliments, cela est si banal!

Mais vos yeux, votre bouche, toute votre personne vivante et animée passe maintenant devant mes yeux fermés, et je sens bien que c'est définitif.

» Revenez, je vous le demande à genoux; je ne vous dis pas que vous me trouverez sans amour, mais cependant vous ne pourrez empêcher mon esprit d'errer autour de vos bras, de vos si belles mains, de vos yeux où toute votre vie réside, de toute votre adorable personne charnelle; non, je sais que vous ne le pourrez pas; mais soyez tranquille, vous êtes pour moi un objet de culte, et il m'est impossible de vous souiller; je vous verrai toujours aussi radieuse qu'avant. Toute votre personne est si belle, si bonne et si douce à respirer! Vous êtes pour moi la vie et le mouvement, non pas précisément autant à cause de la rapidité de vos gestes et du côté violent de votre nature qu'à cause de vos yeux, qui ne peuvent inspirer au poète qu'un amour immortel. Comment vous exprimer à quel point je les aime, vos yeux, et combien j'apprécie votre beauté? Elle contient deux grâces contradictoires, et qui, chez vous, ne se contredisent pas : c'est la grâce de l'enfant et celle de la femme.

» Oh! Croyez-moi, je vous le dis du fond du cœur : vous êtes une adorable créature, et je vous aime bien profondément. C'est un sentiment vertueux qui me lie à jamais à vous. En dépit de votre volonté, vous serez désormais mon talisman et ma force. Je vous aime, Marie, c'est indéniable; mais l'amour que je ressens pour vous c'est celui du chrétien pour son Dieu; aussi ne donnez jamais un nom terrestre et si souvent honteux à ce culte incorporel et mystérieux, à cette suave et chaste attraction qui unit mon âme à la vôtre en dépit de votre volonté. Ce serait un sacrilège. J'étais mort, vous m'avez fait naître. Oh! vous ne savez pas tout ce que je vous dois! J'ai puisé dans votre regard d'ange des voies ignorées; vos yeux m'ont initié au bonheur de l'âme, dans tout ce qu'il a de plus parfait, de plus délicat. Désormais, vous êtes mon unique reine, ma passion et ma beauté, vous êtes la partie de moi-même qu'une essence spirituelle a formée.

» Par vous, Marie, je serai fort et grand. Comme Pétrarque, j'immortaliserai ma Laure. Soyez mon Ange gardien, ma Muse, ma Madone, et conduisez-moi dans la route du beau...

» J'attendrai des années, et quand vous vous verrez obstinément aimée... »

Or, nous le répétons, dans le même temps le poète envoyait à Mme Sabatier des épîtres pleines de la même passion. On peut se reporter à ces lettres, nous les avons citées. Mêmes sentiments, mêmes effusions platoniques, même effroi du désir, semblable mysticisme, mêmes termes.

On a sans doute remarqué qu'il disait à Marie X... : « Soyez mon Ange gardien, ma Muse, ma Madone, et conduisez-moi sur la route du beau. » Ces expressions se retrouvent mot pour mot dans les poèmes adressés à Mme Sabatier.

M. C. Maucclair, qui relève ces rapprochements, y voit un « bel exemple de perversité » ; « la lettre à Marie X..., c'est, dit M. Maucclair, « de la littérature pour empaumer en passant une femme de plus, quitte à la délaissier le lendemain. » (*La vie amoureuse de Charles Baudelaire*, p. 113.)

Non, Baudelaire ne cherchait pas à empaumer Marie X... Il eût été bien embarrassé de cette femme. Il ne faut voir là aucune perversité. Ce que Baudelaire poursuivait, toujours, dans les mêmes termes, les mêmes élans, les mêmes désirs, ce qu'il poursuivait à travers son culte pour Mme Sabatier, à travers son culte pour Marie X..., c'était une intention mystique, c'était un idéal féminin.

Pour qualifier la passion de Baudelaire pour Mme Sabatier, pour Marie X..., les biographes sont obligés d'user des épithètes : mystique, imaginative, cérébrale, etc.

Absolument : passion mystique, passion imaginative, passion cérébrale. Les objets extérieurs, Mme Sabatier, Marie X..., ne sont que les prétextes, les excuses de cette passion imaginative, car le véritable objet de cette passion, c'est sa mère.

Sa mère qu'il a aimée, enfant, totalement; qu'il continue à aimer, homme, mystiquement, et plus ou moins inconsciem-

ment, en poursuivant, sous les espèces et apparences de Mine Sabatier, Marie X..., ou autres, un idéal féminin.

Cette notion découle naturellement de l'étude de la vie et de l'œuvre de Baudelaire. Quand on a passé des années à examiner sous toutes ses faces le « cas Baudelaire », cette notion hurle l'évidence. Nous mettons au défi tout familier de la vie et de l'œuvre du poète de ne pas en être irrésistiblement pénétré.

Nota. — Il n'est nul besoin de faire intervenir ici la psychanalyse.

Dans le courant de nos études médicales, il nous a paru bon de nous informer confortablement des théories de Freud. Nous avouerons que nous y avons trouvé intérêt; pas assez cependant pour nous incliner à une totale sympathie.

Appliquées à la recherche des causes de la névrose de Baudelaire, les théories psychanalytiques s'avèrent infiniment séduisantes. Nous ne nous lancerons pourtant pas sur cette voie; cela allongerait considérablement notre travail, et, surtout, le terrain nous semble encore trop peu sûr.

Ceux que la question intéresserait pourront se reporter avec profit à la thèse de notre camarade, le Docteur Castelbou : *Baudelaire malade*, Bordeaux, 1929.

QUE BAUDELAIRE GARDA TOUJOURS UNE CONSCIENCE TRÈS NETTE DE LA NATURE MORBIDE DE SON AFFEC- TIVITE

Nous avons relevé les troubles de l'affectivité de Baudelaire. Nous avons noté ses tendances morbides à la rêverie, à l'isolement social, au pessimisme, au spleen. Nous avons signalé sa constitution émotivo-dépressive, ses angoisses, son aboulie. Nous avons parlé de ses obsessions, de ses phobies. Nous avons insisté sur le dérèglement de sa vie sexuelle. Nous savons très nettement maintenant quels sont les éléments de la névrose de Baudelaire. Peut-être le lecteur a-t-il été lassé souvent par l'abondance des matériaux apportés : nous répétons que ceci n'est pas un roman.

Tout en dénonçant les caractères névropathiques, nous avons montré qu'ils étaient marqués dès l'enfance, qu'ils étaient de nature apparemment constitutionnelle.

Il nous faut à présent rassembler les témoignages qui prouvent que Baudelaire a toujours gardé une conscience très nette de la nature morbide de son état affectif. Témoignages dont on comprendra l'importance majeure si l'on se rappelle la définition de la névrose d'après le Professeur Hesnard. (Cfr. p. 61, 62, 63.)

Chaque fois que nous avons relevé un symptôme névropathique, nous avons montré que Baudelaire connaissait ce symptôme, qu'il avait conscience de son origine morbide en lui-même. La question que nous nous posons dans ce chapitre est donc déjà résolue. Si nous l'abordons à nouveau, c'est par excès de scrupule. Aussi la traiterons-nous dans son ensemble.

Voici ces témoignages :

« ...Mais persuade-toi donc bien d'une chose, que tu sembles toujours ignorer, c'est que vraiment, pour mon malheur, je ne suis pas fait comme les autres hommes. » (Lettre à sa mère, 1844.)

En 1848, le poète prend part au mouvement révolutionnaire. A cette occasion, il note dans *Mon cœur mis à nu* : « Mon ivresse de 1848. De quelle nature était cette ivresse? Goût de la vengeance. Plaisir naturel de la démolition. Ivresse littéraire. Souvenir de lectures ».

Ailleurs — livre inachevé sur la Belgique — Baudelaire, à propos des proscrits de décembre, écrit :

« Quand on parle révolution pour de bon, on les épouvante. Vieilles rosières! moi quand je consens à être républicain, je fais le mal, le sachant. Oui! Vive la Révolution! toujours! quand même! mais moi je ne suis pas dupe! Je n'ai jamais été dupe. Je dis : « Vive la Révolution! » comme je dirais : « Vive la Destruction! vive l'Expiation! vive la Mort! »

» J'espère que tu ne me croiras pas tout à fait fou, puisque je connais ma folie... *Cette disproportion entre la volonté et la faculté est pour moi quelque chose d'inintelligible. Pourquoi, ayant une idée si juste, si nette, du devoir et de l'utile, fais-je toujours le contraire?* » (Lettre à sa mère, 26 mars 1853.)

« ...En somme, je crois que ma vie a été damnée dès le commencement et qu'elle l'est pour toujours... » (Lettre à sa mère, 4 décembre 1854.)

« ...car je me crois malade, et un malade, même imaginaire, est un malade... » (Lettre à sa mère, 26 févr. 1858.)

« ...La dédicace que j'ai faite pour le premier de ces volumes : *Les paradis artificiels*, me fait un peu peur. Il y a tant de hauteur, tant d'insolence et de mépris, que je sens vaguement que je frise le ridicule. » (Lettre à sa mère, 1^{er} janvier 1860.)

« ...Je t'en supplie très ardemment, sois indulgente, songe que je souffre de grandes douleurs et que mon esprit est malsain. » (Lettre à sa mère, 26 mars 1860.)

« ...J'espère toujours pouvoir dominer, me venger, pouvoir devenir impunément impertinent et autres enfantillages. » (Lettre à sa mère, 11 oct. 1860.)

Il vient d'entretenir sa mère de ses projets de suicide, de ses angoisses, etc..., et il ajoute :

« ...Je relis tout ce que je viens de t'écrire et franchement, étant considérée ta faiblesse, il est abominable de te l'envoyer, cependant j'en ai le déplorable courage. Cela servira au moins à te montrer dans quelles pensées habituelles je vis depuis que j'existe. » (Lettre à sa mère, 11 oct. 1860.)

« ...Ma mélancolie use mes facultés... » (Lettre à sa mère, 23 déc. 1861.)

« ...Je connais parfaitement la science de la vie, mais je n'ai pas la force de la mettre en pratique. » (Lettre à sa mère, 11 déc. 1863.)

« ...J'ai cultivé mon hystérie avec jouissance et terreur. » (*Fusées.*)

Il se plaint :

« ...d'une espèce de maladie mentale, une peur perpétuelle augmentée par l'imagination. » (Lettre à sa mère, 3 juin 1863.)

Il serait superflu d'insister. Baudelaire avait pleine conscience de la nature morbide de son affectivité.

Il avait une idée, très « juste », très « nette » « du devoir et de l'utile ». « Pourquoi « faisait-il » toujours le contraire ? » Parce que ses instincts et ses tendances malades l'entraînaient irrésistiblement loin du devoir, loin de l'utile. Il courait à l'abîme. Il le savait. Horrifié, il luttait, autant qu'il le pouvait, contre le vertige. En vain :

Vainement ma raison voulait prendre la barre;
La tempête en jouant déroutait ses efforts,
Et mon âme dansait, dansait, vieille gabarre
Sans mâts, sur une mer monstrueuse et sans bords.

M. G. Maclair (*op. cit.*) s'étonne de ce que Baudelaire, « qui raisonnait avec une telle justesse en art », ait « tou-

jours raisonné à côté lorsqu'il s'agissait... de la conduite de sa vie ». L'étonnement de M. C. Maclair est le fruit d'une erreur : Baudelaire ne raisonnait pas « à côté » dans la conduite de sa vie, il raisonnait « juste » et « net ». Seulement, ces raisonnements justes et nets il ne pouvait pas les suivre.

La méconnaissance de cette notion conduit M. C. Maclair à une autre erreur : « L'homme est un névropathe ne sachant pas vivre, un impulsif, un mystificateur, un dévoyé à demi fou d'orgueil. L'écrivain est un logicien supérieur... Il y a un désaccord énorme entre l'homme et l'écrivain... » (*Op. cit.*)

Non. Il n'y a aucun désaccord entre l'homme et l'écrivain, ou plutôt le désaccord n'est qu'apparent. Le désaccord, il est dans l'homme lui-même. Expliquons-nous : Pour la conduite de sa vie, Baudelaire devait compter surtout avec ses tendances, ses instincts; or ils étaient fatalement malsains. Baudelaire les savait tels, et c'est ce qui le distingue du psychopathe, du fou. Mais au moment de passer aux actes, sa lucidité le servait peu; en apparence, extérieurement il se conduisait souvent comme un fou.

Au contraire, dans l'élaboration d'un poème, d'un article de critique, d'une œuvre d'art quelconque, ses tendances, ses instincts malsains intervenaient peu; simplement pour donner à l'œuvre d'art une certaine couleur, une certaine tonalité; ils n'étaient que des matériaux isolés au service d'une raison, d'une intelligence claire, disciplinée, puissante, saine et qui, dans la genèse, la conduite de l'œuvre d'art, était souveraine et unique maîtresse.

Nous le répétons, il n'y a aucun désaccord entre l'homme et l'écrivain. Le désaccord, il est dans l'homme : c'est sa névrose.

A PROPOS DE QUELQUES OPINIONS DU DOCTEUR PHOTIS-SCOURAS

Nous avons dû montrer toutes les misères de l'homme : c'était l'objet de notre étude. Mais nous avons montré aussi que toutes ses misères, toutes ses faiblesses, tous ses troubles, l'homme les connaissait : c'était notre but. On peut donc parler de la névrose de Baudelaire; non de sa psychose, non de sa folie.

Dans sa thèse inaugurale : *Essai médico-psychologique sur Charles Baudelaire*, le docteur Photis-Scouras écrit :

« Il est certain qu'un bon équilibre psychique n'aboutit qu'à la médiocrité heureuse. Que la névrose soit la rançon du génie ou qu'elle en soit la cause déterminante, ce n'est point là le but de notre travail. Car tout en reconnaissant la parenté réelle qui unit le génie et la névrose — deux ordres de manifestations psychiques cependant si opposées dans leur structure intime et dans leurs effets — force nous est d'admettre que l'essence propre du génie échappe encore aux fouilles patientes du scalpel. »

Là-dessus, nous voulons prendre carrément position.

Nous ne sommes pas certain du tout « qu'un bon équilibre psychique n'aboutit qu'à la médiocrité heureuse ». Nous sommes même sûr du contraire. Il y a eu, il y a et il y aura toujours des artistes, des auteurs de génie doués d'un bon équilibre psychique.

Nous ne croyons pas du tout que la « névrose soit la rançon du génie » ou qu'elle en soit « la cause déterminante ».

Ce que nous pensons, c'est qu'il y a eu des hommes de génie qui ont été des névrosés, des hommes de génie dont les états affectifs étaient morbides. Rien d'ailleurs de plus naturel, car nous sommes tous, au fond, plus ou moins des névrosés. De même que la santé physique absolue est un mythe, de même la santé affective. Mais sans invoquer cet argument — de simple bon sens — il n'y a pas à s'étonner de ce que de grands génies aient été de grands névropathes. On peut constater les deux phénomènes sans exiger que l'un soit la conséquence de l'autre, ou *vice versa*. Il y a eu des hommes de génie purs de toute névrose manifeste; il y a eu de grands névropathes qui n'avaient aucun génie. On est peiné d'avoir à écrire de telles banalités.

Nous ne reconnaissons pas du tout la « parenté réelle qui unit le génie à la névrose » pour les mêmes raisons. De ce que Beethoven était sourd va-t-on conclure que la surdité est la raison ou la cause du génie musical?

Mais nous admettons sans effort que « l'essence propre du génie échappe encore aux fouilles patientes du scalpel »! Nous sommes même persuadé, et nous espérons, qu'elle lui échappera toujours!

A Dieu ne plaise que nous voulions donner une définition du génie! Mais il n'est pas interdit de remarquer qu'en s'obstinant à dénoncer une relation de cause à effet entre la névrose et le génie, on fait vraiment trop bon marché de l'intelligence. Dans les théories sur la parenté du génie et de la névrose, il entre une intention évidente de dénigrement de la Raison. Elle existe, cependant. Que devient-elle dans ces galères? On n'en parle même pas. Or, nous attendons toujours que l'on nous montre une « œuvre d'art » conçue dans la période d'état d'une psychopathie, d'une folie confirmée.

Que la névrose marque le génie, qu'elle soit un de ses éléments, qu'elle lui imprime une couleur, une tonalité particulière, certes, cela n'est pas douteux. Et il ne peut en être autrement. L'homme de génie ne fait pas son œuvre de rien. Il lui faut des matériaux. Quels sont-ils? Lui-même. Si son

affectivité est morbide on retrouvera fatalement des traces de cette morbidité dans son œuvre.

M. de Fleury a écrit : « L'intelligence est une belle et froide lumière. » Nous ne savons pas ce que M. de Fleury a voulu exprimer par cette phrase. Mais nous savons que beaucoup l'ont entendue et répétée, comme une charge contre l'intelligence. Ceux-là n'ont retenu que l'épithète de « froide », et cette épithète les a abusés. Quant à nous, cette définition nous plaît infiniment. Oui : « l'intelligence est une belle et froide lumière ». Que l'on dise que l'intelligence est une lumière, cela nous enchante ; que l'on attribue à cette lumière la beauté, cela nous ravit ; que l'on accorde encore à cette lumière la froideur, cela nous remplit d'aise. Car le propre de la lumière, ce n'est pas de chauffer, mais d'éclairer ! Que nous importe que cette lumière soit froide, pourvu qu'elle soit lumière et qu'elle soit belle ! Et si elle est froide, tant mieux !

Ainsi nous dirions volontiers que l'affectivité est une puissante et sauvage flamme. « L'affectivité anime et oriente la pensée », nous dit le Professeur Hesnard. Parole d'un sage ! Dans la comédie humaine — ordinaire ou géniale — l'affectivité joue, elle aussi, les grands premiers rôles. On peut croire que nous ne le méconnaissons pas.

Tous ceux qui ont étudié les syndromes névropathiques en ont dénoncé le caractère fatal. Marqués dès l'enfance de l'individu qu'ils accablent, sans doute conçus et nés en même temps que lui, ils déroulent implacablement leurs conséquences. A telle enseigne qu'au berceau d'un névropathe on pourrait prédire sa destinée.

M. P. Bourget, avec sa pénétration d'esprit habituelle, a parfaitement distingué le caractère fatal du Malheur qui poursuit Baudelaire sa vie entière : « C'est Lamennais qui s'écria un jour : « Mon âme est née avec une plaie. » Baudelaire aurait pu s'appliquer cette phrase. Il était d'une race condamnée au malheur. » (P. Bourget, *Essais de psychologie contemporaine*, t. I.)

Il y aurait là de quoi faire douter de la Providence si nous ne savions que nos souffrances seront, un jour, notre seule couronne. Celle de Baudelaire doit être splendide. Telle que

...les bijoux perdus de l'antique Palmyre,
Les métaux inconnus, les perles de la mer,
Par votre main montés, ne pourraient pas suffire,
A ce beau diadème éblouissant et clair.

La vie de Baudelaire est un drame permanent.

Drame permanent résultant du mélange intime et de la lutte incessante, dans le même individu, entre des tendances et des instincts fatalement malsains, un idéal moral élevé et une lucidité sans défaillance. Ainsi cet homme avide d'ordre, de bonheur, n'a connu que désordre et que malheur; épris de luxe, de calme, il n'a éprouvé que gêne et tourment; désireux de la douceur d'un foyer, il n'a eu partage que les tracasseries et les hontes du concubinage le plus bas; soucieux des commodités d'une maison confortable, il a été réduit aux expé-

dients de la bohème; amoureux de l'esthétique de vie la plus noble, il a été poussé dans la fange.

Il est difficile de concevoir martyr plus atroce. C'est ce martyr qui est inscrit tout au long des *Fleurs du mal*, tout au long des *Petits poèmes en prose*. C'est ce martyr qui explique et éclaire le contraste de ces deux portraits :

Baudelaire à 20 ans : « O rare exemple d'un visage réellement divin, réunissant toutes les chances, toutes les formes et les séductions les plus irrésistibles! le sourcil est pur, allongé d'un grand arc adouci... l'œil long, noir, profond... le nez gracieux, ironique... la bouche est arquée et affinée déjà par l'esprit, pourprée et d'une belle chair... le visage est d'une pâleur chaude, brune, sous laquelle apparaissent les tons roses d'un sang riche et beau... une barbe enfantine, idéale, de jeune dieu... le front haut, large, magnifiquement dessiné, s'orne d'une noire, épaisse et charmante chevelure naturellement ondulée et bouclée. » (Th. de Banville, *Mes souvenirs*.)

Vingt ans plus tard : « En voyant cette tête toujours singulière, s'évasant du collet de la houppelande invariablement retroussé, nez vigoureusement lobé entre ces deux yeux qu'on n'oubliait plus : deux gouttes de café sous des sourcils retroussés; lèvres serrées et amères, mauvaises; cheveux argentés avant l'âge, tantôt trop courts, tantôt trop longs; visage glabre cléricalement rasé jusqu'au scrupule, le passant saisi, comme inquiet, songeait : « Celui-là n'est pas tout le » monde. » (Nadar, *Baudelaire intime*.)

...Arrivé au terme de notre travail, toutes les misères que nous avons dû étudier, toutes les plaies que nous avons dû fouiller, toutes les souffrances que nous avons dû contempler se projettent et se fixent sur l'écran de notre mémoire; elles se rassemblent, se coordonnent, s'agrègent, et, multitude compacte, montent à l'assaut de notre cœur, submergent notre esprit, chargent notre être entier d'un vaste et pesant sentiment, fait d'amertume, de tristesse et de pitié mêlées.

L'homme nous apparaît tel qu'il fut dans la réalité, traînant

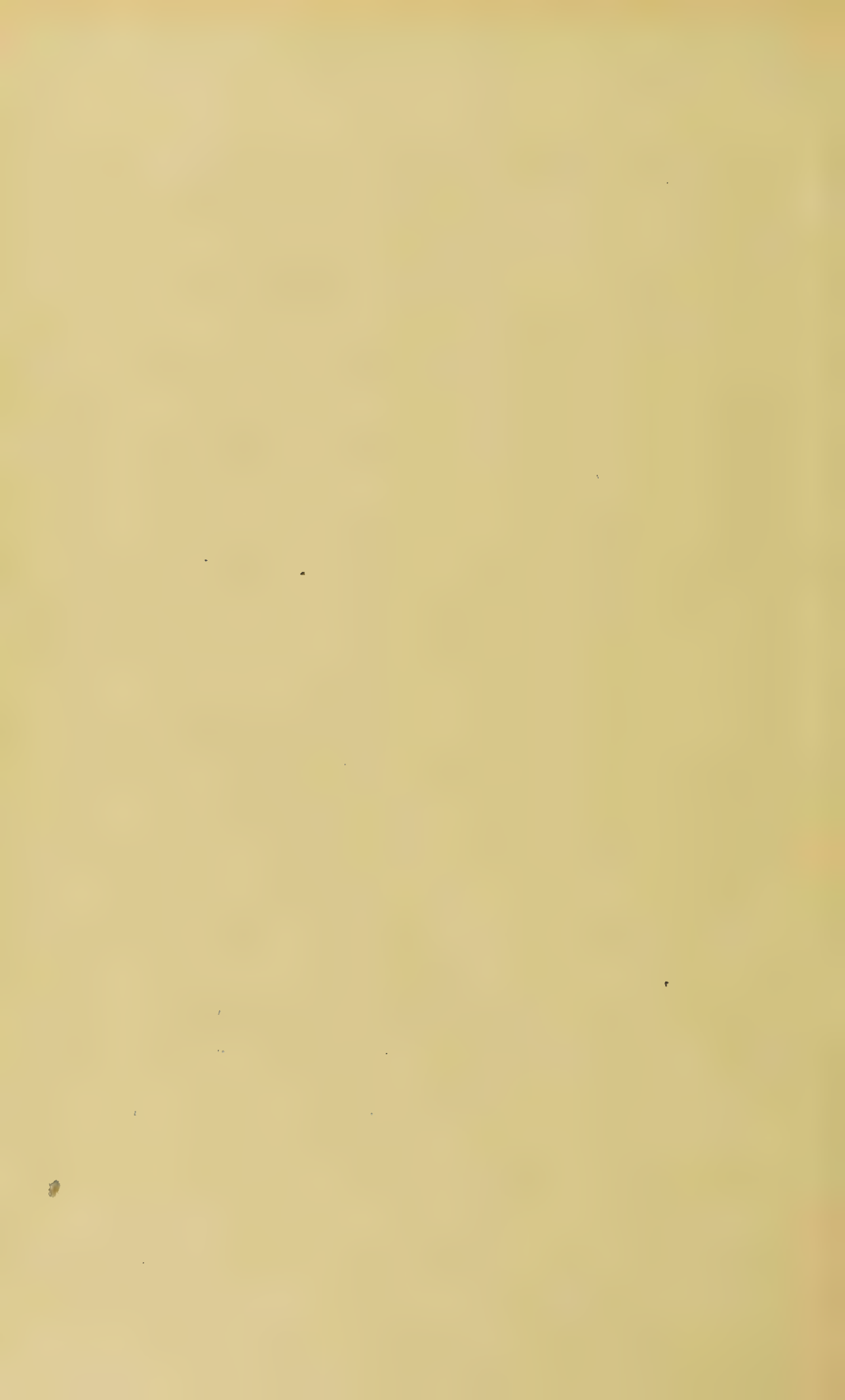
dès son aurore les multiples boulets de ses instincts morbides; menant, tout le jour, contre ses tendances viciées, l'impossible combat; enfin, au crépuscule, conscient de son désastre, happé par une mort sans gloire.

Si rien ne peut affaiblir notre tristesse et notre pitié, l'espoir d'une plus juste compréhension de cette homme adoucirait au moins largement notre amertume.

Nous voudrions que chacun pensât ce que le plus magnifique prosateur du *xix^e* siècle, Barbey d'Aurevilly, a coulé dans l'or de ses phrases :

« Monsieur Baudelaire... n'a pas dit que ces « Fleurs du mal » étaient belles, qu'elles sentaient bon, qu'il fallait en orner son front, en emplir ses mains et que c'était là la sagesse. Au contraire, en les nommant il les a flétries. Dans un temps où le sophisme raffermait la lâcheté et où chacun est le doctrinaire de ses vices, M. Baudelaire n'a rien dit en faveur de ceux qu'il a moulés énergiquement dans ses vers. On ne l'accusera pas de les avoir rendus aimables. Ils y sont hideux, nus, tremblants, à moitié dévorés par eux-mêmes, comme on les conçoit dans l'enfer. C'est là, en effet, l'avancement d'hoirie infernale que tout coupable a de son vivant dans la poitrine. Le poète, terrible et terrifié, a voulu nous faire respirer l'abomination de cette épouvantable corbeille qu'il porte, pâle canéphore, sur sa tête, hérissée d'horreur. C'est là réellement un grand spectacle! Depuis le coupable cousu dans un sac qui déferlait sous les ponts humides et noirs du moyen âge en criant qu'il fallait laisser passer une justice, on n'a rien vu de plus tragique que la tristesse de cette poésie coupable qui porte le faix de ses vices sur son front livide. Laissons-la donc passer aussi! On peut la prendre pour une justice : la justice de Dieu! » (Barbey d'Aurevilly, *Les œuvres et les hommes*.)

Encore cherchera-t-on en vain le coupable. Si l'on a bien entendu notre étude, on ne trouvera qu'une victime.



CONCLUSIONS

I. — Les thèses, soutenues par C. Lombroso et par le Professeur Grasset, concluant à l'aliénation mentale et à la paralysie générale chez Baudelaire, sont totalement erronées.

II. — Baudelaire mourut, hémiplégique et aphasique, des suites d'un ramollissement cérébral. Ce ramollissement cérébral doit être rapporté à l'endartérite de la sylvienne gauche, endartérite d'étiologie complexe : fragilité constitutionnelle, syphilis, sans doute, opium, alcool, vie de bohème.

III. — Baudelaire usa et abusa d'excitants : alcool, opium, haschisch. Sa toxicomanie, modérée d'ailleurs, fut une des conséquences de sa névropathie constitutionnelle.

IV. — On retrouve chez Baudelaire les signes de la constitution psychasthénique et de la constitution émotive.

V. — Sur ce terrain, se développera un syndrome anxieux chronique, associé à des crises anxieuses, à des obsessions, à des phobies.

VI. — Baudelaire fut un impuissant sexuel avec perversions sexuelles.

VII. — Baudelaire garda toujours une très nette conscience de la nature morbide de son affectivité.

VU, BON A IMPRIMER :

VU : *Le Doyen,*

Le Président,

C. SIGALAS.

P. MAURIAC.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Bordeaux, le 17 décembre 1930.

Le Recteur de l'Académie,

F. DUMAS.

BIBLIOGRAPHIE

- ASSELINEAU (Charles). — Baudelaire, sa vie, son œuvre. Lemerre, 1869.
- Baudelaire, recueil d'anecdotes. Publié à la suite du « Charles Baudelaire », étude biographique, par M. E. CRÉPET, revue et complétée par M. Jacques CRÉPET. Albert Messein, édit., Paris, 1928.
- BANVILLE (Théodore de). — Mes souvenirs. Charpentier, 1882.
- BARBEY D'AUREVILLY. — Les œuvres et les hommes, t. III, 1862.
- BENIGNE (Ange). — Article du *Gaulois*, 30 sept. 1866.
- BOURGET (Paul). — Essais de psychologie contemporaine, t. I. Lemerre, 1883.
- CABANÈS (Dr). — Le sadisme chez Baudelaire. *Chronique médicale*, 15 nov. 1902, p. 725-735.
- Le mal mystérieux de Baudelaire. *Promédico*, année 1927, n° 5.
- CASTELBOU (Dr). — Baudelaire malade. Thèse Bordeaux, 1929.
- CHAMPFLEURY. — Souvenirs et portraits de jeunesse. Dentu, Paris, 1872.
- COUSIN (Charles). — Charles Baudelaire. Souvenirs et correspondance. Paris, 1872.
- CRÉPET (Eugène). — Charles Baudelaire. Etude biographique revue et complétée par Jacques CRÉPET, suivie des « Baudelairiana », d'Asselineau, et de nombreuses lettres adressées à Charles Baudelaire. Albert Messein, 1928.
- CRÉPET (Jacques). — Charles Baudelaire. Lettres inédites à sa mère. Préface, notes et index de Jacques CRÉPET. Louis Conard.
- CRÉPET (Jacques). — Une colère de Charles Baudelaire. Lettres inédites présentées par J. Crépet. Collection : « Les amis d'Edouard », n° 98, Imprimerie F. Paillart, Abbeville, février 1928.

- DAUDET (Léon). — Baudelaire, le malaise et l'aura. In « Les pèlerins d'Emmaüs », *Courrier des Pays-Bas*, n° 4 (rédigé en exil par Léon DAUDET). Grasset, 1928.
- DU CAMP (Maxime). — Souvenirs littéraires. Hachette, 1882.
- DUPRÉ. — Pathologie de l'imagination et de l'émotivité.
- GAUTIER (Féli). — La vie amoureuse de Baudelaire. *Mercur de France*, t. XLV, 1903, p. 46-86.
- Charles Baudelaire. Pages de carnet. *Mercur de France*, t. LXXVIII, 1910, p. 607-620.
- GACTIER (Théophile). — Préface des « Fleurs du mal » (édition définitive).
- GONCOURT (Edmond et Jules de). — Journal, t. I, p. 211, 358; t. VI, p. 264, 265.
- GRASSET (Prof.). — Supériorité intellectuelle et névrose. *Clinique de Montpellier*.
- HÉRITIER (Jean). — Charles Baudelaire ou le mysticisme lyrique. *Les cahiers d'Occident*, n° 3. Librairie de France.
- HESNARD (Prof.). — Les syndromes névropathiques. Gaston Doin et Cie, édit., Paris, 1927.
- HIGNARD (H.). — Charles Baudelaire. Sa vie, ses œuvres. *Revue des Lyonnais*, juin 1892.
- KUNEL (Maurice). — Baudelaire en Belgique. Schleicher frères, Paris, 1912.
- LEMAITRE (Jules). — Les contemporains, t. IV. Lecène et Oudin, 1893.
- LOMBROSO (C.). — L'homme de génie.
- MAUCLAIR (Camille). — La vie amoureuse de Baudelaire. Flammarion, 1927.
- MICHAUT (Dr). — *Chronique médicale*, 13 mars 1902.
- NADAR. — Charles Baudelaire intime. Le poète vierge. Blaizot, Paris, 1911.
- PHOTIS-SCOURAS (Dr). — Essai médico-psychologique sur Charles Baudelaire. Thèse Lyon, 1929. Imprimeries Bosc frères et Riou.
- PORCHÉ (François). — La vie douloureuse de Charles Baudelaire. Plon, Paris, 1926.

QUIROUL (Pierre). — *Le Figaro*, art. 13 août 1880.

RAYNAUD (Ernest). — Charles Baudelaire. Garnier, 1922.

RÉMOND et VOIVENEL (D^{rs}). — Le génie littéraire. Paris, 1912.

ROYÈRE (Jean). — L'érotologie de Baudelaire. *Mercur de France*,
13 juin 1920.

TRIAL (D^r). — La maladie de Baudelaire. Thèse Paris, 1926. Imprimerie Jouve et Cie.

